

Le bienheureux J.-B. Vianney
: le curé d'Ars : 1786-1859 /
par Alphonse Germain

Germain, Alphonse (1861-1938). Auteur du texte. Le bienheureux J.-B. Vianney : le curé d'Ars : 1786-1859 / par Alphonse Germain. 1905.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

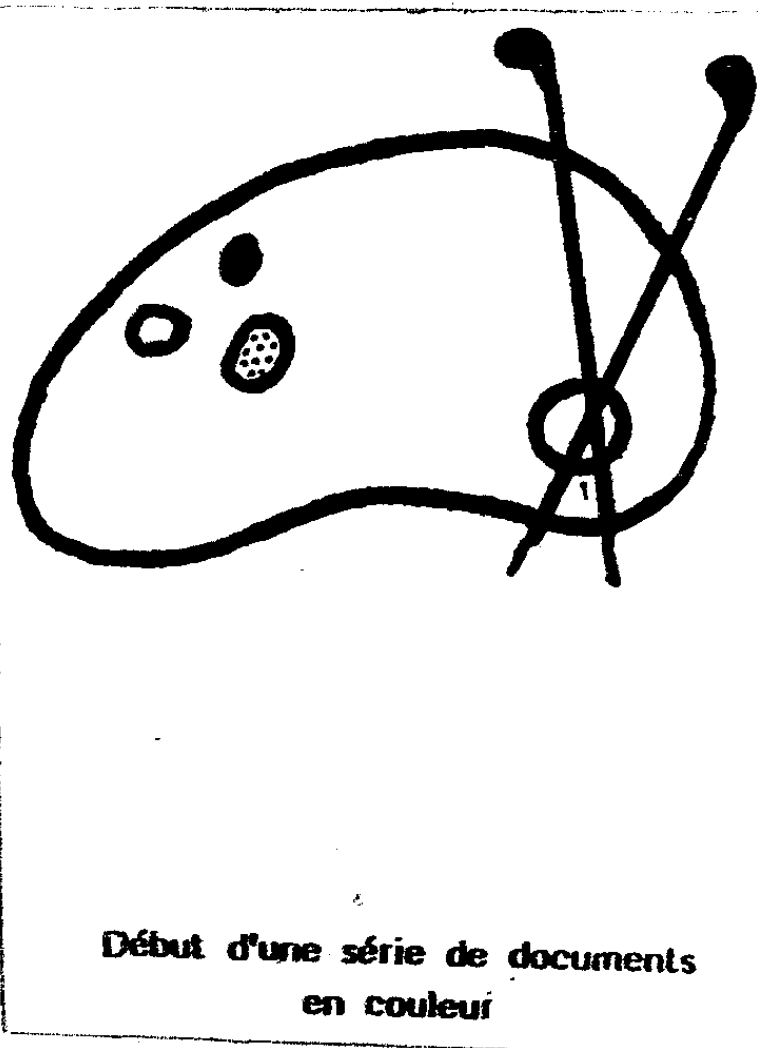
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

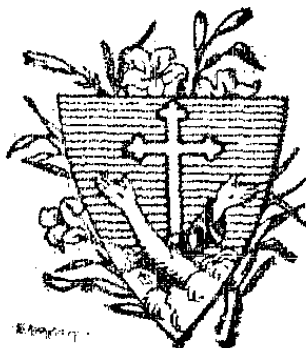


Début d'une série de documents
en couleur

ALPHONSE GERMAIN

Le Bienheureux J.-B. Vianney

Tertiaire de Saint-François



PARIS
V^{te} CH. POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, VI^e

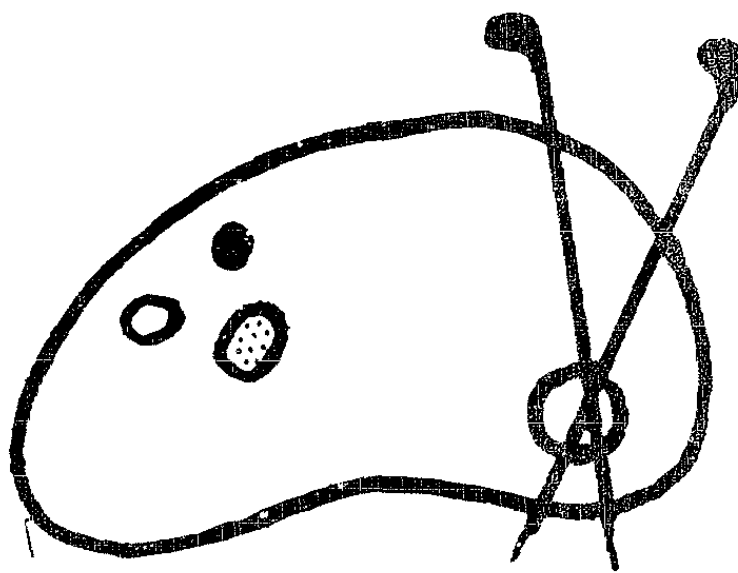
COUVIN
MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1905

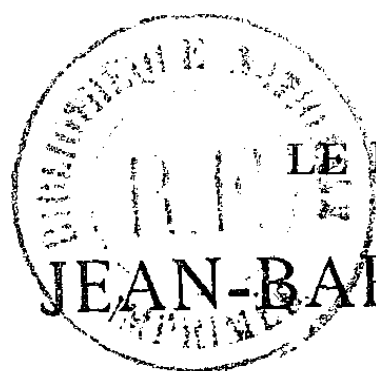
Nouvelle Bibliothèque Franciscaine

Volumes parus :

- I et II. Vie de saint François, par le P. BERNARD d'Andermatt. 2 vol. In-12. 3 francs; *franco*. 3 fr. 65
- III. Sainte Claire d'Assise, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 75
- IV. Saint Fidèle de Sigmaringen, par le P. FIDÈLE de la Motte-Servoleix. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 75
- V. Fioretti de saint François d'Assise, traduction par M. le baron CHAULIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 90
- VI. Le Saint Joyeux (Crispin de Viterbe), par le P. PIE de Langogne. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- VII. Retraite, par le Père PACIFIQUE de Saint-Pal. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- VIII. L'Apôtre de la Tempérance (P. Mathieu), par M. PELTIER. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- IX. Sainte Élisabeth de Hongrie, per l'abbé SAUBIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 75
- X. Une Mission en Éthiopie, par le P. ALFRED de Carouge. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 90
- XI. Sainte Rose de Viterbe, par M. BARASCUD. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- XII. Le Bienheureux Diégo de Cadix, par le P. DAMASE de Loisey. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- XIII. Saint Léonard de Port-Maurice, par le P. LÉOPOLD de Chérancé. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80
- XIV. Sainte Colette de Corbie, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 2 francs; *franco*. 2 fr. 40
- XV. Le Bienheureux J.-B. Vianney, Tertiaire de Saint-François, par ALPHONSE GERMAIN. In-12. 1 fr. 50; *franco*. 1 fr. 80



Fin d'une série de documents
en couleur



LE BIENHEUREUX

JEAN-BAPTISTE VIANNEY

(Le Curé d'Ars)

8° Z

1796 (I. 15)

DU MÊME AUTEUR

Le Sentiment de l'Art et sa formation par l'étude des œuvres, essai d'une méthode d'éducation esthétique.— Ouvrage couronné par l'Académie française. — 1 vol. in-12 de 385 pages. Librairie Bloud et C^{ie}, 4, rue Madame, Paris. . 3 50

L'influence de saint François d'Assise sur la civilisation et les arts. — 1 volume in-12, 2^e édition. Librairie Bloud et C^{ie}. 0 60

L'Art chrétien en France, des origines au XVI^e siècle. — 1 vol. in-12, 2^e édition. Librairie Bloud et C^{ie}. 0 60

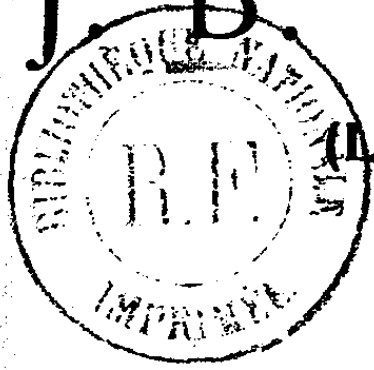
Sainte Colette de Corbie. — 1 volume in-12 de 333 pages. Librairie V^{ie} Ch. Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris, et Maison Saint-Roch, Couvin (Belgique). 2 .

EN PRÉPARATION :

L'Art chrétien en France, du XVI^e siècle au XIX^e.
L'Art chrétien et sa régénérescence.

Le Bienheureux

J.-B. VIANNEY



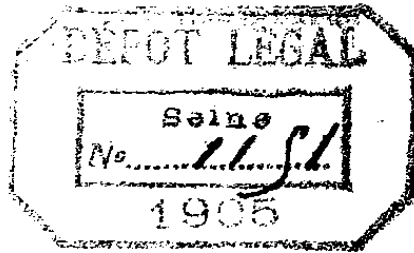
(Le Curé d'Ars)

(1786-1859)

PAR

ALPHONSE GERMAIN

Instaurare omnia in Christo.
(Ephes., I, 10.)



PARIS

V^{ve} CH. POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, VI^e

COUVIN

MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1905

PROTESTATION DE L'AUTEUR

Entièrement soumis aux décrets d'Urbain VIII des 13 mars 1625 et 5 juillet 1643, je déclare que, dans cette *Vie du Bienheureux Vianney*, le terme de *sainteté* et le qualificatif de *miraculeux* ne préjugent en aucune manière, dans ma pensée, les décisions infaillibles de notre Mère la sainte Église, dont je veux être en tout, partout et toujours, le fils très respectueux et très obéissant.

Bienheureux J.-B. Vianney

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Jean-Marie Vianney. -- Son enfance. -- Sa piété précocce. -- Ses débuts d'apôtre. -- Sa charité. -- Sa première communion. -- Ses vertus. -- Sa vie laborieuse et exemplaire. -- Il est remarqué par le curé d'Écully. -- Il commence ses études avec ce saint prêtre. -- Son pèlerinage à la Louvesc. -- Il est appelé sous les drapeaux. -- Son chagrin. -- Il tombe malade. -- Son départ pour l'armée. -- Son séjour aux Noës. -- Il fait l'école aux enfants. -- Il aide aux cultivateurs dans leurs travaux. -- Fin de sa situation fausse. -- Il rentre dans son foyer et se remet à l'étude.

C'est à Dardilly, modeste village du Lyonnais, que naquit, le 8 mai 1786, l'élus qui devait changer la paroisse d'Ars en un foyer de vie chrétienne assez splendide pour illuminer la France entière. Il était le quatrième enfant d'une famille de cultivateurs dont chacun louait les vertus. Dignes représentants d'une race robuste, saine

et religieuse, Mathieu Vianey (1) et Marie Beluse s'efforçaient d'agir en tout selon l'esprit du Christ. Aussi remplissaient-ils mieux que beaucoup de mondains cultivés leur mission de parents catholiques. Leurs qualités de cœur et leur solide bon sens compensaient largement leur ignorance.

Marie s'appliqua d'autant plus à pénétrer de piété son petit Jean-Marie (2) que, tandis qu'elle le concevait, elle l'avait offert à Dieu pour le service des saints autels. « Que vos tabernacles sont dignes d'être aimés, Seigneur... », pensait-elle avec le Psalmiste. « Heureux ceux qui habitent dans votre maison (3). » De bonne heure, cette mère diligente mit tous ses soins à bien former chrétiennement son Benjamin, convaincue que l'on ne commence jamais trop tôt l'éducation d'une âme. En quoi l'humble paysanne était infiniment supérieure à force parents qui s'imaginent mériter le nom de fidèles en élevant leur progéniture dans le goût du siècle.

Jean-Marie n'avait pas deux ans qu'il ébauchait des hommages au Créateur, en bégayant les noms de Jésus et de Marie. Le *Notre*

1. C'est l'orthographe exacte du nom de famille du Curé d'Ars, explique M. Joseph Vianey dans son livre sur le Bienheureux. Celui-ci ne signa Vianney qu'à partir de son ordination sacerdotale, peut-être pour se rapprocher de l'orthographe adoptée par erreur à l'archevêché.

2. Le Bienheureux prit le prénom de Baptiste en 1807, à l'occasion de sa confirmation.

3. Ps. LXXXIII, 2, 5.

Père et la *Salutation angélique* lui fournirent les premiers mots de son vocabulaire enfantin. Et à peine sut-il parler qu'il brûla du désir de participer aux pieux exercices qui s'accomplissaient devant lui. Aux premières sonneries de l'*Angelus*, il s'agenouillait avant tous les siens et récitait l'*Ave Maria* avec une exquise gravité. Dès sa troisième année, il rechercha la solitude pour mieux prier. Comme plusieurs saints, il ne devait jamais jouer. Le premier cadeau qu'il reçut — délicate attention de sa mère — ne fit qu'accroître sa piété : c'était une figurine de la sainte Vierge. Cette humble statuette de bois lui devint très chère parce qu'il savait déjà ce que nous devons à notre Reine du Ciel, et lors il la dressa devant lui quand il accomplissait ses dévotions.

Lorsque quelque chose l'affligeait — fait plutôt rare — on était sûr de le consoler en lui confiant un chapelet ou une image religieuse. Tout le touchait de ce qui rappelle le divin. A peine son esprit fut-il éclos qu'il aima par dessus tout à s'entretenir de Dieu. Ce lui était un thème inépuisable pendant les longues soirées d'hiver, à la grande joie de son initiatrice. Très tôt, on le conduisit à la messe ; son bonheur d'y assister se traduisait par une ferveur qui ravissait la paroisse. Et quand on l'entendit réciter de mémoire les litanies de la sainte Vierge — à son âge ! — nul ne douta qu'il ne fût appelé au sacerdoce.

A sept ans, il commença de se rendre utile en

menant paître les quatre ou cinq vaches, l'âne et les trois brebis de ses parents. Les alentours de Dardilly offraient à cette époque des sites délicieux. En passant de longues heures dans ces paysages agrestes où tout lui parlait du Créateur en l'émerveillant, car il avait une âme sensible aux harmonies, sa piété s'exalta, son attrait augmenta pour l'isolement et le recueillement ; et au contact des autres petits bergers qu'il rencontrait dans les pacages, sa fièvre d'apostolat s'éveilla. L'occasion se présentant, il faisait agenouiller ses jeunes collègues autour de sa statuette et récitait un *Ave Maria*. Puis il s'appliquait à leur prêcher la dévotion à Marie. Souvent, on le devine, il arriva que son auditoire, malgré sa sympathie pour le prédicateur, perdit patience et se dispersa pour jouer. Jean-Marie cherchait alors un endroit où rien ne le pût déranger et s'y mettait en oraison. Parfois, afin de prier plus à son aise, il demandait au moins dissipé de ses compagnons de lui garder son troupeau, à charge de revanche ; et il allait se perdre soit dans quelque bosquet, soit dans quelque hallier, où, pendant plusieurs heures, il élevait son âme vers Dieu. C'est très probablement alors que sa vocation se dessina.

Sous l'action de la grâce, la générosité naturelle de son cœur prit un développement que les Vianey se gardèrent bien de contrarier. La charité de ces braves gens était proverbiale. Ils ne refusaient jamais un service ou une aumône. Ils avaient toujours, et très évangéliquement,

reçu dans leur humble demeure les voyageurs sans ressources et les mendiants qui traversaient le pays. C'est ainsi qu'ils eurent l'honneur de donner l'hospitalité à saint Benoît Labre, quand celui-ci, en route pour l'Italie, passa par Ars au mois de juillet 1770.

Encouragé aux œuvres de miséricorde, Jean-Marie prit l'habitude d'amener à la maison paternelle tous les malheureux qu'il trouvait au cours de ses sorties (1). Chez son père, qui les faisait manger à la même table que sa petite famille, il les entourait de soins et, pour augmenter ou améliorer leur part de nourriture, il prélevait quelque chose sur la sienne. Il suppliait sa mère de leur donner les vêtements ou les chaussures dont ils avaient besoin. Et lorsque des enfants les accompagnaient, il s'empressait d'apprendre à ces derniers les prières essentielles, les actes de vertus théologiques, les principales vérités de la religion. Il les exhortait enfin à supporter sans plainte ni haine les duretés de leur condition en vue de mériter la vie éternelle. Ses embryons de discours trahissaient trop gentiment la bonté de son cœur pour ne pas toucher les parents des petits auxquels il s'adressait; ces déshérités s'y montraient fort sensibles — ils recevaient si peu de consolantes paroles! — mais notre jeune apôtre fuyait les éloges. C'était pour la gloire du Seigneur qu'il agissait.

1. Il en réunit un jour deux douzaines.

Une telle charité ne va guère sans une ferme piété. « C'est seulement en ceux qu'enflamme l'amour des choses éternelles que règne la charité (1). » Jean-Marie, comme un autre Tarcisius, était prêt au sacrifice suprême pour Jésus, quand la Révolution s'empara des églises. La persécution allait tremper son âme plus vigoureusement encore. Sa foi, d'ailleurs, s'alimentait en abondance de la foi de ses parents; et chaque jour il apprenait de sa mère à bien accomplir le devoir. « La vertu, dira-t-il plus tard, passe du cœur des mères dans le cœur des enfants. » Les qualités de sa vénérable éducatrice l'avaient si profondément pénétré que plusieurs fois, en évoquant ses jeunes années, il déclara qu'un enfant ne devrait pas pouvoir regarder sa mère sans pleurer de reconnaissance.

Comme tous les vrais catholiques, les Vianey fuyaient les assermentés; ils allaient entendre la messe dans les localités voisines, notamment à Écully, où se cachaient quelques prêtres fidèles. L'un de ces ecclésiastiques, l'abbé Groboz, ayant remarqué Jean-Marie et s'étant plu à l'interroger, le reconnut apte à suivre les catéchismes que faisaient dans ce village, avec beaucoup de sagacité, deux religieuses de Saint-Charles, la Sœur Deville et la Sœur Combat (2).

1. Saint Thomas d'Aquin, part. 2, *sup.* *Psalm.* XLIV.

2. Elles donnaient tant de saveur à leur leçons que les pères et les mères tenaient à y assister. Auxiliaires dévouées des prêtres proscrits, elles rendaient d'insignes services dans Écully en stimulant les courages, en ravivant les sentiments chrétiens.

Afin de lui faciliter son instruction religieuse, on mit aussitôt le pieux garçonnet, il avait alors onze ans, chez ses grands-parents qui habitaient Écully. Les Sœurs eurent bien vite reconnu ses qualités et sa ferveur, elles s'occupèrent donc très particulièrement d'un si docile élève. Il devint un des plus assidus aux réunions que tenaient les missionnaires pour achever de préparer les enfants à la première communion. Ces réunions avaient lieu la nuit et, toujours, autant que possible, dans un endroit différent, de manière à déjouer la surveillance de la police. Quelques fidèles, bravant pour l'amour de Jésus les colères des impies, prêtaient leurs demeures ; on y improvisait un autel et l'on y disait la messe dans le plus grand secret, avant l'aube.

Ce fut probablement en 1799 que Jean-Marie eut l'honneur et le bonheur de recevoir pour la première fois notre adorable Seigneur. Avec quelle piété notre nouveau communiant accomplit cet acte auguste, on le devine. Il y eut certainement dans son cœur, tout embrasé des feux du grand Cœur sacré, une de ces allégresses dont les anges se réjouissent. Et sans doute balbutia-t-il une naïve paraphrase de ce cri du *Cantique* : « J'ai trouvé celui que mon âme chérit, je ne le quitterai pas » (Cant., II, cap. III, 1). Enfin il sentit s'attiser en lui le désir de gagner des âmes à Dieu. Il pensait à la prêtrise depuis son enfance, mais son humilité l'avait tout d'abord empêché de s'appesantir sur ce projet. Ce fut seulement quand il sut quelle

suite de terribles sacrifices doit être la vie d'un prêtre, surtout en des temps difficiles, que ses hésitations cessèrent. Par malheur, le moment était peu favorable pour engager dans l'état ecclésiastique un fils de cultivateurs comme les Vianey. C'est ce que lui représentèrent ses parents lorsqu'il leur parla de son dessein. Il fallait attendre. Jean-Marie s'inclina, confiant dans l'infinie bonté de Dieu et certain que, s'il avait vraiment la vocation sacerdotale, Notre-Seigneur lui procurerait les moyens de la suivre.

Après sa première communion, notre futur lévite continua de vivre dans l'innocence et de progresser en vertu. « Notre mère, a rapporté sa sœur Marguerite, était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie que, lorsqu'elle éprouvait de la part de l'un de nous de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux que de les intimer à mon frère, qui obéissait sur-le-champ, et puis de nous le proposer pour modèle, en disant : « Voyez, lui, « s'il se plaint, s'il hésite ou s'il murmure ! « Voyez s'il n'est pas déjà loin ? » Il était rare que son exemple ne nous entraînaît pas (1). »

On l'avait mis au travail de la terre, dans le bien paternel ; malgré ce dur labeur, il resta très pieux, car « l'amour ne sent point sa charge (2) ». Le matin, en allant aux champs, et le soir en regagnant le foyer familial, il disait son cha-

1. Témoignage cité par l'abbé Monnin dans sa *Vie du Curé d'Ars*, I, p. 42-43.

2. *Imitation*, l. III, c. v.

pelet ou quelque autre prière. Tout en travaillant, il multipliait les actes d'adoration, selon l'usage des anachorètes, s'exprimant à haute voix dès qu'il se voyait seul. Et pendant la sieste qui suivait le repas de midi, tandis que les siens dormaient, notre jeune ermite feignait de les imiter, mais continuait ses oraisons. Enfin, il pratiquait le renoncement avec une intrépidité dont aucun homme n'eût été capable autour de lui. En effet, malgré qu'il revînt très fatigué des champs, il s'efforçait de pénétrer le sens du catéchisme, des évangiles, de ses prières, et n'interrompait ce travail mental que lorsque, à bout de forces, il cédait au sommeil. Et alors son cœur comme celui de l'amante sacrée du *Cantique*, son cœur veillait (1).

Quelquefois cependant, il consentait à s'accorder un instant de récréation; il l'employait à modeler ainsi qu'aurait pu faire un aspirant sculpteur. Il esquissait en glaise des figures de prêtres, de religieuses, de fidèles agenouillés devant un autel. Tout créateur d'images tient à ses ouvrages, néanmoins Jean-Marie abandonnait volontiers les siens à ceux qui se chargeaient, en échange, d'accomplir sa tâche pour lui permettre de se rendre à une messe en semaine. Il assistait au saint sacrifice avec un recueillement exemplaire, et parfois en versant des larmes. Son visage était délicieusement spi-

1. Cant., IV, 2. — « L'amour veille et ne dort pas même pendant le sommeil; il se fatigue sans se lasser.... », dit l'auteur de l'*Imitation*, III, v.

ritualisé quand il retournait à son travail. Il brûlait d'amour, nouveau Stanislas Kotska, pour le divin Sauveur. Aussi sa charité, sa patience, sa douceur donnaient-elles déjà des fruits très savoureux.

Il avait la vraie bonté, laquelle consiste, le P. Faber l'a fort bien dit, dans le débordement de soi-même dans les autres (1). Et parce que réellement bon, il attaqua impitoyablement en lui les racines de l'orgueil; car « tandis que l'humilité nous dispose à la bonté, la bonté nous rend humbles; et c'est un des nombreux exemples qui prouvent que les vertus et les bonnes qualités sont tour à tour effet et cause l'une pour l'autre, et qu'elles se reproduisent spontanément elles-mêmes (2). » Bientôt, la reine des vertus, comme saint Bonaventure appelle l'humilité (3), allait souverainement régner en cet exquis adorateur de l'Agneau de Dieu.

Quand enfin les églises furent rendues au culte, la paroisse d'Écully eut pour curé le vénérable abbé Ch. Balley. Un de ses premiers soins fut de réorganiser les catéchismes et de réunir des jeunes gens dans son presbytère pour les y préparer au petit séminaire. Sa rayonnante piété toucha si profondément Jean-Marie, qu'il ne tarda guère à se présenter à lui pour le consulter sur sa vocation sacerdotale.

1. *Conférences spirituelles*, p. 2.

2. F.-W. Faber, *ibid.*, p. 14.

3. *Super Psalm.*, l. IX, in Præf.

Le saint curé était de ceux qui pénètrent les âmes; fixé tout de suite sur la valeur spirituelle de cet adolescent, il lui conseilla de persister dans sa résolution et lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

Les Vianey s'empressèrent aussitôt de faciliter la vocation de leur Benjamin; afin de le mettre à même d'étudier le latin avec le bon curé Balley, qui s'offrait à lui donner des leçons, ils le confièrent à des parents de sa mère, les Humbert, établis au Point-du-Jour, près d'Écully. Dès là, sa ferme volonté de vivre en ascète se manifesta. En s'installant à leur foyer, son premier soin fut de spécifier le régime qu'il entendait suivre, et il insista pour que sa tante Marguerite ne lui servît que des soupes sans beurre ni lait (1). Peu après, il reçut le sacrement de confirmation et, comme on l'a vu plus haut, prit le nom du Précurseur.

Jean-Baptiste quittait la glèbe ayant presque tout à apprendre. Malgré ses longs efforts pour s'assimiler catéchisme, Évangile et prières, il n'était même pas préparé au travail mental. Il ne comprenait rien facilement, et de plus il lui fallait assouplir une mémoire rebelle. Son esprit était un sol en friche. Aussi, malgré sa volonté et sa confiance en Dieu, connut-il les heures douloureuses du découragement. Mais

1. Il arriva plus d'une fois à Marguerite d'oublier la prescription; Jean-Marie s'en trouvait toujours fort mécontent et mangeait comme si « chaque morceau eût dû l'étrangler », c'est l'expression même de sa tante.

le saint curé, son maître, sut le consoler, le fortifier et le maintenir dans l'étude. Toutefois, voyant bien que sa persévérance ne compensait pas son manque de compréhension, notre écolier prit le parti de recourir aux moyens surnaturels. Il fit vœu, avec l'assentiment de son directeur, de se rendre à pied et en mendiant à la Louvesc, au tombeau de François Régis, afin d'implorer, par l'intercession de ce Saint, ce qui lui était indispensable pour devenir, à son exemple, un ouvrier apostolique. La route fut pénible; en maint endroit on le rabroua, on le vilipenda, on l'invectiva en lui refusant le gîte et le pain que l'on accordait cependant à la plupart des gueux. Comme il ne ressemblait pas à un professionnel de la mendicité, les psychologues de village en concluaient qu'il devait être un vaurien, un voleur. La sottise humaine a de ces trouvailles.

Le vaillant enfant supporta toutes les avanies et il eût accepté d'autres tourments encore; mais, dans l'impossibilité de refaire le même chemin en se contentant de quelques rares croûtes, il pria un Père de la Louvesc de commuer son vœu. Il revint à pied en payant la nourriture qu'il eut à prendre en route.

Notre pèlerin oublia bientôt les souffrances qu'il venait d'endurer, car il eut la joie d'obtenir la grâce dont il avait si grand besoin. Son esprit s'ouvrit assez pour que l'étude lui devint au moins possible; et il commençait de posséder à peu près la grammaire latine, quand une nou-

velle épreuve recula brutalement son entrée au séminaire.

En 1809, il fut appelé sous les drapeaux. Le privilège qui, depuis la nomination du cardinal Fesch à l'archevêché de Lyon, exemptait du service militaire tous les séminaristes de ce diocèse, venait d'être supprimé. Napoléon ne l'avait accordé que pour donner une satisfaction à son oncle; manquant de soldats, il ne pouvait le continuer. Jean-Baptiste reçut sa feuille de route.

Ce fut, dans sa famille, un désespoir d'autant plus profond que l'unique *remplaçant* trouvé, à grand'peine, par le père Vianey, changea d'avis à la dernière heure et rendit l'argent. Alors notre infortuné conscrit, fatigué par l'affliction des siens, qu'il ne réussissait pas à consoler, non moins que par sa peine propre, tomba malade. Mais peu importait à l'impitoyable autorité militaire; débile ou valide, il lui fallait son « homme ». Le 28 octobre 1809, elle fait conduire Jean-Baptiste à l'Hôtel-Dieu de Lyon, où, pendant quinze jours, il édifie son entourage par sa patience et ses paroles sur l'abandon à la volonté sainte; puis, le 13 novembre, il est dirigé sur Roanne, quoique bien faible encore. Aussi, à peine arrivé dans cette ville, a-t-il un accès de fièvre et doit-il rentrer à l'hôpital. Cette fois, six semaines de repos lui sont nécessaires. Encore est-il tout juste convalescent lorsqu'on le désigne pour partir avec un détachement destiné à l'Espagne. Notre infortuné, on le com-

prend, n'allait pas entreprendre un tel voyage sans supplier le Tout-Puissant de le protéger. Le 6 janvier 1810, jour du départ, il pénètre dans une église et s'y oublie — son cœur avait une telle peine! — et quand il va retirer sa feuille de route au bureau de l'intendance, il apprend que le détachement a quitté Roanne. Enfin, après avoir essuyé la colère du capitaine de recrutement, Jean-Baptiste reçoit sa feuille et part très attristé. Comme toujours dans ses épreuves, il se recommande à la sainte Vierge que son cœur n'oublie jamais, que sa bouche implore souvent. Or, tous les catholiques le savent, pas d'intercession plus sûre. « Invoque le nom de Marie, enseigne saint Anselme : si l'invoquant n'est pas digne d'être exaucé pour ses mérites, il le sera pour ceux de la sainte Mère (1). »

Jean-Baptiste marcha tant que ses forces le lui permirent. Vers la fin du jour, un inconnu l'aborde et, avec beaucoup de sympathie, l'interroge au sujet de son air navré. A peine est-il renseigné qu'il se propose obligeamment pour lui servir de guide et se charge de son sac. Or ce jeune homme était un réfractaire et il désirait épargner aux autres les tourments que lui-même appréhendait. Au lieu de mettre notre affligé sur la route de son détachement, il le conduisit à un village voisin, les Noës, que sa situation au milieu des bois changeait en asile assez sûr pour ceux qui fuyaient leur régiment.

1. *De excellent. Virg. Mariæ, cap. 6.*

Cependant Jean-Baptiste n'entendait pas grossir le nombre des insoumis. Le lendemain matin, il alla trouver le maire; mais celui-ci, qui n'était pas du tout impérialiste, n'eut pas plutôt appris la qualité de ce conscrit qu'il insista pour le garder comme instituteur. Très fatigué, ne sachant comment se tirer d'embarras, le jeune Vianney resta réfractaire presque malgré lui (1).

Ces sortes d'aventures n'étaient pas si rares qu'on pourrait le croire; partout les populations commençaient à trouver que Napoléon enlevait trop de jeunes gens et semait trop de deuils. La France épuisée se lassait d'augmenter sans cesse les armées de cet empereur, dont l'ambition insatiable avait coûté déjà tant de vies humaines. D'excellents citoyens trouvaient injuste la loi qui arrachait aux familles les plus robustes de leurs enfants pour les jeter sur des champs de bataille, alors que l'intérêt de la patrie ne l'exigeait pas. De parfaits chrétiens se disaient avec raison que cette loi n'obligeait pas en conscience. « Si quelque très proche danger de salut éternel menace les conscrits, déclare un théologien d'irréprochable orthodoxie, ils ne sont certainement pas tenus d'obéir à la loi; de même si la guerre est évidemment injuste comme la guerre d'Espagne faite par Napoléon (2). » On était plein de pitié

1. Ces détails sont donnés par M. Joseph Vianey, *loc. cit.*, pp. 19-20.

2. « Si proximum salutis æternæ periculum conscrip-

pour les réfractaires, même pour les déserteurs dont le nombre devenait considérable. Beaucoup d'entre eux étaient de bons sujets qu'effrayaient les vicissitudes de la guerre.

Jean-Baptiste fut confié à une très brave femme, Claudine Fayot, qui le traita comme s'il était un de ses enfants. Touché de l'hospitalité qu'on lui donnait généreusement, Jean-Baptiste se mit en devoir de devenir un bon instituteur. Grâce à son dévouement sans bornes, il s'acquitta de cette tâche ingrate à la satisfaction générale; et il acheva de se rendre sympathique en aidant de ses bras aux cultivateurs dans leurs récoltes quand les travaux de la belle saison lui enlevèrent ses élèves. Ainsi devint-il une telle célébrité locale que l'on vint, pour le voir, des villages voisins.

Les gens des Noës aimaient tous ce précieux maître d'école et tenaient énormément à le garder, on pense s'ils épiaient avec soin les gendarmes. Dès que l'on en signalait quelques-uns, dans les alentours, Jean-Baptiste en était informé et se cachait. Lors d'une battue assez longue, son refuge fut un grenier à foin au-dessus d'une écurie; il souffrit si cruellement

tos immineret, non certe tenerentur legi obedire; item et si bellum esset evidenter injustum, ut bellum hispanicum a Napoleone factum. » Valentin, t. I, VII, 3.

Rien ne saurait excuser la guerre d'Espagne ni l'invasion du territoire pontifical. Les catholiques ne pouvaient pas livrer de bon gré leurs enfants au chef d'Etat qui venait de faire occuper Rome et enlever Pie VII, on sait dans quelles circonstances.

de l'atmosphère de ce lieu qu'il crut sa dernière heure venue et promit à Dieu de ne plus jamais se plaindre s'il sortait de cette géhenne. On verra qu'il tint parole.

« Ah ! si les hommes comprenaient que la plus petite souffrance resserre et rend intimes les liens qui les unissent à Dieu, s'écrie Jean Tauler, s'ils comprenaient qu'elle chasse le mauvais esprit et détruit son pouvoir sur leurs âmes, de loin ils courraient au-devant de la croix ; ils remercieraient avec sincérité les hommes qui les oppriment ou qui les éprouvent, ils se précipiteraient avec joie et reconnaissance sur le chemin douloureux qu'il leur faut parcourir et ils exulteraient à la pensée de leurs croix futures (1). »

Quelque temps après, François Vianey le cadet accepta de devancer l'appel et de remplacer ainsi son frère Jean-Baptiste, à condition que celui-ci lui céderait 3.000 francs sur son futur héritage. En sorte que notre réfractaire put obtenir sa radiation des cadres de l'armée et retourner parmi les siens (2). Sa situation fausse avait duré quatorze mois. Quand il quitta ses

1. Tauler, *Sermons*.

2. Entre temps, ils avaient eu de ses nouvelles par la brave mère Fayot qui, obligée d'aller prendre les eaux de Charbonnières, près Lyon, ne manqua pas de pousser jusqu'à Dardilly. Et, à la suite de cette visite, ils avaient entretenu une correspondance avec leur fils, grâce à une de leurs amies d'un dévouement à toute épreuve, la veuve Bibost, d'Ecully, qui se faisait un bonheur de porter les messages.

amis d'exil, tous éprouvèrent du chagrin : la séparation fut des plus touchantes et eût été très dure si ces bonnes gens n'avaient compris que, pour le bien même du futur clerc, elle s'imposait. Par contre, ses parents, ses compatriotes et le curé d'Écully savourèrent les doux effets d'une joie des plus légitimes. Mais aux Noës comme à Dardilly, tous les fidèles rendirent grâces à Dieu.

Jean-Baptiste se remit à ses études avec une nouvelle ardeur. Quels efforts n'eût-il pas faits pour devenir capable d'acquérir la science du Christ et de prendre rang parmi ses ministres ! Avec l'Apôtre, il estimait que tout est perte auprès de l'éminente connaissance de Notre-Seigneur (1).

Mais les phases de bonheur sans mélange, de quiétude sans nuage, ne sont jamais longues en ce monde. « N'est-ce pas une épreuve continue que la vie de l'homme sur la terre (2) ? » Tandis qu'il était en belle fièvre de travail, notre étudiant eut le cœur déchiré par un deuil des plus douloureux : il perdit sa sainte mère (février 1811).

1. Philipp., III, 8.

2. S. Augustin, *Confessions*, I. X, c. XXVIII.

CHAPITRE II

Jean-Baptiste Vianney entre au petit séminaire. — Sa belle humilité. — Il est admis au grand séminaire de Lyon. — Ses progrès en vertu. — Son ordination au sacerdoce. — Il est nommé vicaire à Écully. — Ses débuts dans le ministère. — A l'école d'un saint ascète. — Il est nommé curé d'Ars. — Une paroisse dégénérée. — Il entreprend la conquête de ses paroissiens. — Son amour séraphique. — Pieux auxiliaires. — Premiers succès d'apôtre. — Il gagne des adorateurs au Saint Sacrement. — Il ravive la ferveur. — Il triomphe de la danse, des plaisirs grossiers, du cabaret. — Il ramène à la sanctification du dimanche.

En 1813, l'abbé Balley jugea que son élève pouvait commencer sa philosophie, il le fit donc entrer au petit séminaire de Verrières. Toutefois, malgré sa bonne volonté et toute son ardeur au travail, Jean-Baptiste n'était qu'un piètre latiniste, et sa culture intellectuelle restait dans un état rudimentaire. Aussi ses condisciples lui marquèrent-ils d'abord une certaine commisération ; car, même dans les pieuses maisons, la jeunesse pratique difficilement la charité spirituelle. Par bonheur, ses maîtres eurent bien vite reconnu ses rares qualités et apprécié sa valeur morale. Leur estime pour ce méconnu ne laissa pas d'impressionner les élèves qui,

peu à peu, sympathisèrent avec celui qu'ils avaient accueilli presque malignement.

Un fait décéléra le degré de vertu atteint par notre séminariste. Un de ses condisciples lui témoignait de l'aversion, sans doute parce que subissant la tyrannie de multiples défauts, il était exaspéré par les succès que notre jeune Saint remportait sur lui-même. D'outrages en outrages, il en vint un jour à le frapper. Alors Jean-Baptiste, dont rien n'avait pu ébranler la patience et la mansuétude, s'agenouilla très simplement devant ce mauvais frère et lui demanda pardon. Le brutal en fut remué jusqu'au fond de son être; il mit un genou en terre, lui aussi, et dépouillant sa superbe, implora la clémence de son vainqueur. Celui-ci avait pris la voie qui, selon saint Bernard, bon juge en la matière, mène le plus directement et le plus sûrement à la vraie humilité du cœur : l'humiliation. « Quand on se sert, expose Bossuet, de tout ce qu'il y a dans la vie chrétienne de contraire à l'orgueil de l'homme, pour avancer dans la vertu, c'est assurément le chemin le plus court. Porter le fardeau de la loi de Dieu, le poids de sa divine conduite, et tout ce qu'il lui plaît de nous envoyer par sa providence; s'anéantir sous sa main puissante, marcher et avancer toujours ainsi dans le chemin de la vertu, et ne s'arrêter jamais, c'est le vrai moyen pour parvenir à l'humilité (1). »

1. *Lettres de piété et de direction*, VI, 1.

Au mois de juillet 1814, l'abbé Balley fit revenir Jean-Baptiste auprès de lui. Sachant fort bien ce qui manquait à son cher élève, il pensa que, pour le mettre à même de profiter de la méthode du séminaire, il fallait l'y préparer en l'imprégnant, comme lui seul pouvait le faire, des éléments de la théologie. Il réussit en effet à les lui rendre compréhensibles, car il connaissait bien sa mentalité ; mais notre étudiant était si timide qu'au moment des examens un trouble incoercible l'envahit, et il répondit par des bredouillages aux questions qu'on lui posait. Il eût été refusé définitivement si, par bonheur, l'abbé Balley n'avait persuadé au supérieur de venir le lendemain avec un des grands-vicaires au presbytère d'Écully pour y interroger de nouveau le candidat malheureux. Ce dernier eut ainsi le temps de reprendre quelque courage, et, dans l'intimité de la cure, il parla cette fois d'une manière satisfaisante.

On l'admit au grand séminaire de Lyon. Là, de même qu'à Verrières, il se distingua par ses vertus et progressa bientôt dans le renoncement. Sa vivace énergie et sa rare puissance d'aimer, il en soignait la culture pour les consacrer entièrement au service du Seigneur dont il les tenait. Avec une aménité et une constance exemplaires, sans jamais chercher son agrément particulier, il se donnait tout à tous, heureux de faire abnégation de sa personne, d'être éclipsé. Selon les conseils de l'apôtre Philippe (II, 4), il regardait, non ce qui lui convenait,

mais ce qui convenait au prochain. Cette nécessité de vaincre sa volonté propre que sainte Tèrese a si bien exprimée, il la percevait clairement (1). Comme Rulman Merswin, le mystique de Strasbourg, il disait sincèrement à Dieu : « Vous qui êtes tout l'amour de mon cœur, n'ayez point égard à ma volonté mais à votre plus grande gloire, et faites de moi, pauvre pécheur, ce que bon vous semble (2). » Enfin il conservait une extrême défiance de soi-même. La présence de Dieu, son esprit ne l'oubliait jamais. Et pour Dieu, son cœur battait

1. « Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre, enseigne sainte Tèrese, est importante au delà de tout ce que je pourrais dire. Jetez les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances extraordinaires, pensez-vous le contenter par de simples paroles? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle? C'est se faire esclave de Dieu et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté qu'il puisse à son gré nous vendre et nous crucifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

« Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître ne l'élèvera jamais bien haut si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement; et, dans cette conduite même, il n'a en vue que notre bien. » *Le Château intérieur*, ch. iv, p. 632-633.

2. *Livre des neuf rochers*, cité par le R. P. Denifle, *La vie spirituelle*, traduction française, p. 56. Lethielleux.

toujours. Sa règle de vie semblait conçue pour réaliser ces conseils de l'auteur des *Proverbes* : « Possède la sagesse... Ne la fuis pas, elle te gardera ; aime-la, elle te conservera ; apprends-la, elle t'élèvera ; quand tu l'auras embrassée, elle te glorifiera (1). »

Toutefois si son humilité croissait avec sa piété, il restait faible comme élève. Ses progrès en théologie étaient d'une lenteur fâcheuse. Aussi les directeurs du grand séminaire hésitèrent-ils d'abord à l'appeler aux ordres sacrés. Mais, avant de prendre une décision, ils tinrent à consulter l'abbé Courbon, vicaire général, qui se connaissait en hommes ; et celui-ci, déjà renseigné par le curé d'Écully sur la spiritualité solide du jeune Vianney, donna sans hésitation une réponse affirmative, en ajoutant que la grâce suppléerait aux lacunes de l'aspirant. Sage conseil. Jean-Baptiste ne devait pas devenir docte en dépit de son application à l'étude, mais il allait s'enrichir d'amour. Or, saint François de Sales l'a dit : « L'amour est l'abrégé de toute la théologie (2). » Notre séminariste reçut le sous-diaconat le 2 juillet 1814 et le diaconat le 23 juin 1815, à la Primatiale de Lyon. Le 13 août suivant, il fut ordonné prêtre dans la chapelle du grand séminaire de Grenoble.

Ses sentiments d'alors, il ne les révéla jamais ; néanmoins, d'après ce que nous savons de son angélique dilection pour Jésus, on les devine à

1. Prov., *Pars prima*, cap. iv, 5-7.

2. *Traité de l'Amour de Dieu*, l. VIII, ch. 1.

peu près. Peut-on douter qu'il n'ait demandé par-dessus tout à Dieu la grâce de l'aimer toujours davantage afin de le servir de mieux en mieux, partant de pratiquer l'amour en ardent disciple du divin Rabboni? « ... Il n'y a pas de service de Dieu sans celui de l'amour. Notre amour doit être sans espoir de jamais aimer comme nous le devons. Nous devons aimer Dieu d'un amour courageux, qui sache, il est vrai, calculer les grâces, mais non pas les difficultés. Nous devons l'aimer d'un amour vif et pressant, semblable à l'arbre qui enfonce d'autant plus profondément ses racines qu'il s'élève plus haut dans l'azur du ciel. L'amour que Dieu a pour nous est si merveilleusement grand, si merveilleusement spécial, que nous devons lui rendre un amour noble et glorieux, vraiment digne du nom d'amour (1). »

Quand Jean-Baptiste quitta Grenoble, les Autrichiens sillonnaient le Dauphiné. Le jeune prêtre dut subir en maint endroit les invectives de ces soudards, dont plus d'un le menaça de son arme. Mais la Providence le protégeait, il réussit à franchir sans encombre les lignes ennemies.

A la demande de l'abbé Balley, il fut nommé vicaire à Écully, ce qui rendit très heureux le maître et l'élève. Celui-ci allait pouvoir se dévouer selon ses vœux pour celui-là, en achevant près de cet initiateur vénéré sa formation sa-

1. F.-W. Faber, *Conférences spirituelles*, p. 390-391.

cerdotale. Et le vieux prêtre allait pouvoir développer, en y mettant tous ses soins, la vie intérieure de ce bien-aimé fils spirituel. Tous deux présentèrent au Seigneur de ferventes actions de grâces.

Jean-Baptiste était sympathique à tous les habitants d'Écully, qui avaient su l'apprécier pendant le temps de ses études; son arrivée dans la paroisse les charma presque autant que leur curé. Ses débuts dans le ministère prouvèrent qu'il avait excellemment tiré profit de ses années de labeurs et d'épreuves. Le premier, l'abbé Balley le prit pour confesseur, car il avait constaté que le ciel récompensait par des lumières le zèle de ce jeune ascète. Bientôt, de tous les coins de la paroisse, on accourut à son confessionnal, si bien qu'aux vigiles des grandes fêtes, il dut s'y tenir non seulement de longues heures pendant le jour, mais encore une partie de la nuit. Dieu le préparait de la sorte à l'œuvre d'Ars.

Admirablement fidèle à la grâce, Vianney ne cessait d'ajouter à son abnégation et à sa charité. Il se dépouillait de tout pour les pauvres, ses *amis* (1), ne négligeait aucun malade et, à l'école de son curé, s'aguerrissait à la pénitence. Ex-génovéfin, l'abbé Balley vivait dans son presbytère aussi scrupuleusement que possible selon

1. Et par pauvres, il ne faut pas seulement entendre les indigents. Pour secourir l'infortune d'une noble dame, il n'hésita pas à se priver d'une soutane dont il avait le plus urgent besoin. L'argent nécessaire pour l'acquisition

la règle de son ancien Institut. Son vicaire ne manqua pas d'embrasser ce genre d'existence. Tous deux s'engagèrent à dire ensemble, chaque jour, l'office canonial, à faire, chaque mois, un jour de récollection et, chaque année, les exercices spirituels. Enfin ils décidèrent de ne jamais coucher hors de la cure.

L'abbé Balley était un héros de la mortification volontaire; il s'infligeait la discipline, portait un cilice et divers instruments pénitentiaux. Jean-Baptiste rivalisa bientôt avec son maître dans cette lutte contre la chair et acquit ainsi une vigueur morale extraordinaire. Il suffisait que quelque chose pût flatter leurs sens, même légèrement, pour qu'ils s'en abstinssent. Leur table était d'une frugalité cénobitique et encore se mesuraient-ils les bouchées avec une rigueur extrême.

Rien d'étonnant que les paroissiens d'Écully aient fini par craindre pour la santé de leurs deux pasteurs. De fait, ce régime acheva de ruiner l'organisme de l'abbé Balley déjà si délabré par les souffrances de tout genre qu'il avait endurées pendant la Terreur. Puis, au mois de février 1817, une de ses jambes fut attequée par un ulcère, et, vers la fin de l'automne suivant, la gangrène apparut dans la plaie. Se voyant perdu, le digne curé voulut se confesser une dernière fois à son cher vicaire et en recevoir

de ce vêtement était déjà versé à la femme du sacristain, vite il se le fit rendre et l'expédia le plus discrètement du monde à la dame infortunée.

le saint viatique (1). C'était le 15 décembre; le lendemain, il mourait saintement. Il avait soixante-neuf ans.

Au mois de février 1818, l'abbé Vianney était nommé curé d'Ars (2). Il arriva dans sa paroisse le 9 du même mois. Nul dans ce village ne se doutait de ses rares vertus; mais elles ne restèrent pas longtemps ignorées. Aux renseignements livrés par quelques fidèles d'Écully, s'ajoutèrent les observations de ceux qui fréquentaient l'église d'Ars. Ceux-ci constatèrent très tôt que leur nouveau curé avait « quelque chose d'extraordinaire », surtout quand il priait, et ils eurent l'intuition de posséder un saint. Le bon sens n'était pas altéré alors dans les populations de notre France comme il l'est à présent; on savait mieux discerner les hommes.

D'ailleurs, à ce moment déjà, l'abbé Vianney présentait un remarquable type du vrai prêtre, de l'homme de Dieu. Il était tout amour et tout sacrifice. Ses instants de liberté, il les employait à prier et à intercéder pour ses ouailles. Une fois installé dans le presbytère d'Ars, il ne se soucia guère de sa chambre; ce fut vraiment dans son église qu'il habita. Il y pénétrait à

1. Il fut administré par l'abbé Vianney devant plusieurs prêtres du voisinage, que cette scène si chrétienne impressionna profondément.

2. Tous les catholiques, même en dehors de la France, connaissent la localité à jamais illustrée par le Bienheureux Vianney. Ars est un modeste village près de Trévoux, dans la Dombes. Cette région faisait alors partie du diocèse de Lyon.

l'aube et n'en sortait qu'après l'angélus du soir. Parfois, il s'y rendait pendant la nuit. Ses paroissiens étaient sûrs de le trouver toujours en prière devant l'autel.

Il aimait tant Notre-Seigneur ! Il aurait voulu ne pas cesser d'adorer la sainte Hostie ; devant le Tabernacle, il s'oubliait et, selon son dire, se *baignait* dans les flammes de l'amour. Ainsi recevait-il les forces nécessaires pour accomplir les travaux qui l'attendaient, ainsi s'emplissait-il de délices qui devaient le rendre impénétrable aux amertumes futures. « Heureux les yeux qui vous contemplent, ô Dieu amour !... Heureses les oreilles qui entendent votre voix, ô Dieu amour, parole de vie !... Heureux l'odorat qui vous aspire, ô Dieu amour, délicieux parfum de la vie !... Heureuse la bouche qui goûte votre saveur suprême, ô Dieu amour, qui savoure vos paroles si tendres, plus douces que le rayon de miel !... Heureuse l'âme qui vous tient embrassé par un inséparable amour ! Heureux le cœur qui sent s'imprimer sur lui le baiser de votre Cœur sacré, gage de l'alliance indissoluble, ô Dieu amour (1) ! »

Pour obéir sans trêve au divin Maître, pour exécuter pleinement et dignement ses ordres, quels secours naturels n'avait-il pas à demander, ce loyal serviteur ? — « Il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, avait dit l'abbé Courbon au nouveau curé en lui désignant

1. *Exercices de sainte Gertrude*, trad. de Dom Guéranger, p. 190-191.

son poste, vous en mettez. » Il travaillait à en mettre. Pouvait-il mieux faire que supplier Jésus d'enflammer les âmes qui lui étaient confiées ? Dans la Dombes, comme dans presque toutes les provinces de France, la plupart des gens croupissaient dans l'indifférence religieuse, esclaves des intérêts matériels et de la sensualité. La paroisse de l'abbé Vianney avait été l'une des plus ravagées par le mal. C'était une conquête d'âmes qu'il fallait y entreprendre.

Le bon ouvrier apostolique se voyait obligé, à peu de chose près, aux travaux d'un missionnaire. Or, il est plus difficile de rechristianiser des catholiques tombés dans l'apathie que de convertir des infidèles. Beaucoup, en voyant le triste état spirituel de la région d'Ars, se seraient découragés. Mais notre Bienheureux avait une belle confiance en l'infinie bonté divine. Pour mieux obtenir le salut de ses paroissiens, il implora longuement de Notre-Seigneur la grâce de les bien aimer et de s'en faire aimer. Il pensait avec saint Bernard que l'amour triomphe de Dieu lui-même.

Pendant longtemps, il ne quitta l'église que lorsque le devoir l'appelait auprès de ses ouailles. Et, dans l'église, il ne s'éloignait de l'autel, il ne s'arrachait à la prière que pour composer ses sermons, ses instructions. Enfermé dans la sacristie comme dans une cellule, il les préparait avec beaucoup de soin, infiniment respectueux des âmes de ses auditeurs. Puis, lorsqu'il avait achevé ses discours, il les disait à

haute voix pour les mieux prononcer en chaire.

Dieu décupla toutes les forces de ce magnifique amoureux d'âmes; de ce contemplatif, il fit un apôtre fort actif. Notre saint curé ne tarda pas à lier connaissance avec ses paroissiens, et il ne négligea rien pour être avec eux comme un pasteur, comme un père. Il n'allait pas seulement chez ceux qui le demandaient. A la moindre occasion, il visitait les autres, procédant avec infiniment de tact, apparaissant de préférence à l'heure des repas, afin de ne déranger personne et de voir toute la famille. Il excellait, d'ailleurs, à mettre chacun à l'aise, et son cœur était si plein des choses célestes, son esprit si pénétré de spiritualité que, très aisément, tout naturellement, il passait des propos familiers aux paroles religieuses. Ses conversations finissaient en homélies à la satisfaction générale, tant il était attrayant. Ses entretiens fréquents avec notre adorable Sauveur rendaient sa douceur persuasive et reconfortante son éloquence. Ainsi priant et agissant, ainsi défrichant et ensemençant sa paroisse, il attendit l'heure marquée par Dieu pour la germination. « La charité est patiente, elle est douce..... elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout (1). » A force de se prodiguer, de s'intéresser aux divers soucis de ses paroissiens, il finit par entrer dans leur vie. Peu à peu tous sentirent vibrer son cœur aimant. Qui donc aurait pu

1. I Cor., XIII, 4, 7.

douter de son amour ? Les villageois vinrent plus nombreux à l'église, et il eut enfin la satisfaction d'en décider quelques-uns à se revêtir du Seigneur Jésus-Christ (1).

Au début de son apostolat, notre Bienheureux fut aidé par une vénérable chrétienne, Mlle d'Ars, qui, malgré ses soixante ans, ne reculait devant aucune fatigue dès qu'il s'agissait d'accomplir le bien. Intelligente autant que bonne, d'une rare noblesse d'âme, et d'un esprit délicat, elle savait faire la charité avec aménité, ce qui n'est, hélas ! pas commun. Elle rayonnait, elle aussi, et malgré ses qualités — trop de vertus irritent la foule — on l'affectionnait. Quelle que fût la saison, elle se rendait chaque matin à pied à la messe de son curé, préférant se passer de voiture et donner davantage aux pauvres. Son château était, comme la demeure des Vianney, chrétiennement ouvert à tous les éprouvés ; elle y hospitalisait les malades, elle y secourait les miséreux. Au surplus, elle assistait tous les pauvres du pays et même quelques familles de Villefranche-sur-Saône, arrangeant de ses propres mains des vêtements à leur intention. La première, elle reconnut la sainteté de l'abbé Vianney.

Parmi les autres pieux fidèles d'Ars, il y avait une vieille Lyonnaise, Mlle Pignault, entièrement dévouée aux bonnes œuvres, et la personne qui la logeait, Claudine Renard, une veuve à

1. Rom., XIII, 14.

laquelle notre curé avait confié le soin de son ménage (1). Il y avait aussi un brave cultivateur, le père Chaffangeon, qui ne manquait jamais de visiter le Saint Sacrement lorsqu'il passait, au lever du jour ou à la tombée de la nuit, devant l'église (2). A l'appel de leur pasteur, ces dignes chrétiens vinrent le plus souvent possible dans la journée consoler Notre-Seigneur, et, chaque soir, ils se réunirent devant l'autel pour redire en commun le chapelet et la prière. Tant d'assiduité dans la piété fit sensation au village. Quelques âmes furent touchées. Peu à peu s'augmenta le petit groupe des zélés. Enfin arriva le moment où il fut nécessaire d'annoncer au son de la cloche l'exercice vespéral.

Alors notre Bienheureux put établir dans son église l'adoration perpétuelle, l'un des moyens sur lesquels il comptait fort pour ramener sa paroisse aux pratiques religieuses, pour la régénérer solidement. Puis, convaincu que la sainte Eucharistie est absolument nécessaire à

1. En arrivant dans la paroisse d'Ars, l'abbé Vianney ne s'était pas mis en quête d'une servante. Il accordait si peu d'attention aux choses d'ordre domestique ! Pendant quelque temps, il n'eut, pour ordonner un peu son presbytère, que la brave mère Bibost d'Ecully qui l'avait suivi pour procéder à son installation, et qui se fit un devoir de revenir le plus souvent possible pour assurer au saint curé les soins indispensables.

2. Comme notre curé lui demandait un jour ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant ses visites, il répondit très simplement : « Rien. Je l'avise et il m'avise. » C'était une façon de contempler l'Homme-Dieu, et sans doute le bon Maître n'y restait pas insensible.

la vie chrétienne, il s'efforça de démontrer à ses paroissiens quel haut intérêt ils avaient à ne pas négliger l'usage des sacrements. Les meilleurs d'entre eux ne communiaient guère qu'aux grandes fêtes. Il réussit à décider son petit groupe de fidèles à s'approcher fréquemment de la sainte table; d'autres suivirent et il en augmenta de mois en mois le nombre, tant par ses exhortations au confessionnal que par ses homélies en chaire.

Les prétextes ne lui manquaient jamais pour parler du Sacrement adorable, et c'était avec un amour des plus touchants en sa simplesse. « Ah! mes frères, si nous avions les yeux des anges, en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est ici présent sur cet autel, et qui nous regarde, comme nous l'aimerions! Nous ne voudrions plus nous en séparer, nous voudrions toujours rester à ses pieds: ce serait un avant-goût du ciel; tout le reste nous deviendrait insipide. Mais voilà! c'est la foi qui manque. Nous sommes de pauvres aveugles; nous avons un brouillard sur les yeux. La foi seule pourrait dissiper ce brouillard... Tout à l'heure, mes frères, quand je tiendrai Notre-Seigneur dans mes mains; quand le bon Dieu vous bénira, demandez-lui donc qu'il vous ouvre les yeux du cœur; dites-lui comme l'aveugle de Jéricho: « Seigneur, faites que je voie! » Si vous lui disiez sincèrement: Faites que je voie! vous obtiendriez certainement ce que vous désirez, parce qu'il ne veut que votre bonheur. Il a ses

mains pleines de grâces, cherchant à qui les distribuer; hélas! personne n'en veut... O indifférence! O ingratitude!... Mes frères, nous sommes trop malheureux de ne pas comprendre ces choses! Nous les comprendrons bien une fois; mais ce ne sera plus temps (1). »

Notre Bienheureux exhortait ses ouailles à communier avec amour et confiance, à vivre de Jésus afin de vivre pour Jésus. Il leur rappelait la tendre invitation du Sauveur, leur montrait que nul n'a de bonnes raisons pour s'y soustraire; car c'est pour nos besoins, pour nous guérir de nos misères que le Fils de Dieu a institué son sacrement d'amour. Puis, dans un bel élan: « Mes frères, la nourriture de l'âme, c'est Dieu. Oh! la belle pensée! L'âme ne peut se nourrir que de Dieu! Il n'y a que Dieu qui lui suffise! Il n'y a que Dieu qui puisse la remplir! Il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim! Il lui faut absolument son Dieu!... »

Bref, il employa tous les moyens susceptibles d'embraser les cœurs d'amour pour le pain vivant descendu du ciel, le pain qui donne la vie aux hommes (Joan., vi, 48, 50, 51). Cependant force paroissiens restaient dans la tiédeur, et même beaucoup de jeunes filles, quoique fréquentant l'église, ne pensaient guère qu'au plaisir. Un dimanche soir, tandis que plusieurs d'entre elles venaient à son confes-

1. Cit. par l'abbé Monnin, dans sa *Vie du Curé d'Ars*. C'est dans cet ouvrage, très documenté, qu'ont été pris tous les extraits de sermons qui vont suivre.

sionnal, notre curé, comme poussé par une inspiration, leur demanda soudain de réciter le chapelet avec lui en vue d'obtenir la grâce de s'approcher dans de bonnes dispositions du tribunal de pénitence. La plupart furent touchées et résolurent de s'amender. Mais l'esprit du monde les tenait si bien encore qu'elles croyaient possible de fréquenter les sacrements et le bal. Pour les faire renoncer à la danse, dont elles raffolaient, il fallut au Bienheureux une patience et une énergie invincibles, et un secours surnaturel qu'il impétra, Dieu sait au prix de quelles mortifications ! Après la victoire, il mit le jardin de la cure, dont il n'usait pas, à la disposition des jouvencelles, qui s'y réunirent le dimanche après vêpres et formèrent une confrérie du saint Rosaire. Entre temps, le zélé pêcheur d'âmes s'occupait avec diligence de conquérir les hommes ; et, comme en se faisant aimer, il faisait aimer Notre-Seigneur, il parvint à grouper les chefs des principales familles dans une confrérie du Saint Sacrement.

Alors un beau mouvement de piété se dessina dans la paroisse, et l'on parla du curé d'Ars à plusieurs lieues à la ronde. C'était en 1819. La même année, notre rénovateur eut un excellent auxiliaire de plus en la personne du vicomte d'Ars, frère de la bienfaisante châtelaine, qui vint passer quelque temps dans le pays et s'y rendit sympathique à tous en visitant les pauvres avec une exquise affection.

A peine le Bienheureux eut-il reconstitué une

troupe de fidèles qu'il résolut d'attaquer dans ses racines le mal le plus funeste au pays. Lorsque fut proche la fête patronale du village, — la Saint-Sixte, qui se célèbre le 6 août — il jeûna pendant plusieurs jours et passa dans l'oraison une partie de ses nuits, suppliant Jésus, par ses cinq plaies, de délivrer ses paroissiens de l'attachement aux plaisirs sensuels. Plus que jamais, il entretint ses jeunes pénitentes et leurs mères des funestes suites de la danse (1). Et par ses jeûnes, ses mortifications de toute sorte, autant, sinon plus, que par ses paroles, il leur communiqua sa conviction. Il convainquit également beaucoup d'hommes, dont le maire, qui n'autorisa pas le bal. Mais les jeunes gens très dépités en appelèrent au sous-préfet de Trévoux, et celui-ci ne crut pas devoir les priver de leur réjouissance favorite. On dressa donc l'estrade des ménestriers. Néanmoins le bal reçut un échec patent; quelques jeunes filles seulement y parurent, la plupart eurent l'héroïsme de lui préférer la prière. Le soir, on se pressait dans l'église.

La leçon ne fut pas sans effets. Bientôt après, d'assez nombreux jeunes gens ayant mûrement réfléchi prièrent leur curé de les recevoir dans l'une des confréries. Notre apôtre n'entendait pas évidemment les priver de joies, il savait

1. Élevé dans la campagne, le saint curé savait quels germes d'immoralité y sème la danse. Un jour il donna 40 francs à un violoneux pour que celui-ci ne fit pas danser un dimanche.

bien que « la tristesse du monde opère la mort » (1). Il voulait, au contraire, leur procurer des joies réelles; mais, pour cela, il importait de les arracher aux plaisirs factices et grossiers. Ainsi, sans la moindre concession au siècle, le Bienheureux finissait par s'attacher les habitants les plus frivoles de sa paroisse; toutefois, pour achever de la sanctifier, il restait encore fort à faire. Quelques gars des alentours, de ceux qui sont insatiables de basses jouissances, entendaient conserver à la fête d'Ars son ancien caractère, surtout son bal, attraction suprême. Sachant toute la puissance de la raillerie, ils ne manquèrent pas d'en user largement envers leurs camarades convertis. Allaient-ils donc vivre en « sauvages » ? A écouter leur curé, ils finiraient par devenir des *capucins*. Par bonheur, ces propos arrivaient trop tard. L'abbé Vianney s'était acquis de telles sympathies que les garçons même les moins pieux auraient rougi de lui causer quelque déplaisir. Pour cette raison, ils persistèrent, en dépit des facéties, dans leur résolution de ne plus danser. En quelques années, la fête du village devint vraiment une fête patronale au sens chrétien du mot. La joie n'en fut que plus réelle dans les familles. D'ailleurs, ceux qui recherchent les sensualités triviales, les divertissements coupables, ne goûtent jamais une véritable allégresse, ils ne parviennent qu'à s'étourdir; il

1. II Cor., VII, 10.

suffit, pour s'en convaincre, de regarder autour de soi dans la société.

Au printemps de 1820, ses supérieurs offrirent à notre curé de le nommer à Salles, agréable et pieux village du Beaujolais. C'était une cure bien plus importante que celle d'Ars. Le Bienheureux brûlait trop ardemment du désir d'évangéliser des multitudes pour ne pas accepter ce changement. Mais deux fois une crue de la Saône l'avait empêché de se rendre à son nouveau poste (1). Ses paroissiens, qui n'envisa-geaient pas son départ sans une vive peine, mirent à profit ce retard pour le supplier de rester auprès d'eux. Mieux valait qu'il demeurât avec ceux dont il avait su se faire aimer et qu'il connaissait si parfaitement, lui dit-on de multiples manières; il avait accompli beaucoup de bien dans le pays, sa mission n'était certes point terminée. Bref, on l'enveloppa de si bonnes raisons que la réponse souhaitée ne se fit pas attendre : son plus vif désir étant de plaire à Dieu, il se trouverait heureux partout où il croirait obéir à la volonté sainte. Aussitôt une députation gagna Lyon pour demander à l'Archevêché qu'on laissât le curé Vianney à ses paroissiens d'Ars qui tous le tenaient en haute estime. Notre apôtre resta donc dans ce coin qu'il avait déjà si fécondé, et, de nouveau, il s'ordonna de ne rien négliger pour devenir le père spirituel de ses ouailles.

1. A cette époque, il n'existait pas de ponts sur la rive à cet endroit.

Après avoir eu raison du bal, le Bienheureux partit en guerre contre le cabaret, cette lèpre des campagnes. La France entière avait déjà tant de victimes à lui reprocher qu'il était facile d'en accuser les dangers sous une forme saisissante. Les conseils du curé parurent excellents à beaucoup. Des deux débits de boissons que possédait Ars, l'un ne tarda pas à disparaître faute de clients; l'autre résista plus longtemps à la croisade des fidèles, mais ne put échapper à la ruine.

Quand il eut assez moralisé sa paroisse pour que les désordres n'y fussent plus à craindre — et grâce à son rayonnement, la meilleure des autorités morales, il arriva même à supprimer les habitudes licencieuses qui se perpétuaient dans les noces — notre apôtre mit tous ses soins à faire respecter la sanctification du dimanche. Il insistait fréquemment dans ses sermons sur la nécessité de cette sanctification, expliquant à son auditoire, avec des images simples et impressionnantes, que le premier but de l'homme est d'aller à Dieu et que l'attachement excessif à la terre entraîne les pires ennuis. Son succès fut assez prompt. Les cultivateurs qui composaient son troupeau comprenaient mieux la nécessité de s'abstenir de tout travail servile un jour par semaine que de renoncer à la danse. Bientôt on ne vit plus un travailleur dans les champs le dimanche, même quand il y avait des menaces d'orage (1). Selon

1. Bien entendu, dans quelques cas exceptionnels, le

le mot d'un paysan, le respect humain était retourné.

Enfin les paroissiens d'Ars s'appliquèrent à sanctifier le jour du Seigneur. Stimulés, soutenus par le zèle et la sollicitude de leur pasteur, vraiment convertis, et pleins d'une bonne volonté de néophytes, la plupart délaissèrent les distractions vulgaires pour suivre les offices. On les vit à la messe, aux vêpres et à la prière du soir. Ils s'y tenaient d'une façon très édifiante et prêtaient la plus ferme attention à toutes les paroles de leur curé. Celui-ci, d'ailleurs, imageait à ravir ses instructions, et le lyrisme de sa foi les rendait très attachantes. Quand, à la suite du pèlerinage, le pays eut pris l'importance que l'on sait, on continua d'y observer religieusement le repos dominical. Et il ne tint pas au saint curé que, le jour de ce repos, le service des omnibus n'y fût supprimé.

saint curé leur permit d'enlever les récoltes le dimanche, mais cela n'arriva jamais souvent.

CHAPITRE III

Jean-Baptiste Vianney restaure son église. — Il est aidé par un généreux donateur. — Il conduit ses paroissiens à Fourvière. — Il érige plusieurs chapelles. — Son dévouement d'apôtre. — Il prodigue son concours aux curés ses voisins. — La mission de Trévoux. — Ses succès de confesseur et de prédicateur. — Ses sermons sur le péché et sur l'amour de Dieu. — Son éloquence, sa mimique expressive. — Son exquise et large charité. — Son abnégation. — Son esprit de pauvreté. — Son humilité. — Le sermon de Lima. — Son action sur sa paroisse. — Sa dévotion pour le Patriarche d'Assise. — Comment il entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François. — Son esprit franciscain.

Mais point ne suffisait d'avoir ramené les paroissiens à l'église, il fallait les y retenir, la leur rendre agréable, chère, voire indispensable. N'était-elle pas une maison du peuple en même temps qu'un temple du Seigneur? Pour honorer le Tout-Puissant et pour exalter la piété des fidèles, ne convenait-il pas que les fêtes fussent impressionnantes?

Incultes ou affinis, les humains sont sensibles aux aspects extérieurs des choses; décors et cérémonies les touchent plus qu'on ne croit et, partant, peuvent contribuer, dans une certaine

mesure, au moins chez quelques-uns d'entre eux, à la culture de leur âme (1). Or la pauvre église d'Ars était entièrement délabrée. Notre curé, que cela chagrinait fort, s'ingénia pour l'embellir quelque peu. Son immense amour de la pauvreté ne l'empêchait pas de désirer — cela n'étonnera personne — que la demeure de Dieu fût somptueusement ornée et qu'aucun détail du culte n'y manquât de splendeur. Il remplaça d'abord le maître-autel qui se disloquait et menaçait ruine, puis repeignit lui-même les boiseries du chœur. Ce fut assurément un travail archaïque, mais les paroissiens avaient des yeux trop primitifs pour ne pas s'en montrer enchantés.

Quoique son goût n'eût pas reçu de culture, notre Bienheureux sentait fortement l'admirable beauté, la mystérieuse poésie des cérémonies liturgiques. Dans tout ce qui se rapportait à la religion, sa sublime piété lui valait des intuitions et des grâces qui suppléaient à son ignorance. La première année de son séjour dans Ars, il s'efforça de donner à la fête du Saint-Sacrement autant de pompe que le permettaient ses chétives ressources. Il fit habiller de blanc, de ses propres deniers, une théorie d'enfants et les forma lui-même aux évolutions cérémonielles. Et ces enfants se tinrent avec une gravité si charmante que, non seulement leurs mères, mais tous les assistants furent ravis et édifiés.

1. C'est l'une des raisons qui font désirer que le clergé reçoive une éducation esthétique.

Ils eussent été marris de ne plus avoir, dans la suite, ce pieux spectacle.

Il avait souvent des mots heureux avec les enfants. En 1822, étant allé dans un collège et ayant aperçu dans la cour de jeunes élèves que l'on exerçait à jeter des fleurs en vue de la procession de la Fête-Dieu, il leur dit : « Mes amis, quand vous jetterez des fleurs devant le Très Saint Sacrement, cachez vos cœurs dans vos corbeilles et envoyez-les, au milieu des roses, à Jésus-Christ. »

Tout l'argent qui n'allait pas aux pauvres, notre curé l'employait à l'embellissement de son église ; car il tenait à ne pas recourir à la charité de ses paroissiens avant d'avoir dépensé ses derniers sous pour Notre-Seigneur. Mais le vicomte d'Ars l'ayant appris s'empressa de venir en aide, par plusieurs dons, au saint prêtre qu'il affectionnait vivement. Celui-ci, délicieusement surpris, vit arriver d'abord six chandeliers, deux reliquaires et un tabernacle en cuivre doré, puis un dais — aux dimensions si vastes qu'il fallut agrandir la porte de l'église pour l'y introduire — et de pimpantes bannières, et d'éblouissantes chasubles, et, merveille peut-être inespérée, un ostensor en vermeil. Ce fut d'un cœur infiniment ému, et dans une allégresse qui lui arrachait des larmes et des rires, que le bon serviteur de Jésus pria pour son magnifique donateur.

Afin de ne pas manquer de reconnaissance envers Dieu, il imagina de recourir à l'intercession de la bonne Mère. Le jour de la fête patro-

nale d'Ars, après avoir dit sa messe, il mena ses ouailles à Fourvière pour faire hommage à la très sainte Vierge des richesses que venait de recevoir la paroisse et pour lui consacrer cette dernière. « Il faut qu'Elle nous convertisse », avait-il déclaré. Cette touchante fête marqua dans les annales locales, et nul n'en oublia le charme bienfaisant de ceux qui goûtèrent le bonheur d'y assister. Le voyage se fit à l'antique. Les paroissiens, presque au complet, s'étaient réunis à l'église avant le jour, et la plupart avaient communie à la messe de leur curé. Ils se rendirent à pied à Trévoux, petite ville située sur la Saône, et là, ils prirent place dans deux immenses barques que hâlerent des chevaux jusqu'à Lyon. Dans le décor naturel — alors délicieux — des rives arariennes, sous la lumière dorée d'une matinée d'août, cette pieuse et rustique troupe présentait sans doute un caractère admirablement expressif. Les gens de Trévoux furent frappés d'ailleurs à leur vue, surtout par la physionomie ascétique du Bienheureux; malheureusement, aucun poète, aucun peintre ne s'est trouvé là pour nous laisser un souvenir impérissable de cet événement. Un François Guignet en eût si bien interprété le charme!

A partir de ce jour, Ars bénéficia d'abondantes grâces, et le saint pasteur eut la prévision de la gloire dont sa pauvre paroisse allait resplendir.

Continuant son œuvre de rénovation, notre curé dota son église de plusieurs chapelles. La

première, installée au nord, fut dédiée à son patron Jean-Baptiste. Bien que les frais n'en fussent pas considérables, il se trouva cependant assez en peine pour payer son ouvrier. Car tout ce qu'il possédait avait été dispersé en aumônes et en secours. Vainement chercha-t-il les moyens de sortir d'embarras. Alors il eut recours à la prière ; et peu après, tandis qu'il disait son rosaire au cours d'une sortie, un inconnu l'aborda, lui remit des pièces d'or en se recommandant à ses prières et disparut aussitôt. Sans doute quelque chose de surnaturel arriva-t-il dans cette chapelle ; car, peu de jours après qu'elle eut été livrée aux fidèles, le Bienheureux dit à ses paroissiens que s'ils savaient ce qui s'y était passé, ils n'oseraient y mettre les pieds (1). Était-ce une demi-révélation ? On peut le croire, car il en laissa quelquefois échapper.

La seconde chapelle qu'il érigea fut dédiée à sainte Philomène, dont la sépulture avait été découverte peu d'années avant (25 mai 1802). Sa dévotion pour cette martyre était des plus ardent, il l'implorait sans cesse et toujours elle l'écoutait ; aussi dès qu'il obtint des guérisons d'un caractère miraculeux, se hâta-t-il de les lui attribuer.

Deux autres chapelles, celle de l'*Ecce Homo*

1. La chapelle de Saint-Jean-Baptiste fut inaugurée et bénite, devant une assistance nombreuse, par un ancien condisciple de notre curé, l'abbé Loras, le futur évêque de Dubuques, alors supérieur du séminaire de Meximieux.

et celle de saint Michel et des saints Anges, s'ajoutèrent aux précédentes. Toutes étaient, pour cause, d'une maçonnerie rustique. Nul, à cette époque, n'aurait osé supposer que, dans ce pauvre village, se dresserait avant la fin du siècle une majestueuse basilique; le maître qui devait la créer, Pierre Bossan, sortait à peine de sa prime enfance. Mais si la pauvre église était endimanchée comme une campagnarde, si ses formes n'avaient aucun caractère d'art, ni même aucun aspect acceptable, par contre, elle possédait une âme, elle dégageait de la piété. Ses grossières murailles étaient en quelque sorte imprégnées des prières du fervent curé et de son élite. Chaque pierre semblait rayonner un peu de cet amour dont débordait le cœur du rénovateur de cette paroisse (1).

Notre Bienheureux brûlait d'un trop beau zèle pour ne pas trouver insuffisants les progrès de ses paroissiens dans la voie parfaite. En réalité, la plupart des fidèles d'Ars se conduisaient en dignes chrétiens et beaucoup se distinguaient par une solide piété. L'atmosphère morale du pays était même devenue si salubre que les rares habitants qui croupissaient dans l'indifférence, la sécheresse, le péché, ne témoignaient

1. Un fervent amoureux du Christ avait aussi beaucoup prié dans l'église d'Ars quelques années avant que notre Bienheureux en devint le curé. C'était un prélat de l'entourage de Pie VII et en exil avec le Saint-Père, l'évêque de Nocera : résidant à Trévoux, il se plaisait à venir dans ce village perdu et à en fréquenter le sanctuaire.

ouvertement aucune hostilité à la religion. Mais l'infatigable apôtre aurait voulu que toutes ses ouailles travaillassent à se spiritualiser. Leur peu d'empressement à s'élever dans la vertu, il l'attribuait à ses péchés. Et convaincu, d'autre part, que sa parole était insuffisante pour les enflammer, il priait assez souvent ses confrères des alentours de venir prêcher dans son église. De leur côté, les curés ses voisins recouraient à lui fréquemment, surtout lorsqu'ils étaient frappés par la maladie ou obligés de s'absenter. La seule pensée de se dépenser pour le salut des âmes l'enthousiasmait. « Une âme est d'autant plus large dans l'amour du prochain, dit saint Basile le Grand, qu'elle est plus élevée dans la connaissance de Dieu. » Pendant longtemps, il servit de vicaire au curé de Misérieux; et tant que les pénitents ne l'obligèrent pas à se confiner dans sa paroisse, il accepta de faire l'intérim dans les cures devenues vacantes à la suite du changement ou de la mort du titulaire. Il desservit ainsi plusieurs paroisses à diverses reprises et durant d'assez longs mois. Bien entendu, il ne consentait à rendre de tels services qu'autant que le lui permettaient ses devoirs de pasteur.

Au début de 1823, les prêtres de la Société des Chartreux de Lyon ayant organisé une mission à Trévoux, le curé de cette ville demanda son concours au vaillant ouvrier du Seigneur qui n'eut garde de le refuser. Mais il s'arrangea toujours pour se trouver chaque samedi soir à son confessionnal dans sa paroisse. Et quoique l'hi-

ver fût rigoureux, cette année-là, il franchit toujours à pied les neuf kilomètres qui séparent Ars de Trévoux. Pendant les cinq semaines que dura cette mission, son confessionnal fut assailli sans relâche, une fois même un remous de foule l'emporta (1).

On abusait du dévouement de notre apôtre avec une incroyable légèreté. Un soir, l'ami chez lequel il logeait ne le voyant pas arriver à son heure ordinaire, comprit qu'il était retenu par d'importuns pénitents et courut le délivrer (2). Il était temps, le Bienheureux avait à peine fait quelques pas dehors qu'il chancela de faiblesse. Son compagnon dut l'emporter sur ses épaules. Le même ami retourna chercher l'intrépide confesseur à la fin de la mission, la veille de la communion générale; mais ce ne fut qu'à deux heures du matin, et encore avec peine, qu'il réussit à l'arracher aux fidèles qui l'entouraient.

Dès ce moment, notre curé eut une telle réputation de missionnaire qu'en 1826 on le demanda dans cinq paroisses à l'occasion du jubilé. A Saint-Bernard, près de Trévoux, tout le poids de la mission retomba sur lui seul, et il eut un succès inouï. Autour de sa chaire, se pressaient non seulement les paroissiens qui disposaient

1. La plupart des pénitents appartenaient à la bourgeoisie du lieu, fait d'autant plus notable que le Bienheureux s'était élevé contre les soirées et les bals de la sous-préfecture, comme il avait fait, dans sa paroisse, contre les bals champêtres.

2. M. Morel, chef d'institution, un de ses anciens condisciples de Verrières.

de leur temps, mais aussi force paysans et serviteurs. Ces derniers avaient déclaré à leurs maîtres que, pour se rendre au sermon, ils accepteraient au besoin de se voir retenir sur leurs gages l'équivalent des heures que ce devoir leur demanderait.

C'est ainsi que le Bienheureux commença ses rudes travaux de convertisseur. Quelques fragments de ses sermons sont parvenus jusqu'à nous, mais, desséchés sur des pages de livres, ils semblent de simples canevas. C'était sa parole qui les animait, c'était son cœur qui les rendait éloquents, persuasifs. Au dire de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, des mots vulgaires prenaient souvent dans sa bouche une signification inattendue. Sans le vouloir, uniquement par ses dons naturels développés par la grâce, il transfigurait le langage commun. Il faut regarder les résumés les plus fidèles de ses paroles comme de pauvres reproductions de belles œuvres (1). Au moins nous apprennent-

1. Les résumés les plus fidèles sont, sans doute, ceux de l'abbé Monnin, qui fut, pendant plusieurs années, un des missionnaires du saint curé.

On risque souvent d'altérer la pensée d'un prédicateur en rapportant ses discours d'après des notes prises cursivement au pied d'une chaire et d'après de simples souvenirs. C'est ce que fit un trop bouillant admirateur de notre Bienheureux. Il y a quelques années, il présentait un recueil de sermons en quatre volumes comme émanant du Curé d'Ars. Or ces sermons contenaient certains passages d'une orthodoxie douteuse, si bien qu'à Rome on arrêta la cause de la béatification. Ces passages, l'admirateur les avait en réalité tirés de son imagination et il y tenait d'autant plus; aussi n'obtint-on pas tout de

ils quels thèmes avaient ses préférences et dans quel esprit il les traitait.

Fréquemment, il montrait d'une manière pathétique la grandeur de l'outrage que le péché fait à Dieu : « Le bon Dieu veut nous rendre heureux, s'écriait-il, et nous ne le voulons pas!... Nous commettons le péché; nous nous enfonçons dans la boue : une fois engagés dans ce borbier, nous ne savons plus en sortir. S'il y allait de notre fortune, nous saurions bien nous tirer de ce mauvais pas; mais parce qu'il n'y va que de notre âme, nous y restons...

« Nous venons nous confesser tout préoccupés de la honte que nous allons éprouver. Nous nous accusons à la vapeur. On dit qu'il y en a beaucoup qui se confessent et peu qui se convertissent. Je le crois bien, mes frères; c'est qu'il y en a peu qui se confessent avec les larmes du repentir. Voyez : le malheur, c'est qu'on ne réfléchit pas. Si on demandait à ceux qui travaillent le dimanche, à une jeune personne qui vient de danser deux ou trois heures, à un homme qui sort ivre du cabaret : « Que venez-vous de faire ? Vous venez de crucifier Notre-Seigneur ! » ils seraient tout étonnés. C'est qu'ils n'y pensent pas. Mes frères, si nous pensions à cela, nous serions saisis d'horreur; il nous serait impossible de faire le mal. »

Afin d'inculquer à ses auditeurs le dégoût du mal, il leur représentait que l'être humain qui suite qu'il se déjugeât. Cet incident terminé, la cause fut reprise.

se vautre dans le péché contracte vite les habitudes des bêtes et arrive même à leur ressembler physiquement (1). Il leur montrait comment ceux qui courent après les plaisirs du monde sacrifient à une misérable fumée leur salut éternel. Son horreur du péché, le fait suivant achèvera de la mettre en relief. Un jour, ayant pris par mégarde un billet de banque parmi des papiers quelconques, il l'enflamma pour allumer sa chandelle, et comme son entourage s'en affligeait : « Oh ! il y a moins de mal à cela, dit-il, que si j'avais commis le plus petit péché véniel. »

L'amour que nous devons au Créateur tenait une belle place parmi ses thèmes favoris, parce qu'il prédominait dans son cœur. Créé par amour, l'homme ne peut vivre sans amour, exposait-il. Ce qui rend malheureux, c'est de ne pas aimer Dieu. Il avait des cris qui secouaient les consciences et réveillaient les âmes en léthargie quand il rappelait les obligations du premier commandement divin, quand il paraphrasait le beau Chant xxxvi du psalmiste : « Mettez vos délices dans le Seigneur. » On aurait pu lui appliquer les paroles qu'il se plaisait à répéter au sujet du saint abbé Balley : « Pour avoir

1. Cette image est, dans une certaine mesure, une incontestable réalité. Les formes de la tête de l'homme dégénéré se rapprochent étonnamment de celles de certains animaux, on s'en rend très bien compte en examinant les dessins que le peintre Ch. Le Brun a tracés pour manifester ces rapprochements que tous les observateurs ont constaté. On comprend, à regarder ces dessins, que la fable de Circé repose sur un fond d'éternelle vérité.

envie d'aimer le bon Dieu, il suffisait de lui entendre dire : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur (1) ! » Enfin il magnifiait la charité, cet avant-goût du ciel. Et certes il avait qualité pour en parler.

Quand il prêchait, son visage et ses gestes corroboraient si bien ses paroles que l'assistance aurait pu le comprendre sans l'entendre. Sa mimique était d'autant plus éloquente qu'elle exprimait intégralement, sans le moindre effet étudié, sa foi, ses convictions, ses sentiments. On s'explique qu'il ait fait vibrer et tressaillir non seulement son public ordinaire, mais aussi des prêtres habiles dans l'art oratoire. « J'ai vu un saint dans ma vie, s'écria, dans la chaire de Saint-Sulpice, le R. P. Pététot ; je l'ai entendu exhorter la foule... Toute son éloquence consistait à dire : « Mes enfants, aimez-bien le bon Dieu... Il est si bon !... Aimez-le bien... » Eh bien ! Messieurs, le Saint que j'ai le bonheur de connaître convertit plus d'âmes, avec ces simples paroles, que nous n'en convertissons, nous autres, avec de longs discours. »

Au sujet de la charité de notre Bienheureux, on cite des traits exquis. Alors qu'il étudiait auprès de l'abbé Balley, il fait un jour la rencontre, en allant voir ses parents, d'un pauvre qui n'avait pas de chaussures ; touché à cette vue, il s'em-

1. Notre Bienheureux parla toujours de son cher maître avec une tendre vénération. « Personne, assurait-il, ne lui avait mieux manifesté jusqu'à quel point l'âme peut se dégager des sens et l'homme approcher de l'ange. »

presse de lui donner ses souliers neufs et continue sa route nu-pieds. Plus tard, devenu curé d'Ars, il se dépouille, dans une circonstance analogue, de ses chaussures et de ses bas ; mais, cette fois, comme il croit indispensable de cacher sa bonne action, afin d'éviter les louanges, il s'applique à dissimuler ses pieds sous sa soutane.

Pendant qu'il collaborait à la mission de Trévoux, ses confrères, qui savaient à quelles privations l'obligeait sa générosité, lui offrirent une culotte de velours, en le priant de la porter en souvenir d'eux. Un cadeau ainsi présenté ne pouvait être refusé. Mais peu après, comme il regagnait sa paroisse, notre apôtre rencontre un miséreux court-vêtu et, partant, à moitié gelé ; vite, il l'arrête, se retire derrière un buisson, enlève sa culotte neuve et la lui remet triomphalement. Le dimanche suivant, autre rencontre d'un vieux pauvre, lequel n'osait descendre une rampe très raide que le verglas rendait dangereuse. Le compatissant curé n'a garde de laisser notre homme dans l'embarras ; il le soutient, lui facilite la descente, et, en bas, le décharge de sa lourde besace. Il la lui porte jusqu'à l'entrée de Trévoux et il l'eût gardée plus longtemps encore, sans la crainte d'être vu et loué.

On se doute bien que, parfois, notre excellent prodigue n'avait plus un sou en poche avant d'avoir achevé sa tournée. Un jour, en cet état, il rencontre un mendiant ; cruelle perplexité !

Mais il a tôt fait de s'en affranchir. Il lui reste son mouchoir, or ces sortes d'accessoires sont toujours utiles; gentiment, en s'excusant de n'avoir pas mieux, il le tend au malheureux.

Il tenait beaucoup à ce que ses aumônes ne fussent pas soupçonnées. Il dissimulait sous sa soutane les provisions qu'il portait aux indigents. Il aurait voulu pouvoir se dissimuler lui-même. Aussi se plaisait-il à secourir une vieille aveugle qui habitait près de l'église; après avoir mis dans son tablier ce qu'il lui réservait, il s'esquivait sans rien dire, tout joyeux que la pauvre femme attribuât ces charités à ses voisines (1). « Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense (2). »

La veuve Renard se vit réduite à mesurer le linge à son curé, à ne lui fournir que le strict nécessaire. Car dès qu'il possédait deux chemises, il éprouvait un irrésistible besoin de partager avec un frère peu fortuné. Le trousseau hérité de l'abbé Balley avait ainsi disparu pièce par pièce.

Il ne secourait pas seulement les pauvres avec un zèle infatigable, il les aimait réellement. Aussi cherchait-il à découvrir les misères

1. Notre curé ne laissait manquer de rien cette aveugle, et lui payait même son loyer, comme à tant d'autres!

2. Matt., vi, 2.

cachées. Il soutenait plusieurs familles tombées dans l'infortune, à Lyon et dans plusieurs localités du Rhône et de l'Ain, et payait les loyers de nombreux ménages nécessiteux. Inutile d'ajouter qu'il répandait ses aumônes avec une aménité tout évangélique. Rien ne décourageait sa charité, pas même les indécotesses, et il pardonnait des fautes qu'il eût été, certes, très légitime de laisser châtier par la justice des hommes.

Une fois, il surprend un voleur dans le presbytère : « J'avais faim, Monsieur le Curé », s'écrie le malheureux. Aussitôt le Bienheureux lui fait une aumône et le laisse partir avec son larcin. A certaine coquine, qui lui avait dérobé 900 francs, il alla lui-même annoncer la prochaine arrivée des gendarmes, afin qu'elle pût leur échapper. A une autre personne d'analogue amoralité, il servit une pension, en vue de la soustraire à son funeste penchant.

Il se donnait lui-même sans compter. Son abnégation était telle qu'une nuit il se leva, quoique malade, pour aller confesser un moribond. Mais cette sortie faillit lui devenir funeste ; il dut s'étendre sur un lit, en arrivant, et c'est ainsi, couché près du mourant, qu'il le confessa. Tous ses actes étaient parfumés de la suave odeur du saint amour.

Le même amour l'incitait à manifester jusque dans sa mise, son esprit de détachement et de pauvreté. Il ne voulait avoir qu'une soutane

d'un prix modique, et il fallait qu'elle fût bien abîmée pour qu'il la remplaçât par une neuve. Il ne changeait également de chapeau qu'à la dernière extrémité. Et ses souliers, qu'il ne cirait jamais, n'étaient abandonnés qu'après une complète usure. Ses confrères se livraient à d'inépuisables railleries sur son costume élimé, rapiécé en certains endroits et déchiré en quelques autres (1). Notre Bienheureux se contentait de répondre que c'était assez bon pour le curé d'Ars.

Son humilité n'avait d'égale que sa charité. Son âme était de celles que Dieu s'attache étroitement : « O Verbe, vous qui êtes le haut cèdre du Liban, et qui étendez bien au-dessus des chérubins les rameaux de votre Divinité, avec une majesté souveraine, vous vous êtes complu à rechercher, jusqu'au fond de cette vallée de misère, une humble tige d'hysope, afin de l'unir à vous par une étroite alliance, et d'en faire votre épouse dans un amour infini (2). »

On a vu plus haut que le vénérable curé peinait énormément pour élaborer ses sermons, puisqu'il croyait indispensable de ne rien dire en chaire qu'il ne l'eût au préalable écrit. Au temps de ses débuts, il lui arriva de passer

1. L'aspect de la pauvreté déplait si foncièrement aux humains que même des catholiques le honnissent. On sait comment saint François d'Assise fut accueilli quand il parut sous son costume de *minor*. Et l'on sait aussi que le monde n'a pas cessé de juger les gens d'après leur mise.

2. *Exercices de sainte Gertrude*, p. 86-87.

sept heures entières — laborieuse pénitence — à construire ainsi son prône. La première fois qu'il prêcha sans préparation, ce fut à Lima, aux portes de Villefranche. Pris par les confessions plus qu'il ne le présumait, il lui avait été complètement impossible de jeter la moindre phrase sur le papier; mais il pensait trouver un petit auditoire de paysans, et, à son grand émoi, les notabilités caladoises, parmi lesquelles de nombreux prêtres, se pressaient dans l'église. Il implora l'aide du Père des lumières, avec quelle instance, on le devine, et, humblement, il aborda l'un de ses thèmes familiers : l'amour de Dieu. Peut-être son sermon n'eût-il rien de stylisé, peut-être même le prononça-t-il dans un français douteux; en tout cas, il déversa si bien la pieuse tendresse de son cœur, qu'il arracha des larmes à l'assistance.

Grâce à l'ardent apôtre, Ars devint, en quelques années, une terre fort édifiante; chacun y paraissait vivre dans le recueillement quand le pèlerinage commença. De très bonne heure, le matin, on venait prier à l'église. Lorsque la cloche sonnait l'angélus de midi, les travailleurs suspendaient leur besogne, se découvraient et disaient la Salutation angélique. Les samedis, le confessionnal était assiégé comme aux veilles des fêtes. Nulle part, dans les champs, on n'entendait de paroles inconvenantes, car le dernier des rustres aurait eu honte de mal parler ou de se mal conduire « si près d'un

saint » (1). Ceux des villageois qui n'étaient pas encore très christianisés témoignaient néanmoins beaucoup de respect et d'affection à leur curé. Il y eut toujours quelques impénitents, dont rien ne put vaincre l'obstination. Mais, de l'avis de tous ceux qui connurent la Dombes avant l'arrivée du cher Vianney, c'était merveilleux, d'aucuns disent miraculeux, d'avoir ainsi transformé le terroir d'Ars.

Qu'avait-il besoin d'être fort en latin, le prêtre qui venait de régénérer ainsi une paroisse? N'était-il pas plus important qu'il connût bien la langue et l'esprit des paysans, à l'évangélisation desquels Dieu le destinait? Incontestablement, le savoir rend d'insignes services et permet de grandes choses; mais pour mener à bien certaines œuvres, mieux vaut avoir, ainsi que saint Bernard, la philosophie de la croix. Rappelons-nous que Thomas Gallo, l'abbé de Verceil, déclare, en ses commentaires sur saint Denis, que l'amour pénètre où la science humaine ne saurait atteindre. Grâce à son incandescente dilection pour Jésus, notre Bienheureux avait acquis, de la même manière que saint Antoine de Padoue, une si profonde théologie mystique, qu'on le pouvait appeler, comme un autre Jean-Baptiste, une lampe luisante et ardente (2).

1. C'est la réponse que fit un villageois à un pèlerin qui lui disait son étonnement de n'entendre aucun propos grossier.

2. Joan., v, 35. — « Beaucoup ont pénétré, dit Thomas

Son amour s'extériorisait en flots intarissables de charité. Or l'amour est la perfection de l'esprit, a dit saint François de Sales, et la charité celle de l'amour (1). Aussi la charité, qui comprend en elle les dons du Saint-Esprit, accomplit, saint Thomas l'enseigne, les œuvres de toutes les vertus.

Par son inépuisable et affable charité, par son esprit de renoncement et son séraphisme, par sa croyance à l'Immaculée Conception avant que ce dogme fût proclamé, notre Bienheureux se rapprocha très tôt de l'idéal franciscain.

Depuis sa jeunesse, d'ailleurs, il avait, pour le Patriarche d'Assise, une dévotion particulière; l'image du Saint figurait parmi celles qu'il conservait pieusement à l'un des murs de sa chambre. Tant qu'il lui fut possible de se transporter à Lyon, il y fréquenta un Capucin, le R. P. Léonard de Port-Maurice, et lui confia les secrets de sa conscience.

A un certain moment, il eut même le désir d'entrer dans l'Ordre de ce Père. Mais ce dernier lui représenta qu'il pourrait faire plus de bien en restant dans sa paroisse qu'en entrant

Gallo, les mystères de la sainte Trinité comme je l'ai constaté chez Antoine, de l'Ordre des Mineurs, dans les relations familières que j'ai eues avec lui. Peu instruit dans les disciplines profanes, il acquit si vite la théologie mystique qu'il était embrasé au dedans d'une ardeur céleste et qu'au dehors il illuminait par une science divine. » Texte inédit donné par l'abbé Lepitre, *Saint Antoine de Padoue*, p. 69-70.

1. *De l'Amour de Dieu*, l. X, 1.

dans un couvent. Notre curé ayant insisté derechef, le P. Léonard lui dit alors ce qu'était le Tiers-Ordre et lui en communiqua la Règle. Tout prédisposait le fervent dévot de saint François à embrasser cette Règle; peu après en avoir pris connaissance, il demandait l'habit de Tertiaire. C'était en 1847; l'année suivante, il était admis à la profession et les meilleurs de ses paroissiens s'empressaient de le suivre dans cette voie (1).

Il citait fréquemment notre glorieux Père dans ses sermons, il en parlait plus souvent encore peut-être dans ses entretiens familiers. Un jour que les membres de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Villefranche étaient venus le saluer, il improvisa devant eux un discours exquis sur la pauvreté et son saint amant l'Assisiote. Enfin, à chaque circonstance favorable, il préconisait la famille franciscaine (2).

1. Voici la déclaration qui fait foi de son affiliation :
« Je soussigné certifie avoir reçu dans le Tiers-Ordre de Saint-François, au couvent des Brotteaux, à Lyon, en l'an 1847, monsieur Jean-Marie-Baptiste Vianney, curé d'Ars, et l'avoir admis à la profession l'année suivante, à Ars, dans son église, où j'ai établi le Tiers-Ordre, en le nommant directeur. En foi de quoi je délivre la présente attestation.

« Le 4 août 1891, Ars.

« Fr. Léonard, capucin.

« Pour copie conforme, Convert, curé (d'Ars). »

Cette déclaration a été reproduite dans les *Analecta Ordinis min. capucc.*, numéro de juin 1904.

2. Plusieurs manuels du Tiers-Ordre ont reproduit ses paroles de fervent tertiaire.

D'après l'abbé Monnin, notre curé aurait fait partie d'autres Tiers-Ordres, ce qui était permis alors. Toutefois, si l'on tient compte de sa tournure d'esprit, de ses goûts et du genre de son ascétisme, on peut regarder comme certain qu'il s'attacha surtout à réaliser l'idéal du Poverello. Sa vie d'amoureuse abnégation et de labeurs héroïques présente force ressemblances avec celle de saint François. A son instar, il entourait d'un dévouement amical les pauvres, les affligés, les pécheurs en crise d'âme. Il était, à son exemple, un champion du divin amour et un féal de la sainte pauvreté. Il se délectait, comme lui, de la mortification des sens. Et, comme lui encore, il regardait la nature, décors et bêtes, avec une sincère dilection. Plus on examine ses gestes, plus on scrute ses pensées, plus on sonde sa spiritualité, plus on reconnaît en notre Bienheureux un vaillant fils du Séraphin d'Assise.

CHAPITRE IV

Jean-Baptiste Vianney fonde la Providence. — Il en commence lui-même la construction. — Débuts de l'œuvre. — Ses catéchismes aux orphelines. — Asile familial. — Comment on y vivait. — Heures critiques. — Le miracle du pain. — Le miracle du grain. — Comment Dieu assiste son bon serviteur. — Spiritualité du Bienheureux. — Son énergie morale. — Ses qualités. — Son esprit. — Psychologie du Lyonnais. — Ce que le Bienheureux devait à sa race. — Son ascétisme. — Comment il couchait. — Comment il se nourrissait. — Vaines tentatives contre ses austérités. — Anachorète implacable.

Cet ouvrier du Seigneur était trop bouillonnant de zèle pour ne pas penser à réaliser une œuvre. Son amour des déshérités lui suggéra très tôt un projet de fondation des plus utiles : un asile d'orphelines, une *Providence*. Mais comment l'entreprendre ? Il avait tant à donner chaque jour que son traitement et ses modestes revenus y suffisaient à peine (1). Il aliéna tous ses biens et en mit le capital dans les fondements de son œuvre ; on lui céda pour vingt mille francs une maison nouvellement bâtie derrière le chœur de son église. Restait à trouver le personnel dirigeant. Après de mûres réflexions,

1. Son frère François lui servait une pension équivalente à sa part de biens patrimoniaux.

il résolut de confier les charges principales à deux de ses pénitentes, que recommandaient à son choix de solides vertus et un sens pratique excellent : Benoîte Lardet et Catherine Lassagne. Afin de les former à la vie religieuse et de les rendre ainsi plus aptes à ce qu'il attendait d'elles, il leur fit passer un an chez les Sœurs de Fareins. Puis il les reprit sous sa direction, et, après avoir cultivé particulièrement en elles les vertus d'humilité, de pauvreté et de renoncement, il commença son œuvre avec ces saintes filles, si humbles à son exemple qu'elles ne se croyaient pas dignes de devenir religieuses.

« Il n'y avait dans la maison, quand les deux fondatrices y vinrent, pour toute provision, qu'un pot de beurre et quelques fromages secs qu'une brave demoiselle y avait mis. Elles apportèrent de chez leurs parents leur lit, leur linge et autres objets de première nécessité. Le jour de leur entrée, *il n'y avait pas de pain*. Après avoir nettoyé la maison, elles devaient s'en retourner chez elles, en attendant *qu'elles eussent de quoi manger*. Elles se dirent : « Restons ; peut-être que la Providence nous enverra à dîner. » Cela ne manqua pas. La mère de l'une d'elles pensa à sa fille et lui envoya son dîner, qu'elle partagea avec sa compagne ; un peu plus tard, l'autre reçut le sien. Elles eurent tout ce qu'il fallait, et le lendemain on fit du pain (1). »

1. Narration de Catherine Lassagne, reproduite par l'abbé Monnin, *loc. cit.*, I, p. 284-285.

Bientôt leur arrivèrent des recrues : une veuve de Chaleins, puis une robuste fille de Jassans, Jeanne-Marie Chaney. Notre curé ouvrit d'abord une école gratuite pour les petites filles de la paroisse; puis il y admit quelques enfants des alentours qu'il logea dans la maison. Enfin, en 1825, la générosité de deux personnes lui permit d'hospitaliser quelques orphelines. Immédiatement il en vint de tous côtés, si bien que force fut d'agrandir la maison.

Toujours prêt à payer de sa personne, le brave apôtre s'improvisa constructeur, maçon et charpentier. Tout le temps que lui laissait la confession, il l'employa soit à tailler des pierres et à les transporter, soit à broyer du mortier ou à préparer des bois, soit à faire des corvées de tout genre. De braves gens s'empressèrent de lui aider, et, chacun se donnant de l'émulation, cette bénévoles équipe réussit à élever un bâtiment assez vaste pour recevoir une soixantaine de jeunes filles. Mais on y accueillit beaucoup plus d'orphelines qu'on se le proposait tout d'abord; de sorte qu'à certains moments les directrices ignorèrent le nombre de leurs pensionnaires.

Les enfants recevaient une somme d'instruction suffisante et une préparation sérieuse aux travaux de leur sexe. D'autre part, rien n'était épargné pour les christianiser. Notre curé les catéchisait avec des soins infinis. Chaque jour, après le déjeuner des orphelines, il se rendait dans la salle commune qui servait d'ouvrier,

d'école et de réfectoire; et appuyé familièrement contre une table, il exposait les vérités de la religion avec un charmant abandon. Son instruction durait une heure qui paraissait très courte. Des fidèles du pays avaient pris l'habitude d'assister à ce peu commun catéchisme, certains d'en retirer un immense profit. Plus tard, les pèlerins grossirent cet auditoire. Assistants du dehors et pensionnaires, chacun demeurait suspendu aux lèvres de l'apôtre : il employait d'ailleurs les mêmes thèmes que dans ses sermons avec le même style imagé, et, comme en chaire, il essaimait les mots qui font tressaillir les cœurs.

Il s'attachait à faire comprendre que l'âme fidèle à Dieu vit dans la félicité et que les moindres fautes prennent facilement une effrayante laideur. Il enseignait la dignité de l'âme, rappelait notre destinée.

« Nous sommes créés, disait-il, pour aller un jour régner dans le ciel, et si nous avons le malheur de commettre ce péché (le péché d'impureté), nous devenons le repaire des démons. Notre-Seigneur a dit que rien d'impur n'entrerait dans son royaume. En effet, comment voulez-vous qu'une âme qui s'est roulée dans ces saletés aillent paraître devant un Dieu si pur et si saint?

« Il y a des âmes qui sont tellement mortes, tellement pourries, qu'elles croupissent dans leur infection sans s'en apercevoir et ne peuvent plus s'en débarrasser. Tout les porte au mal,

tout leur rappelle le mal, même les choses les plus saintes; elles ont toujours ces abominations devant les yeux; semblables à l'animal immonde qui s'habitue dans l'ordure, qui s'y plaît, qui s'y roule, qui s'y endort, qui ronfle dans la boue... ces personnes sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu et des saints Anges...

« On peut dire, mes enfants, que l'enfer vomit ses abominations sur la terre, comme les cornets de la vapeur vomissent la fumée. Le démon fait tout ce qu'il peut pour salir notre âme, et cependant notre âme, c'est tout... Notre corps n'est qu'un tas de pourriture : allez voir au cimetière ce qu'on aime quand on aime son corps...

« Ceux qui ont perdu la pureté sont comme une pièce de drap trempée dans l'huile : lavez-la, faites-la sécher, la tache revient toujours; de même il faut un miracle pour laver l'âme impure. »

Parfois, en évoquant Notre-Seigneur pendant la Passion, en le montrant tout déchiré pour expier nos péchés d'impureté, il éprouvait de telles souffrances qu'il ne pouvait se contenir.

« Non, s'écriait-il alors, tout éploré, non! il n'y a rien au monde de si malheureux qu'un prêtre! A quoi se passe sa vie? A voir le bon Dieu offensé. Toujours son saint nom blasphémé! toujours ses commandements violés! Toujours son amour outragé! Le prêtre ne voit que cela, il n'entend que cela... Il est toujours comme saint Pierre au prétoire de Pilate; il a toujours sous les yeux Notre-Seigneur insulté,

méprisé, raillé, couvert d'opprobres... Les uns lui crachent au visage, les autres lui donnent des soufflets; d'autres lui mettent une couronne d'épines; d'autres frappent sur lui à grands coups. On le pousse, on le jette par terre, on le foule aux pieds, on le crucifie, on lui perce le cœur... Ah! si j'avais su ce que c'était qu'un prêtre, au lieu d'aller au séminaire, je me serais bien vite sauvé à la Trappe (1)! »

Il ramenait sans cesse son jeune auditoire à la pensée de l'éternité, du salut final; et beaucoup de ses considérations étaient pour toucher salutairement certaines *grandes personnes*.

« Oh! mes enfants, que c'est triste! Les trois quarts des chrétiens ne travaillent qu'à satisfaire ce cadavre qui va bientôt pourrir dans la terre, tandis qu'ils ne pensent pas à leur pauvre âme qui doit être éternellement heureuse ou malheureuse. Ils manquent d'esprit et de bon sens: ça fait trembler!

« Les gens du monde disent que c'est trop difficile de faire son salut. Il n'y a cependant rien de plus facile: observer les commandements de Dieu et de l'Église et éviter les sept péchés capitaux; il n'y a que cela: ou bien, si vous voulez, faire le bien et éviter le mal.

« Les bons chrétiens qui travaillent à sauver leur âme et à faire leur salut sont toujours heureux et contents; ils jouissent, par avance, du

1. En entendant cette doléance, un assistant ne put s'empêcher un jour de dire à haute voix: « Mon Dieu, que c'eût été dommage! »

bonheur du ciel; ils seront heureux pendant toute l'éternité. Tandis que les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à plaindre; ils murmurent, ils sont tristes, ils sont malheureux comme les pierres et ils le seront pendant toute l'éternité...

« Voici une bonne règle de conduite: ne faire que ce qu'on peut offrir au bon Dieu. Or on ne peut lui offrir des médisances, des calomnies, des injustices, des haines, des vengeances, des impuretés, des spectacles, des danses: on ne fait pourtant que ça dans le monde. En parlant des danses, saint François de Sales disait qu'elles étaient comme les champignons, que les meilleures ne valaient rien. Les mères disent bien: « Oh! je veille sur mes filles. » Elles veillent sur leur toilette, mais elles ne peuvent pas veiller sur leur cœur. Ceux qui font danser dans leur maison se chargent d'une responsabilité terrible devant Dieu; ils sont responsables de tout le mal qui se fait, des mauvaises pensées, des médisances, des haines, des vengeances... Ah! s'ils comprenaient bien cette responsabilité, ils ne feraient jamais danser. »

Écoutons-le encore quand il recommandait d'assister à la messe et de se mettre en état de bien accomplir ce devoir.

« Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes. La sainte messe est l'œuvre de Dieu. Le martyre n'est rien en comparaison: c'est le sacrifice que l'homme fait

à Dieu de sa vie ; la messe est le sacrifice que Dieu fait pour l'homme de son corps et de son sang. Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! S'il se comprenait, il mourrait ! Dieu lui obéit. Il dit deux mots et Notre-Seigneur descend du ciel à sa voix, se renferme dans une petite hostie. Dieu arrête ses regards sur l'autel. « C'est là mon Fils bien-aimé, dit-il, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Aux mérites de l'offrande de cette victime, il ne peut rien refuser. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau. Un prêtre, après la consécration, doutait un peu que ses quelques paroles eussent pu faire descendre Notre-Seigneur sur l'autel ; au même instant, il vit l'hostie toute rouge et le corporal teint de sang. Si l'on nous disait : à telle heure, on doit ressusciter un mort, nous courrions bien vite pour le voir. Mais la consécration qui change le pain et le vin au corps et au sang d'un Dieu, n'est-ce pas un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort ? Il faudrait toujours consacrer au moins un quart d'heure pour se préparer à bien entendre la messe ; il faudrait s'anéantir devant le bon Dieu, à l'exemple de son profond anéantissement dans le sacrement de l'Eucharistie, faire son examen de conscience. Car, pour bien assister à la messe, il faudrait être en état de grâce.

« Si l'on connaissait le prix du saint sacrifice de la messe, ou plutôt si l'on avait la foi, on

aurait bien plus de zèle pour y assister. Toutes les prières de la messe sont une préparation à la communion; et toute la vie d'un chrétien doit être une préparation à cette grande action. »

Et, dans une autre instruction, après avoir exposé la grandeur de la sainte communion, il concluait en ces termes : « Mes enfants, on sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'Eucharistie. Elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles. Elle est humble, elle est douce, elle est mortifiée, charitable et modeste, elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices, enfin elle n'est plus reconnaissable. »

Le Bienheureux ne perdait aucune occasion d'instruire des choses divines ses chères enfants. Parfois, disposant de quelques minutes, il arrivait inopinément au milieu d'elles dans ce dessein. Et la surprise leur était fort agréable. Ainsi ouvertes à la piété, elles pratiquaient candidement l'adoration réparatrice les jeudis et dimanches. Plusieurs même aspiraient à la vie spirituelle.

Les fillettes recueillies à l'âge de six ou sept ans demeuraient dans l'asile au moins jusqu'à leur première communion. Quand on les plaçait, c'était chez des maîtres dont on savait les sentiments chrétiens. Encore les plus jeunes ne travaillaient-elles ainsi que pendant la belle saison; elles passaient à la *Providence* les autres mois. C'est seulement à partir de leur dix-neu-

vième année qu'elles sortaient complètement de la maison. Plusieurs devenaient domestiques dans des familles chrétiennes; quelques-unes entraient en religion, d'autres se mariaient. A celles-ci et à celles-là notre curé remettait le viatique nécessaire: dot, trousseau ou frais divers.

Cet établissement arracha beaucoup d'âmes à la corruption et aux pires misères; ouvert de préférence aux orphelines les plus déshéritées, les plus abandonnées, il reçut jusqu'à des mendiants trouvées sur les chemins. Parmi celles des enfants qui venaient des milieux sociaux en général déprimés par le vice et les tares physiologiques, plusieurs évidemment se montrèrent rebelles à tout essai de moralisation, mais elles ne furent jamais nombreuses. A aucun moment, on ne cessa de prier avec ferveur, de vivre pieusement dans cette *Providence* que notre Bienheureux avait imprégnée, parfumée de son esprit, et que ses auxiliaires achevaient de rendre excellente pour l'âme par les exemples de vertu, de détachement, de confiance en Dieu qu'elles prodiguaient (1). L'asile d'Ars, en effet, ressemblait moins à une institution charitable qu'à une patriarcale famille. Ni les directrices, ni les maîtresses n'avaient d'habit religieux, et les enfants ne portaient aucun uniforme; mais tous accomplissaient leurs devoirs comme s'ils eussent fait partie d'un monastère. La maison

1. Benoite Lardet, l'une des fondatrices, fit une sainte mort.

fleurait les arômes de la sainte pauvreté. On y mangeait de bon cœur le pain noir, on y couchait sur des paillasses dans la paix d'une bonne conscience.

Pendant vingt-cinq ans, cette œuvre subsista sans budget, sans revenus, sans capitaux. Dieu la protégeait manifestement, on le vit aux heures critiques. Une fois, comme la provision de pain venait de s'épuiser, on constata qu'il ne restait qu'une infime quantité de farine. Et pas la moindre boulangerie dans le village! Mis au courant, le Bienheureux répondit avec la plus parfaite sérénité à Jeanne-Marie, la *mitronne*, de procéder comme à l'ordinaire et de fermer son pétrin sans s'inquiéter de rien. Il y avait juste de quoi faire deux pains. Le lendemain, quand Jeanne-Marie commença de pétrir, la pâte monta d'une manière anormale; après quelques instants de travail, son volume avait assez augmenté pour remplir le pétrin jusqu'aux bords. On put réaliser, comme d'habitude, une fournée de dix gros pains de vingt à vingt-deux livres chacun.

Un autre jour, la maison se trouva non seulement sans pain, mais aussi sans blé ni argent.

« Dieu m'abandonne à cause de mes péchés! » pensa l'humble serviteur de Jésus.

Néanmoins, comme un homme qui tient à vérifier les preuves de son malheur, il veut inspecter les moindres coins et se rend au grenier. A sa grande stupéfaction, le grain y abonde. Pas de doute possible, ses mains confirment le

témoignage de ses yeux. Il redescend aussitôt vers ses orphelines, leur rapporte ce miracle, et il ajoute que Dieu le punit ainsi d'avoir manqué de confiance en son infinie Bonté. Cet heureux dénouement, que notre curé crut devoir à l'intercession de saint François Régis (1), fut vite connu dans le pays. Le maire et plusieurs personnes accoururent pour admirer le grain miraculeux; le meunier local déclara qu'il n'avait jamais touché d'aussi beau froment.

Dans mainte autre circonstance, le Bienheureux fut providentiellement tiré d'embarras. Une fois qu'il ne pouvait payer le blé de ses orphelines, il dit pour elles son chapelet; peu après, une inconnue lui apportait de l'argent, se recommandait brièvement à ses prières et se retirait aussitôt. Des aventures de ce genre se répétèrent lorsqu'il eut besoin de sommes importantes. Et ce fut assez souvent. Il donnait avec tant de générosité! Pour s'occuper de ses orphelines en vrai père, il n'oubliait point, on s'en doute, les pauvres du pays. Nulle infortune qu'il ne soulageât. A diverses reprises, il envoya dans son grenier plusieurs pères de famille sans ressources, en leur recommandant d'y prendre tout ce qu'ils pourraient emporter de blé. A ce saint prodigue, Notre-Seigneur ne cessait de dispenser les plus matériels encoura-

1. L'asile avait été mis sous la protection de ce Saint. Notre curé l'avait choisi comme *administrateur*; quand il s'était aperçu que la provision de blé touchait à sa fin, il avait mis ses reliques au milieu de ses derniers grains.

gements. « A qui possède la charité, rien ne manque, affirme Denys le Chartreux (1); à qui l'ignore tout fait défaut. »

La confiance du Bienheureux en la divine Providence, qui l'assistait avec tant de sollicitude, n'eut plus de bornes et il ne perdit aucune occasion de l'inculquer à son entourage. Quand l'établissement traversa de nouveau des heures difficiles, il incita plus vivement que jamais les directrices à se bien abandonner à la volonté sainte avec un cœur d'enfant.

Les miracles dont il vient d'être question furent très commentés dans la Dombes; on commença de remarquer le caractère de haute spiritualité du vénérable pasteur pour lequel ils avaient été accomplis, la lumière indicible que dégageait sa physionomie d'ascète, et l'on parla de sa *sainteté* autrement que pour signifier sa robuste piété.

J.-B. Vianney était alors très avancé dans la vie parfaite. Sa vie active ne l'empêchait nullement de se livrer à la méditation et à l'oraison, dont mieux que personne il savait tout le prix. La méditation allumait dans son cœur « un feu ardent d'amour de Dieu » (Ps. xxxviii, 4), et il allait à Dieu par *l'école de l'affection*, comme dit saint Ignace. Il se trouvait dans cette phase où l'âme fervente ne cesse, même au milieu de travaux absorbants, de se tourner vers le Seigneur, où la plupart

1. *De perfect. charitatis*, art. 4.

de ses actes sont des actes contemplatifs (1). Comme saint Paul, notre curé pouvait s'écrier que Jésus vivait en lui (Galat., II, 20). Sa belle tête avait toujours une expression recueillie. Il pouvait également soutenir avec l'éminent apôtre qu'il châtiât son corps et le réduisait en servitude, de peur d'être lui-même réprouvé après avoir prêché aux autres (I Cor., IX, 27). Sa vigueur physique — solidement constitué, il jouissait alors de la plénitude de ses forces — lui permettait d'accomplir, on sait comment, sa tâche quotidienne, malgré les dures mortifications qu'il s'imposait (2). Et son énergie morale était plus forte encore. Les qualités de la race lyonnaise, il les possédait toutes, et sa culture ascétique les avait très heureusement développées. C'était un beau type de volontaire persévérant, d'ardent équilibré, d'esprit de grand sens et de parfaite rectitude.

Moins intégralement chrétien, un tel énergique eût été autoritaire; les gestes décisifs qu'il eut toujours en témoignaient. Mais le séraphisme adoucit les plus fougueux : saint François de Sales et saint Alphonse de Liguori en

1. « La contemplation, comme l'enseignent à bon droit Bossuet et Fénelon, n'est autre chose qu'une série d'actes de foi et d'amour si subtils, si déliés, qu'ils consistent dans une simple vue de l'intelligence, un simple consentement de la volonté, et qu'il n'est besoin pour les produire d'aucun raisonnement. » Abbé Saudreau, *Les degrés de la vie spirituelle*, II, p. 40.

2. Tous les catholiques connaissent son portrait physique; rappelons qu'il était de petite taille et de complexion nerveuse.

offrent d'admirables exemples. L'imagination populaire a quelque peu déformé la physionomie du cher curé d'Ars. En entendant répéter sur tous les tons qu'il était simple, beaucoup se le sont représenté comme un naïf, un pieux ingénu. Rien n'est moins exact. Il avait un jugement très fin, une perspicacité peu commune, autant de vivacité dans l'esprit que dans les mouvements du corps, et, sans sa lutte incessante contre lui-même, il eût manié l'ironie avec aisance. A certain lourdaud qui lui demandait sur un ton persifleur quel maître il avait eu en théologie : « Le même maître que saint Pierre », répliqua-t-il.

A une bourgeoise gastronome qui le priait de lui indiquer ce qu'elle devait faire pour aller au ciel, il conseilla de jeûner pendant trois carêmes. Et pour couper court aux tentatives indiscretes d'une maniaque qui manœuvrait pour obtenir de lui quelques reliques : « Qu'elle en fasse ! » dit-il (1).

Sa simplicité, c'était celle des âmes pures et tout en Dieu, c'est-à-dire une sagesse sublime.

Ceux qui considèrent le Lyonnais comme un

1. En évoquant l'époque où tant de confrères le dénigraient, il tint un jour ce propos : « Dans ce temps-là, on laissait reposer l'Évangile dans les chaires ; et par là tout autour on prêchait sur le pauvre curé d'Ars. »

A une religieuse qui trouvait plaisant de lui répéter qu'on le regardait en général comme un ignorant, il répondit : « On ne se trompe pas, ma fille, mais c'est égal, je vous en dirai encore plus que vous n'en ferez. »

Quelques autres mots de ce genre lui échappèrent qui laissent deviner en lui une propension à l'ironie.

réveur, un esprit nébuleux épris de mystère et de brume abusent d'un cliché qu'il importe de détruire. Signaler Ballanche comme le représentant par excellence de la race lyonnaise, c'est prouver que l'on n'a jamais étudié cette race. Lyon a toujours été un assemblage de ruches laborieuses; depuis de longs siècles, on y forme des actifs, des réalisateurs à vision peut-être étroite mais très nette; son atmosphère morale même nuit à l'éclosion du rêve (1). Ceux de ses enfants qui l'honorent se sont presque tous distingués dans la science positive, dans l'art attaché aux réalités sensibles ou dans l'ordre pratique. Or les divers terroirs de la province lyonnaise sont animés du même esprit que leur capitale. Philibert Delorme, Coyzevox, les Coustou, B. de Jussieu, Perrache, J.-J. de Boissieu, Berjon, Jacquard, Chinard, J.-B. Say, C. Jordan, Gensoul, A.-M. Ampère, Claude Bernard : voilà, parmi les laïques, les figures qui résument le mieux les caractères de la race lugdunensienne.

Le type psychologique qui domine parmi les purs Lyonnais se distingue par un composé harmonieux d'énergie souvent combative, de ténacité facilement opiniâtre, d'ardeur passionnée, d'activité réfléchie, de froide raison et de sens pratique. Cette raison et ce sens gardent

1. La population est si foncièrement active qu'elle a toujours fait preuve d'une excessive sévérité envers non seulement les rêveurs, mais aussi envers les méditatifs et les contemplatifs, qu'elle ne comprend pas.

les individus de ce type des excès où pourraient les entraîner leur instinct batailleur, leur causticité naturelle; et elles les empêchent de tomber dans les exagérations ou les fanatismes auxquels sont exposés les ardents. Ce sont en somme des violents capables de se contenir, des impétueux équilibrés, des esprits critiques avides de clarté. Et la plupart se distinguent encore par leur goût de l'initiative, leur génie de l'organisation, leur ferme persévérance dans l'effort. Les faits le démontrent surabondamment : les Lyonnais sont en général très doués pour les travaux méthodiques, les applications scientifiques ou les affaires. Sur ce dernier point, on peut même douter qu'ils soient dépassés par les Anglo-Saxons et les Yankees (1).

On nous a beaucoup vanté l'éducation anglo-saxonne; en réalité, tout ce que les Français peuvent logiquement s'en assimiler se trouve dans la formation actuellement en honneur dans presque toutes les familles lyonnaises de la classe fortunée.

Après ce qui vient d'être dit, on comprend que les Lyonnais épris de mysticisme ont toujours été rares, contrairement à ce qu'affirme un autre cliché à détruire. Parmi les plus spiritualisés des compatriotes de J.-B. Vianney et d'Antoine Chevrier (2), on rencontre force types aus-

1. Une sérieuse étude sur cette question rendrait de très grands services.

2. Le Père Chevrier, prêtre tertiaire de Saint-François, qu'affectionnait et conseillait le Curé d'Ars, fut un très

tères, force ascètes de notable envergure. Parmi les appelés au sacerdoce, les vocations de missionnaires, d'apôtres abondent. L'énergie et la vaillance des ancêtres sont, en ces âmes d'élite, décuplées par l'ardeur religieuse. Quant à la moyenne des croyants, elle ne sort guère de ce que d'aucuns appellent une piété raisonnable, et son zèle se manifeste surtout dans les œuvres de charité matérielle, ce qui concorde parfaitement avec ses dispositions ethniques.

Assurément, c'est son séraphisme qui déterminait le Curé d'Ars à son rigoureux, à son effrayant ascétisme; toutefois ses renoncements, ses mortifications lui étaient facilitées par les habitudes et les puissances qu'il tenait de sa race et de son milieu. Le paysan lyonnais, au xix^e siècle, était encore extrêmement dur pour son corps. Quand on a vu de près la vie de certains d'entre eux, on s'explique mieux que notre Vianney soit arrivé si vite à des résultats que n'eussent pas égalé sans doute tous les anachorètes de la Thébaïde et de la Syrie.

Les dégénérés d'aujourd'hui, surtout ceux des grandes villes, sont tellement étonnés, ahuris, en lisant les prouesses des ascètes qu'ils les

admirable apôtre populaire. On lui doit une des plus utiles fondations du xix^e siècle, celle de la *Providence* du Prado à Lyon, instituée pour l'évangélisation des enfants pauvres. Espérons que la cause de sa vénéralisation sera bientôt introduite à Rome. Ses écrits ont été publiés en 1891 par les soins d'un prêtre du Prado chez Vitte, Lyon; sa *Vie* par M. Villefranche a paru en 1894 à la même librairie.

attribuent entièrement au secours de la grâce, s'ils sont croyants, et qu'ils les nient, sans vouloir rien entendre, s'ils sont irréligieux. Ils n'auraient pourtant qu'à regarder autour d'eux pour constater que de multiples travailleurs mènent, soit à cause de leur labeur, soit à cause de leur condition sociale, une existence affreusement mortifiée. Les seules forces humaines permettent donc de supporter longtemps de très pénibles fatigues, de très désagréables privations. C'est pour accepter volontairement la mortification et pour persévérer, ainsi que pour s'élever dans les exercices mortifiants, qu'il faut des secours de la grâce. Et l'efficacité de cette grâce est évidemment en raison du degré de préparation de l'âme qui la reçoit. Par conséquent, ne nous étonnons point de ce que le Bienheureux, entraîné comme il l'était dans la lutte contre soi-même, parvint à réaliser, et admirons-l'en davantage. Enfant de la croix, il se glorifiait en la croix par amour pour le divin Crucifié. Le Calvaire, comme le dit saint François de Sales, c'est *la vraie académie de la dilection*. « Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et périlleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur; malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur (1). »

Les braves filles qui s'occupaient du linge de notre Vianney y virent souvent des taches sanglantes. Chaque matin, le terrible ascète se

1. *De l'Amour de Dieu*, l. XII, ch. XIII.

frappait avec sa discipline; il l'avoua, sans doute en quelque circonstance qui l'y contraignit, à Catherine Lassagne et à Jeanne-Marie Chaney. Il y était obligé, prétendait-il, pour se faire marcher, pour « réveiller ses fibres ». Il possédait un arsenal de haïres, de cilices, de chaînes d'acier et de disciplines de fer; on s'aperçut après sa mort que plusieurs de ces dernières étaient polies par l'usage.

Traitant son corps avec tant de rudesse, il ne pouvait accepter une couche molle. Un jour, la veuve Renard étant parvenue à pénétrer dans le presbytère en l'absence du cher curé, en profita pour faire le lit de celui-ci. Audace par trop criante. Afin d'éviter le retour de semblables *abus de confiance* — car il était évident que la brave femme parviendrait toujours à se glisser chez lui tant elle brûlait du désir d'y mettre un peu d'ordre et de propreté — l'inexorable amant de la sainte immolation donna son matelas, puis sa couette de plume, puis son traversin. Le bois de lit que lui avait légué l'abbé Balley fut transformé en instrument de supplice. Il recouvrit d'une planche sa pailleasse, plutôt maigre pourtant; et enfin, considérant que cet appareil gardait un caractère sybaritique, il installa, Dieu sait comment! une couchette dans son grenier. La veuve Renard, que tant de privations désolaient, faillit en contracter une maladie (1).

1. La maison où logeait la veuve Renard était contiguë au presbytère, et le mur qui les séparait n'avait qu'une

On a vu qu'à l'école de son vénéré maître, notre Bienheureux avait poussé loin la frugalité. Il simplifia encore sa nourriture quand il eut pris possession de la cure d'Ars. Les pommes de terre composaient la base de son alimentation. Chaque semaine, il en faisait cuire à l'eau une certaine quantité; et parfois cette provision durait neuf ou dix jours, car il ne prenait jamais plus de deux pommes à son repas du soir. Encore ne s'octroyait-il que très rarement ce maximum. Un soir, très las, après avoir mangé son tubercule, il eut la tentation d'en prendre un second. Mais il s'arrêta. « La première était pour le besoin; la seconde serait pour le plaisir. »

Le pain dont il usait, c'était, à l'instar de sainte Françoise, celui des pauvres. Plus ce pain noir avait traîné dans leur besace, plus il le trouvait exquis. Un jour, sa voisine lui fit bien accepter un savoureux pain blanc, mais à peine l'avait-il reçu qu'un pauvre passa; il s'empressa de le lui remettre. Il était affamé de mortification. Il ne put s'empêcher cependant de s'écrier un jour, à la *Providence*, devant une

médiocre épaisseur. Quand on eut tout lieu de croire que le curé couchait dans son grenier, la fille de la veuve Renard — elle avait vingt ans et quelque curiosité — ne manqua pas d'écouter à la muraille. Par ce moyen, elle constata que le curé passait bien réellement ses nuits dans son grenier et qu'à son lever il poussait dans un coin un objet qui paraissait être une lourde pierre — son oreiller probablement. A une époque de sa vie que nous n'avons pu déterminer, il coucha dans sa cave sur une poignée de paille.

fournée particulièrement réussie : « Il faut qu'une fois je fasse la gourmandise d'en manger tant que je voudrai. » Toutefois ce n'était pas souvent que la nature humaine reprenait de cette sorte ses droits en lui. Quant à sa boisson, c'était évidemment de l'eau pure. « Le ventre vide, pensait-il avec saint Bernard, rend vigilant dans la prière... L'abstinence édifie les vertus de l'âme et détruit les vices du corps (1). »

Parfois, surtout après les longs jeûnes qui l'exténuaient — souvent il resta plusieurs jours sans manger — il se confectionnait trois matefaims (2). Sans doute regardait-il ce plat presque comme un festin. Le jeûne, il y recourait toutes les fois qu'il désirait implorer une grâce exceptionnelle, conversion difficile, fin d'un abus dans sa paroisse, etc., ou lorsqu'il jugeait bon de satisfaire à la place d'un grand coupable. Il lui arriva de passer une semaine avec trois repas. Sa confiance dans le jeûne était considérable. Par ce moyen, Notre-Seigneur se laisse fléchir volontiers, disait-il, et le démon est battu.

Pendant plusieurs carêmes, il consumma moins de deux livres de pain. Il jeûnait si terriblement qu'il eut à certains moments la crainte de mourir d'inanition ; il dut alors se lever au milieu de la nuit pour prendre quelques ali-

1. Serm. 24. *De abstinentiâ*.

2. Le matefaim est le nom de la crêpe dans le Lyonnais. Les matefaims des campagnes sont assez épais et fort peu beurrés. Comme son nom l'indique, ce mets apaise la faim ; mais il est plus indigeste que nutritif.

ments. Dans son désir de faire pénitence, il essaya même de manger de l'herbe. Inutile d'ajouter que cela ne lui réussit point. Pendant longtemps, son estomac fonctionna sans peine ; un peu de nourriture quelconque et deux heures de sommeil réparaient suffisamment ses forces. — « J'ai un bon cadavre », répétait-il, désignant ainsi son corps selon une locution lyonnaise (1). Mais les excessives privations endommagent à la longue le meilleur des *cadavres*. Vers le milieu de sa carrière, sa voix s'affaiblit notablement ; toutefois, en chaire, il eut encore des accents vigoureux.

La veuve Renard était navrée de voir comment se nourrissait son curé, elle s'ingéniait pour améliorer son régime. Elle goûtait bien quelquefois le fugace bonheur de décider notre ascète à accepter, en principe, la confection d'un plat. Mais alors il s'enfermait dans sa chambre et refusait impitoyablement d'ouvrir la porte quand la brave femme apportait son supplément de nourriture.

Tant d'austérités émurent aussi Mlle d'Ars et le vicaire général de Lyon. Ce dernier chargea un messenger d'exhorter, en son nom, notre curé à se soigner un peu mieux. Mais l'implacable anachorète ne l'écouta pas plus que sa maternelle paroissienne. — « M. le grand-vi-

1. Les Lyonnais attachés à la parole locale prononcent *cadavre*. Ils appliquent ce terme à tous les corps humains, aux plus vigoureux comme aux plus faibles. *Un beau cadavre* est une de leurs expressions admiratives.

caire est trop bon, dit-il, je ne mérite pas qu'on s'occupe de moi. »

Mgr Devie ne réussit pas davantage en essayant d'ajouter quelque douceur de loin en loin au régime du Bienheureux. Étant venu le visiter, il crut très habile de l'inviter à partager son déjeuner, il n'aboutit qu'à le rendre malade. Toucher, même légèrement, à plusieurs plats de cuisine « bourgeoise », c'était une véritable orgie pour un estomac habitué à la nourriture érémitique. Dès lors, l'évêque alla voir son cher ascète à la cure pour ne pas lui faire perdre son temps.

Afin de ne pas rester à dîner, au temps où il fréquentait les réunions périodiques du clergé cantonal, notre curé se retirait toujours très discrètement à la fin des séances. Et quand arrivait son tour de recevoir ses confrères, il les traitait chez Mlle d'Ars qui s'en montrait ravie.

C'est encore aux bons offices de cette demoiselle ou de quelque autre pieuse paroissienne qu'il recourait lorsque survenaient dans Ars — cas d'ailleurs peu fréquents — un ecclésiastique en voyage ou ses parents. Il ne participait que d'une manière illusoire à ces repas extraordinaires pourtant très frugaux encore. Il y parlait des choses célestes « comme un homme perdu en Dieu », selon le mot d'un curé. Il ne fit partager qu'une fois, croyons-nous, son repas de pain noir. Ce fut à Mlle Pignault, à la veuve Renard et à la fille de cette dernière qu'il offrit ce festin. Les deux premières lui répétaient volontiers

en plaisantant qu'il devrait les inviter à dîner pour reconnaître leurs soins à son égard. Il les prit au mot une fois, et, sans doute pour leur donner une petite leçon, les traita comme lui-même. Mlle Pignault se dépensa en vains efforts pour achever sa portion de pain des pauvres.

Après la mort de la veuve Renard, il agréa les services d'une vieille Forézienne qui vendait dans la paroisse des objets de piété, Mlle Lacon, à laquelle on donnait le nom de Sœur à cause de son dévouement et de ses vertus. Elle aussi rêva de *séculariser* la table de son curé; ce fut évidemment en pure perte.

Lorsque la *Providence* commença de fonctionner, notre Bienheureux y prit ses repas, en recommandant, bien entendu, de ne rien apprendre de particulier pour lui. Et malgré qu'on ne l'écoutât pas complètement à ce sujet, il se rationnait avec tant de sévérité que sa faiblesse était souvent extrême. Plus d'une fois, ses jambes refusèrent de le porter, il dut s'asseoir en sortant de l'église. Un jour, il n'évita une défaillance qu'en quittant à la hâte son confessionnal. On finit par le faire consentir à prendre, après son catéchisme, un peu de chocolat au lait. Quand la vieillesse fut venue, il dut, pour obéir à ses supérieurs, adoucir son régime; mais alors il se reprocha sa *gourmandise*. Or il ne mangeait pas une livre de pain par semaine et ne touchait jamais à la viande deux jours de suite.

Au sujet du service, il resta jusqu'à ses derniers instants intraitable. Sa bienévolé servante ayant remplacé sa vieille écuelle de terre par une tasse en faïence, le Bienheureux s'écria, très ennuyé : « On ne pourra donc pas venir à bout d'avoir la pauvreté dans son ménage ! » Et il se défit promptement de cet accessoire *luxueux*.

CHAPITRE V

J.-B. Vianney est tourmenté par le démon. — Bruits mystérieux. — Les tours du Grappin. — Manifestations diaboliques à Saint-Trivier et à la Providence. — Le feu au presbytère. — Rayonnement spirituel du Bienheureux. — Début du pèlerinage d'Ars. — Faits miraculeux. — Enthousiasme des fidèles. — « Le bon père. » — Attaques injustes. — Craintes excessives. — Avaries et dénigrement. — Douleur du Bienheureux. — Son amour de la croix. — Sage attitude de Mgr Devie. — Le Bienheureux attaqué par les immondes. — On le couvre de calomnies et d'injures. — Sa patience, son abnégation. — Développement du pèlerinage. — Le Bienheureux tombe malade. — Inquiétude générale. — Scène sublime. — Sa guérison. — Sa première messe de convalescent.

Tant de renoncement, tant de beauté spirituelle ne pouvait laisser Satan insensible. Notre Bienheureux occupait depuis six ans la cure d'Ars, quand l'ennemi de Dieu commença de le tourmenter pendant la nuit. Il se contenta d'abord de frapper à la porte de la cour comme s'il voulait l'enfoncer, puis à un huis intérieur ; mais bientôt il s'introduisit dans la chambre même du curé et s'y livra pendant plusieurs heures à des bruits terrifiants.

Dès lors, il revint toutes les nuits ; le Bienheureux, très effrayé au début au point qu'il faillit en tomber malade, s'aguerrit peu à peu.

Le grappin — c'est ainsi, nul ne l'ignore, qu'il appelait le démon — le grappin imitait, soit autour de sa couche, soit en quelque autre endroit de la maison, toute la gamme des bruits les plus propres à troubler le sommeil. Il donnait l'illusion tantôt d'une charge de cavalerie ou du passage d'une troupe, tantôt de la marche d'un homme pesamment botté ou des sauts d'un cheval affolé, ou encore du piétinement d'un troupeau de moutons (1). D'autres fois, il reproduisait le tapage assourdissant du marteau qui enfonce des clous, la monotonie assommante de coups de cognée sur des bûches, le grincement de la scie qui mord une planche, la jacasserie colérique du taraud attaquant une pièce de bois dur, le brouhaha et la cacophonie d'un meeting mouvementé, ou le chant vulgaire d'un très vulgaire mortel. Et tous ces bruits, choisis pour leur caractère énervant, étaient imités à la perfection. Il y avait de quoi rendre fou en quelques semaines un autre homme qu'un saint.

Satan exécutait encore toute la gamme des gémissements, depuis les plus discrets jusqu'aux plus tragiques, des ahans d'un ouvrier qui peine aux râles d'un mourant, dont l'agonie se prolonge. Tout ce qui peut s'imaginer d'effrayant ou de désagréable, il le faisait ;

1. Ce bruit fit particulièrement souffrir notre curé ; une nuit, n'y tenant plus, il en demanda et en obtint la fin en offrant à Dieu quelques heures de sommeil pour la conversion des pécheurs.

une nuit, il souffla si fort en s'approchant de notre curé qu'il semblait, selon l'expression de celui-ci, vouloir le *renifler*. Enfin il ne dédaignait pas de recourir à la fumisterie ; il enlevait le Bienheureux hors de son lit, et une autre fois, il lui glissa sous la tête un moelleux oreiller, ce qui ne pouvait que navrer notre ascète. Et comme celui-ci ne perdait rien de ses vertus, bien au contraire, le malin, furieux de son impuissance, devenait stupidement brutal et grossier comme le dernier des pécheurs d'ici-bas. C'est au cours de ces accès de rage qu'il jeta sa victime sur le plancher et que, pour l'affliger, il brisa un bénitier qui lui était cher et barbouilla d'immondices un tableau du presbytère où se voyait une sainte Vierge (1).

Ces faits mystérieux furent très vite connus au dehors et beaucoup les accueillirent avec doute. Les membres du clergé en général refusaient d'admettre la réalité des manifestations diaboliques. Assurément le cas était délicat ; mais notre curé, excellent observateur, esprit très sensé et dépourvu de tout excès d'imagination, pouvait-il se tromper lourdement en une pareille matière (2) ? D'autre part, plusieurs témoins dignes de foi entendirent ces bruits naturellement inexplicables : quelques habitants

1. Ce tableau représentait une *Annonciation*. Satan s'acharna particulièrement sur la tête de la sainte Vierge. Il fallut envoyer le tableau ailleurs.

2. Tous ceux qui l'ont approché ont vanté la trempe de son esprit et la force de sa raison. A aucun moment, il ne fut une tête faible ; et son peu de savoir ne le rendit

d'Ars ayant veillé près de leur pasteur au début du vacarme, l'abbé Bibot et le peintre Janmot, hôtes du Bienheureux, le premier en 1829, le second plus tard, et en 1842, un gendarme venu pour se confesser (1).

D'autres témoins ouïrent une séance bruyante qui fut infligée au vaillant apôtre, en dehors de sa paroisse, en 1826, pendant qu'il prenait part, avec quelques prêtres, à Saint-Trivier-sur-Moignans, aux exercices du grand Jubilé. Le démon se conduisit comme une bande de forcenés et secoua si fortement le presbytère de ce village, que tous ceux qui y couchaient crurent qu'il allait s'écrouler (2). Justement, avant de se coucher, les ecclésiastiques avaient plaisanté notre curé sur sa *mystification infernale*. Après cette alerte, ils pensèrent que leur excellent confrère pouvait bien n'être pas un halluciné ou un illuminé (3). Environ une heure plus tard, un

jamais crédule. Ce n'est pas la haute culture qui donne le grand bon sens.

1. Ce gendarme, en se promenant au milieu de la nuit autour du presbytère, perçut du bruit qui venait de l'endroit où couchait notre curé et une voix aussi désagréable que peu naturelle qui appelait le Bienheureux par son nom. Le peintre Janmot, dont nul ouvrage sur le saint curé n'a encore parlé, entendit un vacarme épouvantable.

2. Remarquons qu'il n'y eut aucun tremblement de terre dans la région.

3. Un des missionnaires, l'abbé Chevalon, disait en racontant ce fait, dont il resta impressionné jusqu'à sa mort : « J'ai promis au bon Dieu de ne plus plaisanter sur ces histoires d'apparitions et de bruits nocturnes ; et quant à M. le Curé d'Ars, je le tiens pour un saint. »

homme sonnait à la porte du presbytère et le Bienheureux courait lui ouvrir. C'était un pénitent qui venait de faire plusieurs lieues pour se confesser à lui. Dans la suite, à Montmerle, où il collabora également à une mission, le grappin se contenta de promener son lit tout autour de la chambre.

A la *Providence*, il y eut aussi quelques manifestations diaboliques. On perçut des bruits de pas dans les escaliers et les dortoirs ; puis, à diverses reprises, on trouva dans la soupe, les jours maigres, des morceaux de viande, et cette chair se renouvelait quand on changeait l'eau. Notre curé ordonna de servir *quand même* cette soupe pour se moquer du grappin.

Enfin on a tout lieu d'attribuer au maudit l'incendie qui se déclara dans la chambre du Bienheureux, trois ans avant sa mort, pendant les *quarante heures* que l'on célébrait, pour la première fois, retenons ce détail, dans la paroisse d'Ars. Le feu se déclara sans cause apparente et s'éteignit de même après avoir tout brûlé dans sa pauvre cellule, sauf l'image de saint François d'Assise (1) et ce qui se trouvait derrière la chaise de sainte Philomène. Les flammes s'étaient arrêtées devant ce rempart surnaturalisé. Notre curé resta convaincu que le grappin lui avait joué ce tour. « Ne pouvant brûler l'homme, dit-il le lendemain de l'incendie à l'abbé Monnin qui se trouvait près de lui comme

1. Le cadre fut brisé et noirci par le feu, mais l'image n'éprouva pas de dégât.

missionnaire, il a voulu se donner le plaisir de brûler son lit... Il est en colère, c'est bon signe : il va nous venir de l'argent et des pécheurs. »

Dieu a ses raisons pour laisser, de temps à autre, molester ses serviteurs. Quand cessent ces raisons, Satan ne peut plus rien. A l'approche de son départ pour le ciel, notre Bienheureux ne fut plus contrarié par l'ennemi qu'au moment de la sieste qu'il était obligé de faire après son repas (1). Pendant les six derniers mois de sa vie, il fut délivré de toute manifestation fâcheuse.

Vers 1825, le rayonnement spirituel de Jean-Marie-Baptiste Vianney devint tel qu'il illumina la Bresse et jusqu'aux régions voisines. A partir de ce moment, Ars ne cessa d'être envahi par une foule sans cesse renouvelée d'âmes blessées ou malades, de fervents en désir d'avancer dans la vie parfaite et de pécheurs qui, pour quitter leur vie de péché, avaient besoin d'un confesseur extraordinaire. Il y eut aussi très vite, avec une multitude de vrais pauvres, la troupe bigarrée des professionnels de la mendicité. Il y eut enfin les inévitables curieux, les snobs de la religion, qui se croiraient déshonorés de n'avoir pas vu le confesseur ou le prédicateur dont tout le monde parle, l'église ou l'autel que quelque chose rend d'actualité. Ces gens furent attirés, dès le début des années trente, par ce que l'on

1. Entre autres exploits, le démon cassa le pot d'onguent dont notre curé se servait pour panser une blessure qu'il s'était faite en tombant (novembre 1858).

contait sur la splendeur des objets cultuels d'Ars et, contraste bien romantique, par ce que l'on débitait sur l'ascétisme et la pauvreté du curé.

Le charitable prêtre avait des larmes pour toutes les misères spirituelles, des encouragements pour tous les repentirs; il excellait à consoler les afflictions, à stimuler les zèles, à exalter les ferveurs. A cet infatigable apôtre qui ne cessait de prier pour la conversion des pécheurs — on sait avec quelles austérités! — Dieu envoyait sans trêve des âmes à convertir. Ainsi prit naissance le pèlerinage d'Ars. Ce fut très spontané. Le nombre des pèlerins augmenta lorsque le Bienheureux eut obtenu des guérisons qui firent crier au miracle, à la grande colère des impies et au vif émoi des timorés.

Beaucoup, en effet, même parmi les croyants, contestèrent ces faits miraculeux. Tel est le monde. Sans doute y aura-t-il toujours des esprits pour refuser à Dieu le droit d'opérer des prodiges par ses saints. Jadis, les épris de merveilleux voyaient du surnaturel dans tout; aujourd'hui, les dévots de la raison n'en veulent plus reconnaître nulle part; ce sont là deux effets d'une même maladie mentale. Et l'on ne peut guère que plaindre ceux qui en sont atteints. « Les faits surnaturels, explique judicieusement l'abbé de Broglie, sont des exceptions à l'ordre inférieur du monde naturel, fondements nécessaires d'un ordre supérieur. Ils sont semblables aux pierres d'attente que les architectes laissent

dans les murailles d'une construction, pour rendre possible son union avec un autre édifice. Considérées en elles-mêmes et par rapport au plan du premier édifice, elles sont des exceptions; considérées par rapport au plan d'ensemble, elles sont adaptées à leur but et satisfont l'esprit de celui qui les regarde. Les faits surnaturels peuvent être regardés comme la pierre d'attente qui relie le monde matériel à la grande société des esprits unis à Dieu par la prière, la confiance et l'amour (1). » En réalité, nier le miracle, c'est s'affirmer d'une mentalité médiocre, c'est, quoi qu'en pensent tant de négateurs incapables de penser par eux-mêmes, c'est être un esprit faible, un esclave du respect humain.

Ars n'était point du tout préparé pour recevoir des étrangers. Au début du pèlerinage, les pieux visiteurs durent s'installer ou plus exactement s'entasser un peu partout. Ils campaient dans des logements impossibles, chez l'habitant, comme des soldats de passage. Mais leur piété leur faisait tout accepter, tout supporter. Des mondains habitués au confortable et au luxe donnèrent de typiques exemples de mortification. D'ailleurs, quel chrétien ne se serait renoncé après avoir prié près du vénérable ascète ?

Toutefois cet état ne pouvait durer, car l'affluence des pèlerins augmentait sans cesse. On se mit à construire des maisons lorsqu'au milieu des années trente, Ars fut relié à Lyon

1. *Les conditions modernes de l'accord entre la foi et la raison*, II, p. 34-35.

par un service régulier de diligences, puis bientôt après, par un service de bateaux à vapeur. Mais une fois logés et nourris un peu mieux, les pèlerins n'en eurent pas moins force occasions d'exercer leurs vertus. Il leur fallut toujours consentir à de longues et mortifiantes stations avant de s'approcher du tribunal de pénitence.

A partir de 1835, notre curé, dispensé malgré lui par son évêque de la retraite pastorale, fut obligé de se cloîtrer en quelque sorte dans sa paroisse. Il n'en sortit guère que pour aller de loin en loin chez les Capucins de Lyon. Jusqu'à sa mort, plus de vingt mille âmes vinrent, chaque année, mettre le siège autour de son confessionnal (1). Afin d'arriver plus vite à lui, nombre de pénitents couchaient sous le portail de l'église ou se promenaient dans les alentours. Pour entendre tout ce monde, le valeureux confesseur dut commencer sa *journée* entre minuit et une heure.

Les fidèles revenaient de ces pèlerinages tout à fait enchantés; ils tenaient ce prêtre-anachorète pour un continuateur des Pères de la Thébaïde. Ses yeux si limpides, si bons, si séraphiques reflétaient le ciel; les âmes en état de grâce y pouvaient percevoir une image de Dieu. Son visage idéalement sacerdotal avait cette

1. Une année, les omnibus qui correspondaient avec le bateau et la gare de Villefranche apportèrent plus de 80.000 pèlerins. Et combien d'autres venaient à pied ou dans leurs voitures! En 1848, il y eut aussi une très grande affluence de pèlerins.

sérénité des purs qui semble envelopper leurs têtes d'une lumineuse auréole (1). Ceux auxquels fut départi le bonheur d'approcher l'apôtre d'Ars n'oublièrent jamais l'exquise émotion qu'il leur causa, et l'on formerait de gros livres avec les souvenirs laissés par les pèlerins.

Il vivait le christianisme si purement ! Il se rattachait par tant de traits affectifs à l'école des grands ascètes ! On l'appelait le « bon père ». Son seul rayonnement saturait de vigueur morale la plupart des pénitents. Et devant ses vertus, maints ignorants s'inclinèrent. Mais lui, plus il recevait de témoignages de confiance, plus il se défiait de lui-même. Il pensait, comme saint Isidore de Séville, que « les vertus réunies sans humilité ne sont qu'une poussière ramassée sur le chemin ». Pendant longtemps, à peine se douta-t-il de son action bienfaisante. En considérant les multitudes d'âmes qui traversaient sa paroisse, il voyait tant de bien à faire qu'il se jugeait très incapable d'occuper la cure d'Ars ; il souhaitait qu'on le remplaçât, et cette tentation, car c'en était une, le hanta jusqu'à sa mort.

L'enthousiasme des pèlerins eut tout de suite une contre-partie. Notre Bienheureux subit des

1. A ce sujet, voici une anecdote au moins curieuse. Un soir, un pèlerin endurci causait avec le saint prêtre dans la sacristie et refusait de se confesser. Soudain il éclate en sanglots et tombe à genoux. En regardant son interlocuteur, il venait de voir un cercle de lumière autour de sa tête. « Il m'a dit, rapporta notre Bienheureux, qu'il avait vu de petites chandelles autour de ma tête. »



attaques plus dures pour sa sensibilité que celles de Satan : il fut vilipendé, outragé, injustement accusé par ses frères du clergé, avec une insistance cruelle, pendant plusieurs années. Ni sa généreuse bonté, ni son inaltérable douceur ne lui firent trouver grâce devant certains. Comme Henri Seuse, cet « amant passionné de l'éternelle sagesse », auquel il ressemblait tant par son appétit de pénitences, il connut les pires tribulations. Il faudrait, pour s'en ébahir, s'illusionner sur la pauvre humanité. Beaucoup d'ecclésiastiques étaient surpris des succès que remportait comme confesseur, un prêtre notoirement taxé d'ignorance (1). Quelques-uns se demandaient si ce curé quelque peu « original », lisez bizarre, pouvait être un guide spirituel vraiment sûr ; d'autres ne constataient pas sans mécontentement que, de toute la région, on venait à cet humble ascète alors que, dans leurs propres paroisses, ils attiraient si peu de pénitents.

Il y eut, d'ailleurs, autour du Bienheureux, comme presque toujours autour des directeurs fameux, une tourbe d'âmes détraquées et inquiètes, de ces âmes qui veulent avoir une

1. A ceux qui reprochent leur *ignorance* à certains mystiques, Tauler a présenté cette délicieuse réponse : « ... les chers amis de Dieu lisent le livre vivant dans lequel tout vit. Ils tournent et ne retournent point quelques feuilles de parchemin ; sous leur regard, ils font évoluer le ciel et la terre, et ils y voient les œuvres admirables du Seigneur. » Mais combien connaissaient les sermons de Tauler parmi les non-savants qui s'acharnaient sur le Curé d'Ars !

théologie et une casuistique à elles-mêmes et qui recherchent au confessionnal des sensations inconnues ou une vague sanction de leur plan de conduite. Ces malades trompèrent certainement nombre d'ecclésiastiques sur le compte de notre pasteur en traduisant mal ses conseils, en s'appliquant à déformer ses réponses, à travestir ses moindres paroles pour justifier leurs idées personnelles, leurs fantaisies spirituelles. Quelques curés se défièrent de leur confrère d'Ars à ce point qu'ils interdirent sévèrement à leurs paroissiens d'aller se confesser à lui. D'aucuns craignirent qu'un pèlerinage qui s'était spontanément produit n'eut de funestes conséquences, et, pour l'honneur de l'Église, ils en détournèrent leurs ouailles.

En somme, la plupart ne comprenaient ni le Bienheureux, ni les voies par lesquelles il passait. Un prêtre lui décocha une lettre qui commençait par ces aimables termes :

« Monsieur le Curé, quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal... »

Le cher ascète, dans son humilité, trouva que ce billet ne contenait rien que de vrai et il s'empressa de répondre à son auteur :

« Que j'ai de raisons de vous aimer, mon très cher et très vénéré confrère, vous êtes le seul qui m'avez bien connu. Puisque vous êtes si bon et si charitable que de daigner vous intéresser à ma pauvre âme, aidez-moi donc à obtenir la grâce que je demande depuis si longtemps, afin

qu'étant remplacé dans un poste que je ne suis pas digne d'occuper, à cause de mon ignorance, je puisse me retirer dans un petit coin pour y pleurer ma pauvre vie... Que de pénitences à faire ! que d'expiations à offrir ! que de larmes à répandre (1) !... »

Quelque pécheur qu'il se crût, notre Bienheureux ne pouvait pas cependant ne point souffrir de l'attitude de ses confrères à son égard ; elle fut parfois tellement injuste que le cœur lui fendit de douleur. Mais il supporta saintement cette torturante épreuve. A l'abbé Monnin qui lui demandait si ses contradicteurs ne lui avaient jamais fait perdre la paix, il répondit : « La croix faire perdre la paix ! C'est elle qui a donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la porter dans nos cœurs. Toutes nos misères viennent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la crainte des croix qui augmente les croix. Une croix portée simplement, et sans ces retours d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est plus une croix. Une souffrance paisible n'est plus une souffrance. Nous nous plaignons de souffrir ! Nous aurions bien plus de raison de nous plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous rend plus semblables à Notre-Seigneur que de porter sa croix. Oh ! la belle union de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour et la vertu de sa croix ! Je ne comprends pas comment un

1. Plus tard, l'auteur de la lettre qui avait motivé cette réponse reconnut son erreur et, chrétiennement, vint faire amende honorable au Bienheureux.

chrétien peut ne pas aimer la croix et la fuir ! N'est-ce pas fuir en même temps celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir pour nous ? »

Notre ascète savait trop bien ce que vaut la croix aux âmes qui l'acceptent pour ne pas l'embrasser amoureusement.

« Les contradictions, déclara-t-il encore, nous mettent au pied de la croix, et la croix à la porte du ciel. Pour y arriver, il faut qu'on nous marche dessus ; que nous soyons vilipendés, méprisés, broyés... Il n'y a d'heureux dans ce monde que ceux qui ont le calme de l'âme, au milieu des peines de la vie : ils goûtent la joie des enfants de Dieu... Toutes les peines sont douces quand on souffre en union avec Notre-Seigneur...

« Il faut demander l'amour des croix, alors elles deviennent douces... Vraiment il n'y a de bonheur que là... Il ne faut jamais regarder d'où viennent les croix : elles viennent de Dieu. C'est toujours Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver notre amour. »

Les préventions de ses confrères contre notre curé l'aidaient, assurait-il, à se connaître ; elles ne l'empêchèrent jamais de se juger avec une extrême sévérité (1). Quand il apprit que lesdits confrères avaient résolu, à la suite d'une

1. Cette sévérité ne doit pas étonner. Tous les saints se sont jugés ainsi. Les justes, expose Bossuet, « se doivent regarder comme les plus grands des pécheurs, parce que Dieu juge de l'ingratitude d'une âme par les grâces qu'elle a reçues. On se doit aussi regarder comme coupable devant Dieu de tous les péchés dans lesquels nous tom-

réunion, de signaler ses *maladresses* et son zèle *intempestif* à Mgr Devie, le nouvel évêque de Belley — on venait de relever ce siège (1) — il pensa que, cette fois, on allait le jeter hors de sa cure à coups de bâton. Il était prêt à subir ce châtiment. Plusieurs fois, il avait manifesté aux grands-vicaires son désir de se « cacher dans un trou pour pleurer ses péchés ». Mais Mgr Devie était un homme de Dieu et un esprit sagace; il comprenait notre Bienheureux et l'affectionnait. « Je vous souhaite, Messieurs, fit-il un jour à quelques ecclésiastiques, qui ne pouvaient se résoudre à ne plus brocarder l'ascète d'Ars, je vous souhaite un peu de cette folie dont vous vous moquez : elle ne nuira pas à votre sagesse. » Un peu plus tard, il déclara que c'était un saint et qu'il convenait de le prendre pour un modèle en l'admirant.

Peut-être en vue de donner une satisfaction aux prêtres qui s'inquiétaient de la maigre science théologique de l'intuitif confesseur, Mgr Devie invita ce dernier à soumettre au conseil de l'évêché les cas difficiles qu'il pourrait rencontrer. L'humble curé en envoya plus de deux cents, et, sauf dans deux cas, ses décisions parurent toujours justes, sa pratique irréprochable. Comme on répétait devant Mgr Devie

berions si nous n'étions soutenus; on se doit regarder comme mort devant lui parce que s'il nous laissait un moment à nous-mêmes, notre perte serait inévitable. » *Lettres de piété et de direction*, vi, 2.

1. La Dombes avait cessé, par conséquent, de faire partie du diocèse de Lyon.

que notre Vianney avait peu de science et d'autorité en casuistique, il répliqua : « Je ne sais s'il est instruit, mais il est éclairé. »

Le monde ne pouvait manquer de persécuter l'apôtre d'Ars. Les immondes se sentent outragés par la sainteté. Si « tout est pur pour ceux qui sont purs » (1), tout paraît corrompu aux orduriers. Des âmes basses s'efforcèrent de nuire à cet amant de l'amour qui ne pensait qu'à se dévouer pour le prochain, et comme il était plutôt difficile de lui découvrir des vices, on le calomnia de la plus ignoble manière. On osa l'accuser de débauches, lui, le pénitent héroïque, le directeur prudent entre tous et si bien fermé à toute humaine sensibilité (2) ! On le cribla d'injures abjectes par lettres anonymes, on l'insulta jusque sur des placards dont on tapissa les murs de son presbytère. Il accepta chrétiennement ce nouvel orage. — « Ma vie a toujours été mauvaise », dit-il à l'abbé Monnin. Sachant que les condamnations du monde sont des bénédictions divines, il se consola des injures, des outrages, des ignominies, et continua d'accomplir ses travaux sans rien perdre de son calme. Voyez les tribulations « en la volonté de Dieu, dit saint François de Sales, elles sont des amours et des délices (3) ».

1. Tit., I, 15.

2. Il se montrait même dur, quand il le croyait nécessaire, envers certaines pénitentes. Mlle Pignault fut du nombre.

3. *De l'Amour de Dieu*, I. IX, ch. II.

Supporter avec tant de vertu de si terribles épreuves, c'était avancer excellemment dans l'ascension spirituelle. « Veux-tu savoir si tu aimes Dieu ? enseigne saint Grégoire le Grand. Demande-toi si ta charité persiste quand tu es en butte aux contradictions, quand un tourbillon de peines étranges et multiples vient du dehors t'assaillir à l'improviste, et que ton âme triste se voit submerger par ces contradictions et ces peines. Possèdes-tu alors ton cœur dans la confiance et la joie, domines-tu tes paroles, tes actions et jusqu'à tes gestes, c'est que tu aimes Dieu ! » Bientôt notre ascète accomplit de merveilleuses cures d'âmes ; et quoiqu'il se considérât toujours comme au-dessous de sa mission, il dut reconnaître qu'un bien considérable se réalisait par son ministère.

L'éclat de sa sainteté devint tel que beaucoup de ses détracteurs se transformèrent en admirateurs. Parmi les prêtres surtout, il y eut un notable revirement en sa faveur. Peu à peu, les diffamations s'usèrent contre l'angélique patience du serviteur de Dieu, tandis que sa charité et son abnégation achevaient d'annihiler les attaques injustes : elles avaient duré une dizaine d'années. Quand on se remémore tout ce qu'elles représentent d'heures lancinantes, de périodes atroces, certes on pénètre la profondeur de ces paroles du bienheureux Henri Seuse : « Il est plus beau d'être patient au milieu des souffrances que de ressusciter les morts ou de faire tout autre miracle, car la patience mène au ciel par

une voie étroite. Elle est un sacrifice vivant, un doux parfum qui monte jusqu'à la face de Dieu, une merveille devant laquelle s'inclinent les anges. La cour céleste tout entière contemple avec admiration l'homme patient sous la douleur, et jamais regard plus attentif ne suivit, au tournoi, la lutte d'un vaillant chevalier (1). »

Au moment où cessa la campagne d'animosité, le pèlerinage prit des proportions inouïes. De tous les pays du monde, des fidèles de plus en plus nombreux vinrent demander au saint curé des prières et des lumières. Ainsi s'accrut la foule de ses amis et de ses dévots.

Cependant notre apôtre se ménageait si peu qu'il finit par ruiner son bon « cadavre ». Depuis qu'il était dans la paroisse d'Ars, il avait eu d'ailleurs plusieurs attaques de la fièvre qui régnait alors dans la Dombes. Au mois de septembre 1842, il fut atteint d'une fluxion de poitrine qui ne laissa pas d'inquiéter son entourage, et au mois de mai 1843, très surmené par suite de l'affluence des pèlerins, il dut s'aliter. Jusque-là ses maux ne l'avaient jamais terrassé pendant longtemps. Mais, cette fois, il se trouvait tout à fait exténué et l'on reconnut qu'il souffrait d'une pleuro-pneumonie à la base du poumon droit. Sa dernière heure lui parut si proche qu'il laissa remplacer par un matelas la maigre paille de sa couche. Dans le pays, ce fut une consternation générale, et chacun im-

1. *Vie et Livre de la Sagesse.*

plora du fond du cœur la guérison du « bon père ».

Comme la maladie semblait empirer, son confesseur, l'abbé Valentin, curé de Jassans, lui administra les derniers sacrements (1). Pèlerins et habitants, tous auraient voulu s'approcher très près du saint pasteur. Les plus hardis et les plus favorisés envahirent le presbytère et attendirent les nouvelles dans l'escalier, dont ils eurent bien vite garni les marches; les autres — une armée — remplirent la cour et la place. Beaucoup pleuraient, tous priaient. C'était sublime. Notre malade ne fut délivré de la fièvre que le lendemain, tandis qu'à sa prière le curé de Fareins célébrait la messe à l'autel de sainte Philomène. Dès lors, le cher ascète ne cessa d'aller mieux et à peine se vit-il convalescent qu'il voulut se rendre devant le Saint Sacrement.

Le 19 mai — un vendredi — on le conduisit à l'église, car il était encore trop faible pour marcher sans être soutenu. Et après avoir présenté ses grâces au divin Maître dans une séraphique adoration, il remercia longuement sa *chère petite Sainte*. Il avait eu grand peur de mourir parce qu'il ne se considérait pas prêt à paraître devant le Souverain Juge.

Ce fut une fête exquise que la première messe qu'il célébra lorsque ses forces le lui permirent.

1. Il les reçut devant sept ecclésiastiques qui se trouvaient à ce moment dans sa paroisse et devant quelques fidèles.

Quoiqu'elle eût lieu à 3 heures du matin, tout son troupeau y assista. Le saint curé restait si débile qu'il importait de lui faire absorber quelque nourriture avant l'aurore; aussi pendant huit jours, dit-il sa messe peu après minuit.

CHAPITRE VI

J.-B. Vianney quitte sa paroisse. — Il se réfugie à Dardilly. — On le décide à renoncer à ses projets de retraite. — Son retour à Ars. — Émotion de ses paroissiens. — Peines intérieures du Bienheureux. — Son dégoût de lui-même. — Ses craintes de ne pas remplir sa mission. — Souffrances que lui inspirait le péché. — La nuit de l'esprit. — Épreuve purificatrice. — Deuxième fuite. — Fin de la Providence. — Troisième fuite. — Incident de route. — Obstination du fugitif. — Il revient au presbytère. — Angoisses des pèlerins. — Le Bienheureux se remet à son confessionnal. — Héroïque sacrifice. — Comment le Bienheureux employait ses journées. — Son renoncement. — Ses soins affectueux. — Le bon père au tribunal de pénitence. — Comment il accueillait ceux qui venaient à lui. — Ses conseils. — Ses lumières. — Son discernement. — Sa voyance. — Visions dont il fut favorisé.

Quand le Bienheureux fut assez rétabli pour reprendre sa vie d'antan, la foule des pèlerins augmenta si considérablement qu'il devint impossible à un seul apôtre, même à notre Vianney, de suffire aux besoins de tant d'âmes. Mgr Devie se hâta de lui envoyer un auxiliaire, l'abbé Raymond, curé de Savigneux, qui, plusieurs fois, avait demandé comme une faveur

d'être adjoint au saint curé (1). Mais celui-ci, qui se sentait très fatigué et se jugeait inutile à la cure d'Ars, n'eut pas plutôt ce compagnon dont il appréciait hautement les qualités, qu'il crut pouvoir lui confier la paroisse et se retirer pour finir sa *pauvre vie* dans la retraite. Si la Providence l'assistait ainsi, sans doute était-ce, pensait-il, que l'heure sonnait pour lui de quitter le ministère paroissial, où il ne servait à rien, et de se préparer à la mort dans quelque communauté de cénobites. Son amour de la solitude ne l'avait jamais quitté, quelque effort qu'il fit pour l'extirper de son cœur.

Il partit dans la nuit du 11 au 12 septembre, n'ayant parlé de son projet de retraite qu'à la Providence et en recommandant de n'en rien dire à personne. Mais cette confidence avait été faite trop près de la porte; quelqu'un entendit les paroles du curé et n'eut rien de plus pressé que de les colporter dans le village. D'ailleurs, le cher Saint avait compté sans les pénitents. Ceux qui attendaient autour de l'église l'ouverture des portes l'eurent bien vite reconnu quand il sortit du presbytère par une porte de derrière; et comme ils tenaient par-dessus tout à ne pas perdre le bénéfice de leur longue pose, ils se mirent à le suivre. Pour s'en débarrasser, le

1. Avant l'arrivée de l'abbé Raymond, le Bienheureux avait été aidé quelque peu, à partir de mai 1839, par l'abbé Tailhades, du diocèse de Montpellier; mais ç'avait été d'une façon intermittente. Comme Mgr Devie, l'abbé Tailhades pensait que le Curé d'Ars était un saint.

Bienheureux fit quelques détours, si bien que lorsqu'il arriva chez son frère à Dardilly, ses pieds étaient en sang. Il avait marché sept heures, presque sans se reposer; exténué, il dut se mettre au lit.

Vainement chercha-t-il ensuite à se cacher et à lancer sur une fausse piste ceux qui le poursuivaient. A partir du 15 septembre, les pèlerins d'Ars investirent la maison des Vianey où, d'autre part, convergeaient les parents désireux de revoir le Saint. Devant cette douce mais tenace insistance, notre curé dut demander des pouvoirs à l'archevêché de Lyon afin d'entendre au moins les pénitents dont il avait commencé la purification. A cette foule, s'ajoutèrent, le dimanche, les curieux venus de Lyon, où très tôt était parvenu le bruit de la fuite du vénéré pasteur. Dardilly eut soudain l'animation d'une ville; ses habitants n'en désirèrent que plus vivement garder leur saint compatriote, mais l'abbé Raymond s'était promis de le ramener au bercail d'Ars, et, la Providence aidant, il fut assez heureux pour décider d'abord le fugitif à sortir de son asile.

Le lundi 18 septembre, à l'aube, notre Bienheureux quitta la maison paternelle et alla dire sa messe au village d'Albigny, où l'attendait l'abbé Raymond; puis les deux ecclésiastiques partirent en voiture pour Beaumont, dont Mgr Devie offrait la cure au cher ascète. Celui-ci, comme ils passaient devant une église, voulut s'y arrêter, et ils y dirent une partie de l'of-

ficé. Mais leur présence avait été signalée et, peu à peu, sans trop de bruit, les villageois envahirent l'église; nos voyageurs s'en aperçurent quand ils se disposèrent à regagner leur voiture. Alors, sur l'invitation de l'abbé Raymond, notre curé adressa quelques mots à cette foule, et, un secours céleste, comme il en recevait en chaire, rendit assez de force à sa voix pour qu'elle se fit entendre une dizaine de minutes. Ils arrivèrent à Beaumont le lendemain matin, y célébrèrent leur messe, et à peine achevaient-ils leur action de grâces que le Bienheureux, en homme que vient de pénétrer une lumière divine, dit fermement à son *socius* : « Retournons à Ars. »

Vite ils se remirent en route et, quand ils eurent atteint Savigneux, comme une halte s'imposait, tant d'étapes en méchantes carrioles éreintant notre curé, l'abbé Raymond en profita pour dépêcher un messenger aux paroissiens d'Ars. En quelques instants, tous ceux-ci furent sur la place, se répétant l'heureuse nouvelle, et, dès que le Saint parut à l'horizon, tous se portèrent, ou plutôt se ruèrent à sa rencontre, tel un flot soulevé par la marée. Il y eut un moment d'inexprimable joie qui se traduisait chez beaucoup par des larmes. Quelques-uns baisaient les pieds de l'apôtre, d'autres s'efforçaient de saisir sa soutane. Au période aigu de l'enthousiasme, on se l'arracha réellement. Lui s'humiliant le plus possible, comme toujours, prodiguait les bénédictions à ces fidèles qui s'agenouillaient sur

son passage. Et quand ces transports furent calmés, il pénétra dans sa chère église, puis, au milieu de ses ouailles ravies, fit la prière du soir.

Jusqu'en 1853, l'abbé Raymond servit d'auxiliaire au Bienheureux. Celui-ci l'aimait infiniment et le tenait en une telle estime qu'il le consultait à peu près en tout. Une fois, ayant donné, sans le prévenir, une somme importante, il en fut désolé. Son oubli lui parut un *défaut de franchise*. L'abbé Raymond fut remplacé par l'abbé Toccanier, un des jeunes missionnaires formés par Mgr Devie; puis bientôt d'autres prêtres de même formation collaborèrent activement à l'œuvre d'Ars.

Après avoir réintégré sa paroisse, le Bienheureux se remit à son labeur en homme heureux de travailler pour Notre-Seigneur; paroissiens et pèlerins purent croire que désormais rien ne troublerait sa vie et ne le pousserait à les quitter. Mais s'il était toujours d'une charité rayonnante, si rien ne lassait sa bienveillance, il n'en souffrait pas moins de lourdes peines intérieures. L'abbé Baux, curé de Jassans, qui fut après l'abbé Valentin son confesseur, a révélé qu'il vivait dans une incessante désolation tant il avait le dégoût de lui-même et surtout la crainte de mal accomplir ses devoirs, de rester au-dessous de sa mission. Convaincu de son indignité et de son inutilité, l'humble apôtre pleurait sur ses misères. « Dieu m'a fait cette grande miséricorde, déclarait-il, de ne rien mettre en moi sur quoi je puisse m'appuyer, ni

talent, ni science, ni sagesse, ni force, ni vertu... Je ne découvre en moi, quand je me considère, que mes pauvres péchés. Encore le bon Dieu permet-il que je ne les voie pas tous et que je ne me connaisse pas tout entier. Cette vue me ferait tomber dans le désespoir. Je n'ai d'autre ressource contre cette tentation du désespoir que de me jeter au pied du tabernacle, *comme un petit chien aux pieds de son maître.* »

Ce Saint qui lisait si lucidement dans les âmes ne déchiffrait son propre moi que d'une manière fort incomplète. Pour l'initier à la science des voies divines, Notre-Seigneur lui prodiguait les occasions de sacrifices ; il l'accablait d'aridités, de sécheresses, et l'empêchait de constater tout le bien qui résultait de son dévouement. Il le réconfortait sans le consoler, traitement réservé aux forts. « Il faut porter une croix : si nous rejetons celle qui nous accable, nous ne ferons qu'en changer... La nécessité de pâtir s'impose à tous les hommes, et même « le Christ dut souffrir avant d'entrer dans la gloire ». (Luc, xxiv, 26) (1).

Certes le cher ascète savait la nécessité de s'immoler par les austérités, les mortifications, de se faire hostie de réparation pour reconnaître les dons de Dieu et obtenir des grâces toujours plus considérables ; et nul mieux que ce vaillant n'était capable d'embrasser toutes les souffrances que cause le mécontentement de soi-même.

1. Jean Tauler, *Sermons*.

Mais il se demandait avec angoisse si le divin Maître l'examinait d'un œil satisfait, et il en doutait. Perplexité des plus douloureuses. Ne se découvrant aucune vertu et se trouvant mille défauts, il en arrivait à se regarder comme un hypocrite, un prêtre indigne. La réputation que lui valait le pèlerinage l'épouvantait, il lui eût été doux de la ruiner. Quand l'abbé Tailhades, obligé de quitter Ars, le pria de le confesser, comme ce collaborateur avait été le témoin de faits extraordinaires pendant son séjour dans la paroisse, il lui donna la singulière pénitence de taire tout ce qui pourrait exalter les sentiments de la foule à son égard. Sur les observations de l'abbé, notre terrible curé consentit cependant à tempérer sa rigueur ; il n'exigea son silence que dans les diocèses de Belley et de Lyon, les seuls, supposait-il, où sa personnalité fut connue.

Il ne pensait pas sans une extrême douleur aux difficultés que doit vaincre le prêtre pour correspondre à la sainteté de sa vocation. « Pour dire la messe, s'écria-t-il un jour en versant des larmes, il faudrait être un séraphin!... Si l'on savait ce qu'est la messe, on mourrait! On ne comprendra que dans le ciel le bonheur de dire la messe! »

Il souffrait plus encore à l'audition des péchés. Son cœur saignait comme d'une blessure en apprenant un outrage au Seigneur, et il conserva cette sensibilité jusqu'à la fin de ses jours. « Mon Dieu, gémissait-il, que le temps me dure

avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les saints !... On offense tant le bon Dieu qu'on serait tenté de demander la fin du monde !... S'il n'y avait pas, par là, quelques belles âmes pour reposer le cœur et consoler les yeux de tant de mal qu'on voit et qu'on entend, on ne pourrait pas se souffrir en cette vie... »

Chaque jour, s'égrenait dans ses oreilles le long répertoire des fautes et des péchés, des peines et des infortunes. Aucune semaine ne se passait qu'il n'eût à laver maintes lèpres morales, à sonder et à panser les plus navrantes plaies de l'âme. On comprend que, malgré son héroïsme, il ait parfois trouvé son fardeau écrasant ! Oh ! comme il la connaissait, la nosologie du péché ! Et comme il discernait toutes les infirmités dues à ce mal dévorateur qui faisait dire à saint Bonaventure : « Il est certainement plus dangereux d'avoir dans le cœur un seul péché que mille serpents sur le corps (1). » Quelle pitié pour les pécheurs, mais parfois quelles nausées ! Lorsque sa *journée* finie, ou plutôt lorsqu'entre deux séries de confessions, le soir, il pouvait enfin prendre quelques minutes de repos dans sa cellule, les larmes jaillissaient de ses yeux. « Il faut venir à Ars, disait-il à son entourage, pour savoir ce qu'est le péché, pour juger du mal qu'a fait Adam à sa pauvre famille. On ne sait qu'y faire ! On ne peut que pleurer et prier. »

1. *Serm.*, 4 Dom. 3. Quadrag.

On ne saurait s'étonner que son âme soit restée triste en dépit de son séraphisme, et qu'il ait eu la hantise de disparaître en quelque solitude. Parfois il lui semblait impossible qu'on l'accueillît dans un monastère, il formait alors le projet de se retirer à Fourvière et de consacrer ses jours à visiter les malades.

Le Bienheureux avait atteint à ce degré de splendeur où l'âme nettement consciente du néant de la créature et de l'ignominie du péché, souffre de ne pouvoir s'unir à Dieu selon ses désirs. Il traversait cette *nuît de l'esprit* dont saint Jean de la Croix a précisé les phases. Il était illuminé par une irradiation de la grâce éminemment purificatrice. « A la lueur de cette lumière si pure qui l'envahit pour chasser d'elle les impuretés, l'âme se voit toute misérable et toute souillée; il lui semble que Dieu s'élève contre elle et qu'elle s'élève contre Lui. C'est là un sentiment on ne peut plus pénible... Cette divine et obscure clarté lui fait comprendre, grâce aux rayons lumineux qui l'éclairent, qu'elle est indigne du regard de Dieu et des créatures (1). »

Par cela même que l'âme du bon père se trouvait en cet état, elle était susceptible d'une purification supérieure, et c'est pourquoi Notre-Seigneur l'éprouvait comme on vient de le voir. Par cette souffrance, dont les vies des saints nous apprennent les précieux effets, il la sublimait.

1. *La Nuit obscure*, l. II, ch. v, p. 345-346.

Un nouveau besoin de mettre à exécution son dessein de retraite le prit vers 1846. Comme dans les romans de jadis, il profita d'une nuit très obscure pour s'évader, le mot n'est pas trop fort, de sa paroisse; grâce aux ténèbres, il put quitter le village sans être vu, néanmoins il n'alla pas très loin. En effet, au lieu dit la Croix des Combes, sur la route de Villefranche, il se demanda si sa fuite était bien réellement voulue par Dieu. Et s'étant répondu que la conversion d'une seule âme importait infiniment plus que toutes les prières qu'il offrirait dans une solitude, il regagna son presbytère (1).

En 1847, une douloureuse épreuve acheva de le laminer. Il dut fermer sa chère *Providence*. Cette institution, dont la haute utilité aurait dû frapper tout le monde, avait, aux yeux de beaucoup, un très grave défaut : elle était originale. On n'en avait jamais vu de semblable. Pour la routinière province, — et quel respect de la routine alors! — cela frisait le scandale. Pouvait-on supporter un établissement si peu conforme aux autres? Ce n'était ni tout à fait une école, ni tout à fait un asile, et l'administration académique s'en formalisait; la communauté d'orphelines avait pour directrices des laïques et cela choquait le clergé. Des fanatiques de la réglementation voulaient que les hospitalisées ne fussent admises qu'à partir d'un certain âge; des tatillons engoués de l'uniformité rêvaient

1. Selon M. Joseph Vianey, cet événement se serait produit vers 1840, avant la fuite à Dardilly.

pour elles d'autres vêtements, une autre instruction, un autre régime. Des Prudhommes du village estimaient qu'il n'était point convenable que leurs *demoiselles* coudoyassent en classe des miséreuses recueillies un peu partout. Bref, on critiquait tout ce qui constituait la raison d'être de cette maison et la rendait digne d'intérêt. Chacun préconisait des réformes et criait si haut qu'elles s'imposaient que l'autorité diocésaine finit par s'émouvoir.

Alors notre Bienheureux voyant que son œuvre ne serait jamais comprise n'insista pas pour la sauver. Dieu lui demandait ce sacrifice, il acquiesça ; mais quelles heures déchirantes il vécut ! Au mois de novembre, il céda la *Providence* aux Sœurs de Saint-Joseph de Bourg, qui remplacèrent l'orphelinat par un pensionnat. Toutefois, à sa demande expresse, l'école gratuite pour les fillettes de la paroisse fut maintenue. Et, moins de deux ans plus tard, il réussit à fonder une école, également gratuite, pour les garçons. Il la mit entre les mains des Frères de la Sainte-Famille de Belley. Ainsi, grâce à son saint pasteur, Ars bénéficia de la gratuité de l'instruction primaire bien avant la moitié au moins des villages de France.

En 1853, au mois de septembre, après que Mgr Chalandon eut succédé à Mgr Devie sur le siège de Belley, quand il reçut comme auxiliaire l'abbé Toccanier, notre ascète céda derechef à son désir de se retirer. Rien ne s'y opposait plus, pensait-il comme à l'arrivée de l'abbé Ray-

mond, puisqu'il serait remplacé près des âmes par un plus digne, un plus capable que lui. Mais, de même que la première fois, il confia son projet à Catherine Lassagne, et celle-ci s'arrangea pour l'ébruiter. Immédiatement, l'abbé Toccanier et les Frères de la Sainte-Famille surveillèrent notre Bienheureux avec une vigilance de policiers épiant quelque dangereux conspirateur.

Quand, au milieu de la nuit du 3 au 4, le cher curé vint exécuter le signal convenu à la porte de Catherine, il fut — désagréable surprise — entouré par ses amis. L'abbé commença de lui parler raison, ses paroles n'eurent aucun résultat. Il n'y avait plus qu'un parti à prendre : suivre le fugitif. C'est ce qu'il fit avec quelques paroissiens et les pèlerins qui se trouvaient alors devant l'église. Presque aussitôt, il ordonne d'emporter la lanterne indispensable à cette marche dans une épaisse obscurité, afin d'empêcher le Bienheureux de reconnaître la route qu'il veut prendre, ce qui ne manque pas d'arriver. Puis, après un temps de marche, le fugitif persistant à se rendre à Lyon, l'abbé s'avise d'un stratagème pour l'arrêter. Il lui escamote très habilement son bréviaire, et notre curé, ne doutant pas qu'il ne l'a perdu, accepte de rétrograder pour s'en procurer un autre (1). Mais à peine dans le presbytère, il y est cerné par les habitants d'Ars qui, pour la circons-

1. Il possédait un second bréviaire qui lui venait de Mgr Devie.

tance, se sont gravement munis de tridents, de fourches, de bâtons et de fusils. « Restez, restez avec nous », crient-ils. Et, pour prouver que leur volonté n'est pas moins fermement arrêtée que la sienne, ils ajoutent : « Non, non, Monsieur le Curé, vous ne passerez pas. »

Pendant ce temps, l'abbé, les Frères et le maire, M. des Garets, continuaient d'exhorter leur pasteur. Mais rien n'ébranlait sa résolution et il finit par franchir une porte. « Vous qui connaissez si bien la vie des saints, lui dit alors l'abbé Toccanier, oubliez-vous le zèle persévérant et généreux de saint Martin, qui, la main déjà sur la couronne, s'écriait : *Non recuso laborem!* Et vous quitteriez, vous, le sillon avant la journée finie!... Oubliez-vous ces paroles de saint Philippe de Néri : « Je serais déjà à la porte du paradis que, si un pécheur réclamait le secours de mon ministère, je laisserais toute la cour céleste pour l'entendre? » Et vous, Monsieur le Curé, vous auriez le courage de laisser inachevées les confessions de ces pauvres pèlerins venus de si loin? Ne répondrez-vous pas de leur âme devant Dieu? »

Et les pénitents, enserrant aussitôt de leurs flots pressés le fugitif, gémissent de tout leur cœur : « Oui, mon Père, laissez-nous finir notre confession. Ne vous en allez pas sans nous entendre! » Notre apôtre est porté par ce groupe à l'église; il s'agenouille à sa place habituelle et, pendant de longues minutes, verse des larmes

en priant. Enfin — minute solennelle — il entre dans la sacristie et se remet à son confessionnal.

Après la messe, arrivèrent le vicaire général du diocèse et les abbés Raymond et Baux qu'on s'était empressé d'aller chercher en voiture, dans l'espoir qu'ils décideraient le Saint à rester à son poste. Mais leur éloquence n'eut pas le succès désiré. Ils ne purent arracher aucune promesse au terrible ascète, d'un entêtement très lyonnais en cette conjoncture. Toutefois il resta.

Un si grand sacrifice de sa volonté propre appelait une récompense. Pendant trois jours consécutifs, Notre-Seigneur pénétra de grâces extraordinaires son héroïque serviteur. « Dans l'union qui s'opère par la nuit obscure, l'âme se trouve, au milieu de ses communications avec Dieu, envahie par une certaine magnificence pleine de gloire, dont les biens et les délices excèdent toutes les richesses que l'on peut naturellement posséder (1). »

Plus tard, l'abbé Toccanier finit par arracher à notre Bienheureux la vraie cause de sa fuite : il s'était décidé à quitter Ars afin de mettre le bon Dieu, selon son expression, au pied du mur, et de pouvoir lui dire : « Si je suis mort curé, c'est vous qui l'avez voulu, et il n'y a pas de ma faute. »

Le jour vint où il se rendit compte que son

1. Saint Jean de la Croix, *La Nuit obscure*, l. II, ch. ix, p. 376-377.

désir de retraite était une tentation, toutefois il eut toujours de la peine à la repousser entièrement. Il craignait tant d'être au-dessous de sa mission qu'il répétait souvent : « C'est une chose affreuse que de passer d'une cure au tribunal de Dieu (1) ! »

Du moment où notre apôtre reprit sa vie ordinaire, après sa troisième tentative de fuite, jusqu'à sa mort, voici quelles furent à peu près ses *journées*. Il arrivait à son confessionnal entre minuit 20 et 1 heure, 2 heures au plus tard, et en sortait à 6 ou 7 heures, suivant la saison, pour monter à l'autel. Après avoir absorbé un peu de lait, il se donnait derechef aux pénitents, jusqu'à 10 heures, disait alors ses Heures, genoux en terre, dans la sacristie, puis, dans ce même lieu, confessait les infirmes et les personnes qui ne pouvaient séjourner longtemps dans la paroisse. A 11 heures, il faisait son catéchisme, et, à midi, déjeunait, tout en prenant connaissance des innombrables lettres dont on l'accablait (2). Il conférait en-

1. « Je ne crains pas la peine, déclara-t-il à l'un de ses missionnaires. Je serais le plus heureux des prêtres si ce n'était cette pensée qu'il faut paraître au tribunal de Dieu avec ma *pauvre vie* de curé. »

2. La plupart contenaient des demandes de prières, les autres interrogeaient presque toujours notre curé sur les cas les plus divers. Une écervelée lui écrivit un jour très gravement pour avoir son opinion sur la mode des crinolines : « Pauvres dames, murmura-t-il, elles traînent des montagnes après elles; elles s'embarrassent et embarrassent les autres !.... Pauvres dames ! avec toutes leurs modes, elles souffrent en cette *vie* pour souffrir dans l'autre ! »

suite, sans jamais s'asseoir, avec son auxiliaire, ou il allait visiter les malades.

Lorsqu'il regagnait l'église, deux hommes étaient nécessaires pour le protéger contre les indiscretions des pèlerins. Il fallait lui frayer un chemin entre des vagues humaines, toujours houleuses. Rentré au sanctuaire, il disait ses vêpres, à genoux, et reprenait les confessions jusqu'à 5 heures. Après quoi, l'infatigable thérapeute des âmes se mettait, dans la sacristie, à la disposition de ceux qui venaient lui soumettre des cas de conscience, lui demander des conseils et des lumières. A 7 heures, en hiver, à 9 heures, en été, il réintérait son presbytère. Mais si quelque infirme désirait alors lui parler, il n'hésitait jamais à se rendre à son appel, même si la journée lui avait été particulièrement dure. Plusieurs fois, on le vit traverser le village, courbé en deux, pour ne pas refuser un soulagement à une âme. Sa générosité ne connaissait pas de bornes.

Lorsqu'il eut plusieurs missionnaires pour l'aider dans son ministère, ce fut surtout le soir qu'il s'entretint avec eux. Il exigeait toujours que ses interlocuteurs fussent assis tandis que lui restait debout. Dur à son égard, comme seuls le sont les saints, il était d'une miséricorde infinie, voire d'une aménité délicieuse envers les autres, particulièrement avec les prêtres ou les fidèles auxquels il se confiait dans l'intimité.

Une année, l'abbé Toccanier ayant dû s'ab-

senter pendant un certain temps, l'affectueux curé le reçut à son retour avec une tendre cordialité : « Ah ! mon ami, vous voilà ! quel bonheur ! J'ai pensé souvent que les réprouvés doivent être bien malheureux d'être séparés du bon Dieu, puisque déjà on souffre tant en l'absence de ceux qu'on aime ! »

Le même abbé se trouvant très enrhumé, un dimanche, notre bon père l'alla rejoindre dans sa chambre, le soir, après la prière, et lui dit : « Mon ami, j'ai remarqué que vous toussiez beaucoup : je ne suis pas fatigué, moi ; si vous vouliez, je dirais la première messe à votre place et je me chargerais du catéchisme des enfants. » Plus tard, il voulut suppléer, dans sa prédication, l'abbé Monnin fatigué, et, ne parvenant pas à lui arracher son consentement, il s'ingénia pour le devancer en chaire. Le fait se renouvela trois fois en une semaine.

Dans l'église, la foule était telle qu'il avait fallu de bonne heure organiser un service d'ordre. Il fut accompli tour à tour par un généreux converti et par quelques femmes dévouées, non sans force difficultés, les foules françaises n'étant que très rarement raisonnables, et les gens sans éducation n'ayant jamais manqué aux pèlerinages. Les lourdauds cherchaient sans cesse, comme les mondains sans esprit chrétien, à passer avant leur tour ; il en résultait de fâcheuses confusions au détriment des personnes timides qui, souvent, attendaient plusieurs jours le moment de voir le saint curé.

Heureusement celui-ci les discernait alors et leur venait en aide.

A la fin des années cinquante, les pèlerins arrivaient en flots si nombreux que l'église ne pouvait les contenir tous. Des centaines de groupes attendaient leur tour, debout, devant le portail ou dans le cimetière et jusque dans les ruelles voisines.

Le bon père gardait les pénitents le moins longtemps possible, mais les écoutait et leur parlait comme s'ils n'eussent été qu'une douzaine. D'un mot, il savait consoler, calmer, guérir, éclairer. Il avait pour eux toutes les charités, tous les dévouements; et, s'ils étaient affligés, il s'oubliait entièrement pour partager leurs peines. Sous mille formes, il s'attachait à les convaincre de cette vérité, que le Bienheureux Henri Seuse a si bellement enclose en une phrase : « Le Bien immuable, éternel, dont l'amour ennoblit, tandis que les autres amants ont perdu leur noblesse, Dieu, notre ami unique, peut seul répondre à notre amour, en pacifiant ici-bas notre cœur, avant de le béatifier dans son paradis (1). »

Aux cas de conscience qu'on lui présentait, aux demandes qu'on lui posait, notre curé répondait comme inspiré, sans se hâter, mais sans hésiter, avec autant de présence d'esprit que de sagacité, même quand il venait de confesser pendant plusieurs heures. A force de

1. *Lettres.*

luttres intérieures, il avait acquis un degré de patience prodigieux; ainsi résistait-il aux assauts de certaines personnes impitoyables. En faisant allusion à l'une d'elles, il s'écria plusieurs fois : « Combien je lui ai de reconnaissance ! Je n'aurais pas su sans elle que j'aimais un peu le bon Dieu. »

Ceux dont les minutes étaient comptées, à cause des exigences de leur vie, recevaient toujours un accueil empressé auprès de lui, quand ils recouraient à ses lumières. En 1856, un professeur de petit séminaire très lointain écrivit à l'abbé Toccanier qu'il avait besoin de parler au saint curé, mais qu'il ne disposait que d'un jour : celui de la Pentecôte. Aussitôt un rendez-vous lui fut fixé selon son désir.

Au nombre des dons dispensés à notre Bienheureux, était l'esprit de discernement. A leur seule vue, il pressentait les pénitents dont il importait de s'occuper tout de suite, soit à cause de l'état de leur âme, soit parce qu'un motif inéluctable les obligeait à quitter Ars au plus tôt. Il les confessait alors sans tarder. Mais il ne souffrait d'exception que pour ces pénitents et ceux auxquels leur infirmité interdisait une longue attente, ainsi que pour les prêtres et les religieux. Quiconque n'appartenait pas à l'une de ces catégories devait passer à son tour. Il le rappelait en termes précis, un tantinet malicieux, aux dames qui prétendaient supplanter les personnes arrivées avant elles, oubliant qu'à l'église elles ne sont plus dans le

monde. Quant aux pèlerins venus par snobisme, un simple coup d'œil lui suffisait aussi pour les distinguer, et il s'en débarrassait avec une urbanité très ferme.

En lui envoyant des âmes à purifier, à guérir, à diriger, Dieu lui infusait les lumières nécessaires au bon accomplissement de sa mission. A peine avait-il dévisagé les pénitents qui se confiaient à ses soins, qu'il découvrait leur attrait, leur vocation et qu'il *savait* par quelles voies les conduire. Il lisait aussi couramment dans l'esprit des menteurs que dans les consciences embarrassées, quelques-uns en firent l'expérience pour leur plus réel avantage; et, plusieurs fois, il lut dans le passé des inconnus qui se présentaient à lui. A un bandit, venu au pèlerinage dans l'espoir d'obtenir la guérison de ses infirmités — certains dégénérés ne doutent de rien — et dont la confession était artificielle, il rappela les forfaits de sa vie, entre autres, un crime avec tous ses détails, au grand effarement de l'homme qui se convertit.

Notre Bienheureux lut également dans l'avenir; et la liste serait longue des événements qu'il annonça soit à ses pénitents, soit à d'autres personnes, et dont la parfaite réalisation fut constatée. Souvent enfin, des révélations lui permirent de dire à quelques pécheurs, au confessionnal, qu'ils n'avaient pas avoué toutes leurs fautes ou qu'ils en oubliaient une, ou encore qu'ils ne s'étaient pas accusés d'avoir trompé jusque-là leurs directeurs. Et combien

d'autres services, non moins inappréciables, il a rendu par ses lumières (1).

Mais si sa pénétrante voyance lui découvrait le fond des cœurs, il s'efforçait, dans son humilité, de n'en rien laisser paraître. On ne sait que ce qu'il n'a pu céler. De même en ce qui concerne les visions dont il fut favorisé. Le 22 novembre 1856, l'abbé Toccanier ayant fait allusion, au cours d'une conversation avec notre ascète, à la dureté de la couche de celui-ci, s'attira cette réponse, prononcée d'un air indigne : « *On n'est pas toujours couché sur la dure...* » A cette époque, il venait de faire diverses fondations(2); l'abbé lui ayant dit que Dieu prouvait ainsi qu'il le voulait à la cure d'Ars : « *Il y a bien autre chose!* » s'écria l'apôtre. Mais, percevant alors les conséquences de ses paroles, il s'empressa d'opérer une diversion.

Moins prudent, le 25 septembre 1858, il avoua, devant un témoin, au même abbé, que, dans deux circonstances, Notre-Seigneur lui avait fait comprendre qu'en fondant des missions, il emploierait au mieux l'argent dont il disposait : « J'aime tant les missions, ajouta-t-il,

1. C'est grâce à ses lumières et à ses conseils que fut fondée la Congrégation des *Dames auxiliaires* pour le soulagement des âmes du Purgatoire et des pauvres malades (1855). Et le vénérable fondateur des Bénédictins de la Pierre-qui-vire, le P. Muard, tira beaucoup de profit, lui aussi, des paroles du saint curé.

2. Grâce aux généreux concours qui lui arrivaient de toute part, notre curé fonda plus de mille messes annuelles, aux plus pieuses des intentions.

qu'en mourant je vendrais mon corps, si je pouvais, pour en faire encore une. »

A force d'insistance et d'ingéniosité, l'abbé Toccanier finit par arracher au saint curé l'aveu — le presque aveu — que Notre-Seigneur lui avait manifesté qu'il était satisfait de ses services. Une *personne* était apparue, pendant la nuit, au bon père et lui avait parlé doucement. Et cette personne n'était pas le grappin. Poussé dans ses derniers retranchements, il refusa d'en dire davantage, il avait promis à Dieu le secret.

Par contre, on connaît d'une manière précise sa vision de sainte Philomène; l'abbé Monnin l'apprit, au lendemain de la mort du Bienheureux, d'un témoin de tout point digne de foi, qui lui fit le récit suivant. « Le 3 mai 1859, dans une petite visite que je fis à M. le curé, je lui parlai de mon attrait pour donner de préférence aux œuvres qui regardent le salut des âmes, et du reproche qu'on semblait me faire à ce sujet. En m'approuvant, il me dit : « J'étais « un peu en peine de connaître la volonté de « Dieu, sainte Philomène m'est apparue; elle « est descendue du ciel, belle, toute lumineuse, « environnée d'un nuage blanc; elle m'a dit : « Tes œuvres sont bonnes, parce qu'il n'y a « rien de plus précieux que le salut des âmes. » Pendant qu'il me parlait de cette vision, M. le curé était debout devant sa cheminée, les yeux élevés au ciel, et la figure rayonnante à ce souvenir, qui semblait le ravir encore. Ce récit est

entièrement vrai; je n'ajoute rien, je ne fais qu'abrég^{er}(1). »

Peut-être le Bienheureux eut-il des révélations sur l'avenir de notre pays; en tout cas, ses familiers ne nous en ont transmis aucune. Ce que l'on sait pertinemment, c'est que ce perspicace reconnu, dans les événements qui se déroulaient sous ses yeux, les prodromes de la crise d'athéisme dont souffre aujourd'hui la France. Il s'en attristait souvent, mais ne parlait du futur qu'avec une extrême circonspection.

1. Ce témoin était honoré de l'amitié du Bienheureux. Celui-ci fit également à Catherine la confidence de sa vision. Cf. abbé Monnin, *loc. cit.*, II, p. 673.

CHAPITRE VII

Dévotions du Bienheureux. — Son amour pour le Saint Sacrement. — Sa piété envers la très sainte Vierge. — Souffrances offertes pour la délivrance des âmes du purgatoire et la conversion des pécheurs. — Comment prêchait le Bienheureux. — Ses instructions. — Ses homélies. — Ses glorifications de la vie. — Le bain d'amour. — Sans la divine Eucharistie, point de bonheur en ce monde. — Images, symboles et comparaisons du Bienheureux. — Ses sermons du dimanche. — Ses mots de poète franciscain. — Son entrevue avec Lacordaire.

Ainsi favorisé du divin Maître, le Bienheureux passa le dernier quart de sa vie dans cette fournaise d'amour qu'a célébrée notre Père séraphique. Pour alimenter ses flammes, il avait accoutumé de dire l'office divin en union avec Jésus, honorant son agonie du Jardin à Matines, sa sueur de sang à Laudes, sa condamnation à Prime, le portement de sa croix à Tierce, son crucifiement à Sexte, sa mort à None, sa déposition à Vêpres, son ensevelissement à Complies.

On comprend qu'il ait brûlé d'une ardente dévotion pour le Saint Sacrement ! Ses yeux, quand il l'adorait, prenaient une expression indicible. Lorsqu'il disait sa messe, sa physionomie resplendissait si bellement que les assis-

tants pouvaient certes croire qu'il *voyait* de ses yeux Notre-Seigneur à l'autel. Et avant la communion, il contemplait, il caressait Jésus-Hostie d'un long regard de dilection, il semblait l'écouter. Et ensuite, dans ses actions de grâces, quelles effusions de tendresse !

« Amour, admirable amour divin ! s'écriait sainte Mechtilde, quand elle causait avec l'adorable Epoux, que ta force est puissante et sainte ! Tu éclaires l'âme, tu instruis les sens, tu épanouis les vertus tes sujettes. Tu prêtes à l'acte son mérite, à l'œuvre sa perfection. Tu rends douces la misère et la peine, légers, de lourds fardeaux ; sous ta lumière, la moindre infidélité est une charge qui oppresse la conscience. Tu fais rayonner la jeunesse de l'âme, tu fais taire la plainte du cœur angoissé. Amour aimé, prends possession de moi, je mourrais de douleur si tu me libérais de ma chaîne. Amour, je t'en supplie, ne laisse point se glacer mon ardeur ; seule ta flamme anime mes actions, et si tu n'es plus en moi, mes œuvres sont des œuvres mortes (1). » C'est aux élévations de ce genre que devaient ressembler les prières qu'adressait au Verbe notre adorateur embrasé.

Le divin Crucifié l'honora de quelques-unes de ces douleurs qui sont les privilèges de ses grands enamorés. Aux vendredis et aux autres jours rappelant les tortures, la Passion du Sauveur, le cher ascète ressentait de cruelles souffrances.

1. *Visions*. Édition de Solesmes.

Mais rien n'abattait son énergie, sa patience, son abnégation; toujours il se dominait et la mélancolie n'envahissait son visage que lorsqu'il se recueillait.

Comme il aimait le Fils, il aimait la Mère. Chaque soir, il récitait en chaire le chapelet de l'Immaculée-Conception, et il recommandait souvent de faire une neuvaine au saint Cœur de Marie. Il avait fréquemment recours à notre Reine et, dans son désir de lui gagner des dévots, ne se lassait pas de commenter ce conseil de saint Bernard : « Dans les périls, les situations critiques, les choses douteuses, pense à Marie, invoque Marie : que son nom ne se retire ni de ta bouche, ni de ton cœur, et, pour obtenir le secours de sa prière, ne cesse point de la fréquenter (1). »

On a vu sa vénération pour sainte Philomène et pour saint François d'Assise; il affectionnait beaucoup aussi sainte Claire et sainte Colette. Parmi ses autres dévotions, il y en avait une qu'il cultivait avec un soin particulier : celle des âmes du purgatoire. Il offrait à leur intention ses insomnies et toutes ses douleurs nocturnes. On sait si c'était peu de chose. Sa demande de souffrir la nuit pour la délivrance de ces âmes avait été largement exaucée.

Vers la fin de sa vie, des douleurs d'entrailles, des accès de fièvre et de toux l'obligeaient à se lever fréquemment pour chercher un vague

1. Prosec.

soulagement hors de sa pauvre couche. Et quand, brisé par la fatigue, il aurait pu dormir un peu, il lui fallait se rendre à l'église. C'est alors qu'il cherchait contre les murs ou les meubles des points d'appui, pour éviter une chute. Néanmoins son épuisement était tel que plusieurs fois il tomba. Combien d'hommes valides eussent résisté longtemps à ce martyre ?

Lorsqu'enfin il était installé dans son confessionnal, il recevait de Dieu les forces nécessaires pour accomplir sa rude journée. Toutes ses souffrances du jour, il les offrait pour la conversion des pécheurs. Et, pour ramener au bercail un égaré, que n'aurait-il bravé, quelles fatigues n'aurait-il pas supportées ? Il avait commencé par déclarer à Dieu que, pour le salut de ses paroissiens, il consentait à tout souffrir tout le temps de sa vie (1). Sa soif de sacrifices s'était accrue en raison même du développement de sa spiritualité. Tous ses actes étaient dictés par l'amour, et il y avait encore de l'amour dans les plaintes que sa gorge laissait parfois échapper au confessionnal, aux heures de complet épuisement.

Il multipliait les neuvaines pour que les pécheurs ne rendissent pas inutiles la mort et la passion de notre très saint Rédempteur, et il incitait à se mortifier dans ce but. « Vous avez prié, fit-il à un confrère, qu'affligeait l'endurcis-

1. Il en fit la confidence à l'abbé Tailhades.

sement de ses paroissiens, vous avez prié, vous avez pleuré, vous avez gémi, vous avez soupiré. Mais avez-vous jeûné, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline ? Tant que vous n'en serez pas venu là, ne croyez pas avoir tout fait ! » Il se désolait toujours en pensant que des âmes se perdent.

Le Saint-Esprit avait splendidement enrichi ce fervent amoureux de Jésus. Il rendait sa parole persuasive comme ne l'est pas toujours celle d'un grand orateur. Il l'inspirait généreusement. Depuis son sermon de Lima, notre curé montait en chaire au sortir du confessionnal, sans préparation aucune ; et, sans le moindre embarras, il parlait, son oubli de soi-même étant total. Les mots de son langage rustique revêtaient une singulière beauté dans sa bouche. Du vocabulaire plutôt laid de ses compatriotes, il tirait d'impressionnants poèmes ou d'attendrissantes homélies auxquels nul ne résistait. Qu'importaient les fautes de grammaire et de syntaxe qu'il accumulait, souvent, peut-être par humilité ! Quelques-uns seulement s'en apercevaient.

Les périodes ou plutôt les flammes verbales jaillies du brasier de ce cœur aimant atteignaient les cœurs et y allumaient des incendies. La moindre intonation proclamait sa sincérité. Et comme il vivait tout ce qu'il conseillait de faire, ses discours n'étaient pas seulement écoutés mais retenus ainsi que de précieux enseignements. Un médecin de Lyon assistant un jour à son catéchisme, se sentit tout d'abord porté

à rire en entendant la voix grêle du bon père (1); quelques minutes après il pleurait.

Que disait donc le Bienheureux ? Des choses fort simples, tel ce fragment.

« Il y en a qui donnent au Père Éternel un cœur dur. Oh ! comme ils se trompent ! Le Père Éternel, pour désarmer sa propre justice, a donné à son Fils un cœur excessivement bon : on ne donne pas ce qu'on n'a pas. Notre-Seigneur a dit à son Père : « Mon Père, ne les punis-
« sez pas ! » Notre-Seigneur a souffert plus qu'il ne fallait pour nous racheter. Mais ce qui aurait satisfait la justice de son Père n'aurait pas satisfait son amour. Sans la mort de Notre-Seigneur, tous les hommes ensemble ne pourraient expier un petit mensonge. »

Tel encore ce cri d'amour :

« Si un damné pouvait dire une seule fois : Mon Dieu, je vous aime ! il n'y aurait plus d'enfer pour lui... Mais, hélas ! cette pauvre âme ! elle a perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son cœur est desséché comme la grappe quand elle a passé sous le pressoir. Plus de bonheur dans cette âme, plus de paix parce qu'il n'y a plus d'amour. »

Mais l'esprit de foi, au degré où le possédait le Bienheureux, anime et parfois transfigure les choses les plus simplement dites. Sa manière archaïque de paraphraser le *Pater* atteignait

1. A partir de 1857, on l'entendit à peine; il ne lui restait plus une dent.

souvent au grandiose, et quels accents pour célébrer la prière, pour exhorter à s'y complaire !

« On en voit qui se perdent dans la prière comme le poisson dans l'eau, parce qu'ils sont tout au bon Dieu. Dans leur cœur, il n'y a pas d'entre-deux. Oh ! que j'aime ces âmes généreuses !... Saint François d'Assise et sainte Colette voyaient Notre-Seigneur et lui parlaient comme nous nous parlons. Tandis que nous, que de fois nous venons à l'église sans savoir ce que nous venons faire et sans savoir ce que nous voulons demander. Et pourtant, quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi on y va... Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : « Je m'en vais vous dire deux mots pour me débarrasser de vous... » Je pense souvent que lorsque nous venons adorer Notre-Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un cœur bien pur. Mais voilà !... Nous sommes sans foi, sans espérance, sans désir et sans amour...

« Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière ; le cri de la bête, c'est le péché... Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps... comme cet avare qu'on administrait un jour. Lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'ar-

gent : « Voilà, dit-il, une croix qui pèse bien dix onces. »

Il n'enthousiasmait pas moins quand il montrait les effets du Saint-Esprit dans les âmes.

« Un chrétien qui est conduit par l'Esprit-Saint n'a pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir après les biens du ciel. Il sait faire la différence. L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie, comme le mien ne voit pas plus loin que ce mur, quand la porte de l'église est fermée. L'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité. Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit-Saint, il semble qu'il n'y a point de monde; pour le monde, il semble qu'il n'y a point de Dieu... Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si ce n'est pas le Saint-Esprit, nous avons beau faire, il n'y a point de substance ni de saveur dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, il y a une douceur moelleuse... C'est à mourir de plaisir !

« Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit éprouvent toute sorte de bonheur au dedans d'eux-mêmes, tandis que les mauvais chrétiens se roulent sur les épines et les cailloux.

« Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu : il sort de son cœur une transpiration d'amour. »

L'amour, il l'exaltait encore quand il s'efforçait d'inculquer la résignation et de fortifier les énergies morales.

« Il y a deux manières de souffrir : souffrir en

aimant et souffrir sans aimer. Les saints souffraient tout avec patience, joie et persévérance, parce qu'ils aimaient. Nous souffrons, nous, avec colère, dépit et lassitude, parce que nous n'aimons pas. Si nous aimions Dieu, nous aimerions les croix, nous les désirerions, nous nous plairions en elles... Nous serions heureux de pouvoir souffrir pour l'amour de Celui qui a bien voulu souffrir pour nous. De quoi nous plaignons-nous ? Hélas ! les pauvres infidèles qui n'ont pas le bonheur de connaître Dieu et ses amabilités infinies, ont les mêmes croix que nous ; mais ils n'ont pas les mêmes consolations.

« Vous dites que c'est dur. Non, c'est doux, c'est consolant, c'est suave : c'est le bonheur ! Seulement il faut aimer en souffrant, il faut souffrir en aimant.

« Dans le chemin de la croix, voyez, mes enfants, il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est la crainte des croix qui est notre plus grande croix... On n'a pas le courage de porter sa croix ; on a bien tort ; car, quoi que nous fassions, la croix nous tient, nous ne pouvons lui échapper. Qu'avons-nous donc à perdre ? Pourquoi ne pas aimer nos croix et ne pas nous en servir pour aller au ciel ?... Mais, au contraire, la plupart des hommes tournent le dos aux croix et fuient devant elles. Plus ils courent, plus la croix les poursuit, plus elle les frappe et les écrase de fardeaux... Si vous voulez être sages, marchez à sa rencontre comme saint André, qui

disait en voyant la croix se dresser pour lui dans les airs : « Salut, ô bonne Croix ! O Croix admirable ! O Croix désirable !... Reçois-moi dans tes bras, retire-moi d'entre les hommes, et rends-moi à mon Maître qui m'a racheté par toi. »

Mais c'était surtout dans ses homélies du dimanche que notre Bienheureux déployait tout son lyrisme, et quelquefois son émotion devenait tellement intense que force lui était de s'arrêter. Il ne parlait jamais que de Notre-Seigneur tant il avait à dire sur le Maître adorable. Et d'ailleurs il ne se lassait pas plus de répéter certains cris d'amour que ses auditeurs ne se fatiguaient de les ouïr.

Un jour qu'il voulait glorifier l'union de l'âme avec Jésus, à l'occasion de la fête du Sacré-Cœur : « La vie intérieure, s'écria-t-il, est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge... Elle est comme noyée dans l'amour !... Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses. »

Cette ravissante expression de bain d'amour, il l'appliquait également à la sainte communion, et il ajoutait : « Quand on a communie, l'âme se roule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs. » N'était-ce pas corroborer l'invitation du Psalmiste : « Goûtez le Seigneur et voyez combien il est doux ? » (xxxiii, 9). Il ne tarissait pas sur l'éloge de l'ineffable Eucharistie; il en parlait avec une

tendresse, une reconnaissance, un respect infinis et, parfois, avec une originalité savoureuse :

« Après la consécration, le bon Dieu est là comme dans le ciel !... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de notre faiblesse.

« Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors, il se replia sur lui-même et résolut de se donner... O mon âme ! que tu es grande, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse te contenter ! La nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu ! Oh ! belle nourriture ! Il y a de quoi, si l'on y pensait, se perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour !... Qu'heureuses sont les âmes pures qui ont le bonheur de s'unir à Notre-Seigneur par la communion ! Dans le ciel, elles brilleront comme de beaux diamants, parce que Dieu se verra en elles. Notre-Seigneur a dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Jamais nous n'aurions pensé à demander à Dieu son propre Fils. Mais ce que l'homme n'aurait pu imaginer, Dieu l'a fait. Ce que l'homme ne peut pas concevoir, ce qu'il n'eût jamais osé désirer, Dieu, dans son amour, l'a dit, l'a conçu et l'a exécuté. Eussions-nous jamais osé dire à Dieu de faire mourir son fils pour nous, de nous donner sa chair à manger, son sang à boire ? Si tout cela n'était pas vrai, l'homme aurait donc pu imaginer des choses que

Dieu ne peut pas faire ; il serait allé plus loin que Dieu dans les inventions de l'amour. Cela n'est pas possible.

« Sans la divine Eucharistie, il n'y aurait point de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte communion, nous recevons notre joie et notre bonheur. »

Ces effusions nous livrent le mysticisme de notre Bienheureux. A quelle belle altitude son âme devait être près des sommets de la vie contemplative quand ses lèvres firent entendre ce sermon ou plutôt ce chant de dilection ! On s'imagine le pieux enamouré répétant, comme notre Père saint François, quand il était perdu en oraison : « O Dieu, vous êtes mon Dieu et mon tout ! »

Afin de mieux faire pénétrer ses enseignements dans l'esprit de ses paroissiens et des pèlerins, il émaillait ses discours de multiples images prises à la nature, qu'en vrai disciple de l'Assisiote il aimait, et à la vie rustique dont il savait si bien tous les éléments. Il usait aussi de paraboles et de symboles d'une beauté simple, de cette simplicité qui caractérise les œuvres des Primitifs.

« Comme une belle colombe blanche, qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour... »

« Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur comme celle de la vigne, quand elle est en fleur. »

« Quand on a conservé son innocence, on se sent porté en haut par l'amour comme un oiseau est porté par ses ailes. »

« La prière est une rosée embaumée; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée. »

« Une âme pure est comme une belle perle. Tant qu'elle est cachée dans un coquillage, au fond de la mer, personne ne songe à l'admirer. Mais si vous la montrez au soleil, cette perle brille et attire les regards. C'est ainsi que l'âme pure, qui est cachée aux yeux du monde, brillera un jour devant les anges, au soleil de l'éternité. »

« L'âme pure est une belle rose, et les trois Personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum. »

« La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé, elle entraîne les cœurs sur son passage. »

« Le bon Dieu aura plutôt pardonné à un pécheur repentant qu'une mère n'aura retiré son enfant du feu. »

« Nous ressemblons à ces petits tas de sable que le vent ramasse sur le chemin, qui tournent un petit moment et se défont tout de suite après. »

« Quel bonheur pour les justes quand, à la fin du monde, l'âme embaumée des parfums du ciel viendra chercher son corps pour jouir de Dieu pendant toute l'éternité ! Alors nos corps sortiront de la terre comme le (à l'état du) linge qui a passé par la lessive... Les corps des justes brilleront comme de beaux diamants, comme des globes d'amour ! »

Il avait souvent de très heureuses comparaisons. Jugez-en par celle-ci.

« Il faudrait faire comme les bergers qui sont en champ pendant l'hiver. La vie est bien un long hiver ! Ils font du feu, mais de temps en temps ils courent ramasser du bois de tous les côtés pour l'entretenir. Si nous savions, comme les bergers, toujours entretenir le feu de l'amour de Dieu dans notre cœur par des prières et de bonnes œuvres, il ne s'éteindrait pas. »

« Quand vous n'avez pas l'amour de Dieu, vous êtes bien pauvre. Vous êtes comme un arbre sans fleurs et sans fruits. »

« Dans l'âme unie à Dieu, c'est toujours le printemps. »

Cette dernière image est suave, mais il en énonçait aussi d'énergiques. Voulait-il peindre les funestes effets du mal, il représentait les pécheurs engourdis comme des serpents pendant l'hiver et le cœur du méchant semblable « à un morceau de viande gâtée que les vers se disputent ». Désirait-il rendre sensibles les avantages du renoncement ? « Mettez, disait-il,

un beau raisin sous le pressoir, il en sortira un jus délicieux : notre âme, sous le pressoir de la croix, produit un jus qui la nourrit et la fortifie. Lorsque nous n'avons pas de croix, nous sommes arides : si nous les portons avec résignation, nous sentons une douceur, un bonheur, une suavité!... C'est le commencement du ciel... Les épines suent le baume et la croix transpire la douceur. Mais il faut presser les épines dans ses mains et serrer la croix sur son cœur pour qu'elles distillent le suc qu'elles contiennent. »

Pour nourrir de morale pratique ses auditeurs comme pour les imprégner des hautes vérités de la doctrine, notre curé recourait beaucoup aux sermons illustrés d'anecdotes, aux homélies familières; ses dons naturels le servaient à souhait en ce genre. Les instructions qu'il tirait de l'Évangile du jour avaient l'attrait d'une causerie.

« Les saints n'ont point de haine, point de fiel, exposa-t-il un dimanche; ils pardonnent tout et trouvent toujours qu'ils en méritent bien davantage pour les offenses qu'ils ont faites au bon Dieu. Mais les mauvais chrétiens sont vindicatifs.

« Dès qu'on hait son prochain, Dieu nous rend cette haine : c'est un trait qui se retourne contre nous. Je disais un jour à quelqu'un :
« Mais vous ne voulez donc pas aller au ciel,
« que vous ne voulez pas voir cet homme ? —
« Oh ! si... mais nous tâcherons d'être loin l'un de
« l'autre, afin de ne pas nous voir. » Ils n'auront

pas cette peine; car la porte du ciel est fermée à la haine. Dans le ciel il n'y a point de rancune. Aussi les cœurs bons et humbles qui reçoivent les injures et les calomnies avec joie ou indifférence, commencent leur paradis dans ce monde, et ceux qui conservent de la rancune sont malheureux; ils ont le front soucieux, des yeux qui semblent tout dévorer.

« Il y a des personnes qui, avec un extérieur de piété, se piquent à la moindre injure, à la plus petite calomnie... On serait saint à faire des miracles que si l'on n'a pas la charité, on n'ira pas au ciel. Un religieux qui était à l'article de la mort et qui avait mené une vie ordinaire, qui ne s'était point livré à de grandes austérités, se trouvait cependant tranquille. Son supérieur lui en manifesta son étonnement. Ce religieux lui répondit : « J'ai toujours oublié toutes les injures que l'on m'a faites, j'ai pardonné de bon cœur; j'espère que le bon Dieu me pardonnera. »

« Le moyen de renverser le démon quand il nous suscite des pensées de haine contre ceux qui nous font du mal, c'est de prier aussitôt pour leur conversion.

« Voilà comme on arrive à vaincre le mal par le bien, et voilà comme sont les saints. Mais ces chrétiens *en image* ne veulent rien supporter; tout les choque, ils répondent à des paroles piquantes par des paroles piquantes. Quand nous sommes en train de nous déchaîner, nous vomissons notre haine. Notre cœur est comme

un réservoir plein de fiel que nous sommes toujours prêts à dégorger sur ceux qui sont plus proches de nous.

« C'est l'amour-propre qui nous fait toujours croire que nous ne méritons que des louanges; tandis que nous ne devrions rechercher que les injures qui nous sont dues. — Mais je suis innocent, dites-vous, je ne mérite pas d'être traité de la sorte. — Vous ne le méritez pas par ce que vous avez fait aujourd'hui, mais vous le méritez par ce que vous avez fait hier. Vous le méritez pour vos autres péchés et vous devez remercier le bon Dieu de vous les faire expier.

« Dans le pays où j'étais vicaire, il y avait une personne qui s'occupait à placer de pauvres filles. Il arrivait souvent qu'on venait lui faire des reproches; alors elle s'humiliait toujours, prenait tout du bon côté et faisait des excuses. Aussi disait-on d'elle: « Oh! pour celle-là, c'est une sainte! » C'est qu'en effet les saints sont comme cela. Voilà la bonne dévotion...

« Si on loue un de vos amis et que l'on ne dise rien de vous, vous en êtes contristé. Si vous voyez quelqu'un qui se soit converti et qui fasse de rapides progrès dans la vertu, qui en peu de temps soit arrivé à un haut degré de perfection, cela vous fait de la peine de vous voir en arrière. Si on le loue, vous en éprouvez du chagrin et vous dites: « Oh! mais il n'a pas toujours été comme cela. Il était bien comme les autres; il a fait telle faute et encore telle faute. » Tout cela, c'est de l'orgueil. Il n'y a rien de si contraire à

la charité que l'orgueil : c'est l'eau et le feu.

« Le bon chrétien n'est pas comme ça, mes enfants, on le compare à une colombe parce qu'il n'a point de fiel; il aime tout le monde, les bons parce qu'ils sont bons, les mauvais par compassion, parce qu'il espère qu'en les aimant il les rendra meilleurs, et parce qu'il voit en eux des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Il prie pour les pécheurs et dit à Notre-Seigneur :

« Mon Dieu, ne permettez pas que ces pauvres âmes périssent! » C'est comme cela que l'on arrive au ciel. Tandis que ceux qui croient être quelque chose parce qu'ils font certaines pratiques de piété, mais qui sont constamment en proie à la jalousie, à la haine, se trouveront bien dépourvus au dernier jour.

« Nous ne devons haïr que le démon, le péché et nous-mêmes. »

« Le monde passe, prêcha-t-il un autre dimanche, le dernier de l'année; nous passons avec lui. Les rois, les empereurs, tout s'en va. On s'engouffre dans l'éternité, d'où l'on ne revient plus. Il ne s'agit que d'une chose : sauver sa pauvre âme.

« Voyez les saints : ils n'étaient pas attachés aux biens de la terre; ils ne songeaient qu'à ceux du ciel. Les gens du monde, au contraire, ne songent qu'au temps présent.

.

« L'avare de la terre ne porte pas sa pensée plus loin que le temps; il n'a jamais assez de

richesses; il amasse... amasse toujours. Mais quand le moment de la mort viendra, il n'aura rien. Je vous l'ai souvent dit : C'est tout comme ceux qui font de trop grosses provisions pour l'hiver, quand la récolte suivante arrive, ils ne savent plus qu'en faire; ça ne sert qu'à les embarrasser. De même, quand la mort vient, les biens ne servent qu'à embarrasser. Nous n'emportons rien, nous laissons tout. Que diriez-vous d'une personne qui entasserait dans la maison des provisions qu'elle serait ensuite obligée de jeter, parce qu'elles pourriraient, et qui laisserait des pierres précieuses, de l'or, des diamants qu'elle pourrait conserver, emporter avec elle partout où elle irait, et qui feraient sa fortune?... Eh! bien, mes enfants, nous faisons pourtant ainsi: nous nous attachons à la matière, à ce qui doit finir; et nous ne pensons pas à acquérir le ciel, le seul véritable trésor.

« Les saints n'étaient pas attachés aux biens comme nous; ils étaient attachés à ce qui doit les contenter pendant toute l'éternité.

« Allez de monde en monde, de royaume en royaume, de richesse en richesse, de plaisir en plaisir, vous ne trouverez pas votre bonheur. La terre entière ne peut pas plus contenter une âme immortelle qu'une pincée de farine dans la bouche d'un affamé ne peut le rassasier. »

La parabole du bon grain et de l'ivraie lui fournissait d'excellents thèmes pour exhorter aux combats contre soi-même.

« Le démon vient bien semer les tentations sous nos pas; mais avec la grâce nous pouvons le vaincre, nous pouvons étouffer l'ivraie... L'ivraie, c'est surtout l'impureté et l'orgueil. « Sans l'impureté et l'orgueil, dit saint Augustin, il n'y aurait pas beaucoup de mérite à résister à la tentation. »

« Trois choses sont absolument nécessaires contre la tentation : la prière pour nous éclairer, les sacrements pour nous fortifier et la vigilance pour nous préserver. Heureuses les âmes tentées ! C'est lorsque le démon prévoit qu'une âme tend à l'union avec Dieu qu'il redouble de rage. Oh ! heureuse union. »

La tentation lui inspirait de très sages conseils.

« La plus grande des tentations est de n'en point avoir. On peut presque dire qu'on est heureux d'avoir des tentations : C'est le moment de la récolte spirituelle où nous amassons pour le ciel...

« Le démon ne tente que les âmes qui veulent sortir du péché et celles qui sont en état de grâce. Les autres sont à lui, il n'a pas besoin de les tenter...

« Si nous étions bien pénétrés de la sainte présence de Dieu, il nous serait très facile de résister à l'ennemi. Avec cette pensée : Dieu le voit ! nous ne pécherions jamais.

« Au moment de la tentation, il faut renouveler fermement les promesses de son baptême. Tenez, écoutez bien ça. Lorsque vous êtes

tentés, offrez au bon Dieu le mérite de cette tentation pour obtenir la vertu opposée..... Offrez aussi la tentation pour demander la conversion des pécheurs : ça dépite le démon et le fait fuir parce que la tentation se tourne contre lui. Allez ! après cela, il vous laissera bien tranquille.

« Un chrétien doit toujours être prêt au combat. Comme en temps de guerre il y a toujours des sentinelles placées çà et là, pour voir si l'ennemi approche ; de même, nous devons toujours être sur nos gardes pour voir si l'ennemi ne nous tend pas des pièges et s'il ne vient pas nous surprendre...

« Nous sommes en ce monde comme un vaisseau sur la mer. Qu'est-ce qui produit les vagues ? C'est l'orage. En ce monde le vent souffle toujours. Les passions soulèvent la tempête dans notre âme, ce sont ces combats qui nous méritent le ciel.

« Il ne faut pas croire qu'il y ait quelque lieu sur la terre où nous puissions échapper à cette guerre. Nous trouverons le démon partout, et partout il cherchera à nous ravir le ciel. Mais partout et toujours nous pouvons être vainqueurs.

.
« Lorsque nous croyons que tout est perdu, nous n'avons qu'à crier : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* Car Notre-Seigneur est là, tout à côté de nous, qui nous regarde avec complaisance, nous sourit et nous dit : « Vraiment, tu

« m'aimes; je reconnais que tu m'aimes. » En effet, c'est dans les combats contre l'enfer et dans la résistance aux tentations que nous prouvons à Dieu notre amour...

« Il faut nous dire, tous les matins : « Allons, mon âme, travaille à acquérir le ciel. Ce soir nos combats seront finis. » Le soir : « Demain, mon âme, toutes les peines de la vie seront peut-être passées pour toi.

« Combattons donc généreusement... Il y en a qui sont tellement faibles que, lorsqu'ils sont un peu tentés, ils se laissent aller comme du *papier mou*. Si l'on marchait toujours en avant comme les bons soldats, quand viendrait la guerre ou la tentation, on élèverait son cœur à Dieu et on reprendrait courage. Mais on demeure en arrière, on dit : « Pourvu que je me sauve, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne veux pas être un saint. » Si vous n'êtes pas un saint, vous serez un réprouvé, il n'y a pas de milieu; il faut être l'un ou l'autre, prenez-y garde. Tous ceux qui posséderont le ciel un jour seront saints. Les âmes du purgatoire le sont puisqu'elles n'ont point de péchés mortels, qu'elles n'ont qu'à se purifier et qu'elles sont les amies du bon Dieu. Travaillons, mes enfants; un jour venant, nous trouverons que nous n'avons rien fait de trop pour gagner le ciel. »

Notre Bienheureux trouvait quelquefois des expressions synthétiques d'une réelle puissance. Toute la dignité du sacerdoce, il la résuma dans deux phrases : « Après Dieu, le prêtre, c'est

tout!... Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre : on y adorera les bêtes...

« Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus. Quand vous voyez le prêtre, pensez à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

En quelques mots, il rappelait les effets de l'œuvre du Rédempteur : « La Passion de Notre-Seigneur est comme un grand fleuve qui descend d'une montagne et ne s'épuise jamais. »

Enfin il essayait dans l'intimité des mots charmants qui achèvent de révéler le caractère assisien de son âme de poète. En allant voir un malade, au printemps, il avait été charmé par le gazouillis des oiseaux, mais presque aussitôt une réflexion lui était venue : « Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! Que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu (1) ! »

Le moine que chacun saluait déjà comme le prince de la chaire désira voir, on n'en saurait être surpris, ce prédicateur de campagne qui remuait si merveilleusement les âmes. A la suite d'un de ses séjours à Lyon, le P. Lacordaire fit le voyage d'Ars. Il y arriva le 3 mai 1845. « Ce saint prêtre et moi, dit-il après avoir entendu le Bienheureux à son prône, nous ne parlons pas la même langue ; mais j'ai le bon-

1. Un fils de saint François, le bienheureux Crispin de Viterbe, non moins sensible au chant des oiseaux que notre cher curé, disait de leurs concerts : « Ils louent Dieu, louons-le donc nous aussi ! » P. Pie de Langogne, *Le Saint Joyeux*, p. 104.

heur de pouvoir me rendre ce témoignage que nous sentons de même, encore que nous ne disions pas de même (1). »

Aux vêpres, où il fut obligé de parler pour ne pas désobliger notre curé, il salua la vertu de celui-ci en termes qui enchantèrent l'assistance. L'éminent orateur revit plus tard le saint ascète et en reçut des lumières, mais il ne les divulgua jamais. Il se contenta de manifester combien il les estimait par cette phrase : « La science creuse la vie et ne la comble pas ; la piété l'illumine, l'élève et la remplit. »

1. Ce jour-là, le Bienheureux avait exhorté son auditoire à demander au Saint-Esprit la plénitude de ses dons.

CHAPITRE VIII

Guérisons et conversions obtenues par le Bienheureux. — Ses miracles. — Ses larmes. — Son saint amour des âmes. — Ses exhortations aux pécheurs. — Son heureuse influence sur les pénitents. — Ses paroles sur le péché. — Comment il convainquait. — Quel guide spirituel il était. — Tendre père et ferme directeur. — Sa science de l'infirmité. — Sa gloire. — Ouations des pèlerins. — Ses réponses aux questions ineptes. — Portraiture. — Décoré. — Comment il accueillait les témoignages de respect. — Persécuté par ses admirateurs. — Son mépris de lui-même. — Notre pauvre misère. — Victime des pèlerins avides de reliques. — On se dispute son cadavre. — Ses compatriotes veulent l'enlever à la paroisse d'Ars. — Sa soumission à la volonté divine.

Nombreuses sont les guérisons que l'on a tout lieu de considérer comme obtenues par la sainteté de notre ascète. La plupart ayant de grandes analogies, l'indication des principales suffit.

En 1838, il sauva d'une congestion cérébrale l'une des directrices de la Providence. En 1843, il délivra d'une laryngite chronique une Châlonnaise, Mme Raymond-Corcevay, et de la phtisie un prêtre de Moulins. Quelques années plus tard, il mit fin au mutisme d'une fillette de sept ans, qui n'avait jamais encore parlé, et aux

abcès purulents d'une autre enfant. En 1848, il rendit à la santé un jeune homme devenu infirme à la suite d'une chute de cheval et la petite Françoise Volet, de Brullioles (Rhône), incapable de marcher depuis cinq mois (1); en 1855, une demoiselle de Lapalud (Vaucluse), Zoé Pradelle, très affaiblie par des troubles nerveux; en 1857, la Châlonnaise précitée que torturait une hépatite aiguë compliquée d'hydropisie; une Marseillaise, Mme Daumas, atteinte d'une maladie de la moelle épinière; une religieuse de la Sainte-Enfance, de Valence, dont le bras droit était paralysé; un petit garçon estropié d'une jambe et un autre garçonnet dont les membres inférieurs ne fonctionnaient pas. Quand celui-ci eut recouvré l'usage de ses jambes, sa joie se traduisit par des gambades en pleine église; or il était chaussé de sabots. Le bon père bénit l'enfant et la mère, mais il ne put s'empêcher de dire d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité : « Sainte Philomène aurait bien dû guérir ce petit chez lui (2). » La même année, il fit disparaître une loupe de l'œil d'un enfant par un simple attouchement de doigt.

En 1858, une paralytique de Cette et le jeune Charles Blazy, de Cébazat (Puy-de-Dôme), lequel, après être resté pendant trois ans alité,

1. Cette fillette avait douze ans, elle fut guérie après avoir fait la sainte communion.

2. La veille, il avait instamment demandé à sa mère de lui acheter des sabots parce que le curé, prétendait-il, lui avait dit qu'il guérirait. Il avait alors huit ans; ses parents, les Dévoluet, habitaient Saint-Romain au mont d'Or.

ne se traînait qu'à l'aide de béquilles, furent guéris dans l'église d'Ars (1).

En 1859, le frère du précédent fut délivré d'une hernie étranglée sans avoir quitté son village, après une neuvaine à sainte Philomène; et une paysanne de Montmorin (Hautes-Alpes), Rose Eysseric, femme Armand, dont la langue était paralysée depuis neuf mois, retrouva l'usage de la parole en revenant du pèlerinage, au cours d'une seconde neuvaine.

Des guérisons à distance, notre Bienheureux en opéra beaucoup avec ou sans l'aide de sa chère petite Sainte. Plusieurs personnes redevinrent valides qui, dans l'impossibilité d'entreprendre le voyage d'Ars, s'étaient simplement recommandées au vénéré curé. Une religieuse d'un monastère de Dublin fut ainsi débarrassée d'une complète surdité. Et maintes âmes obtinrent, de la même manière, leur conversion ou d'abondants surcroîts de grâces.

Le cher thaumaturge ne donnait jamais de faux espoirs. Quand il pressentait que quelqu'un devait rester malade ou infirme, il le disait en ajoutant que le patient ne souffrirait plus en paradis. D'un paralytique de sa paroisse, il répéta souvent qu'il n'avait pas besoin de ses jambes pour aller au ciel et qu'il n'y entrerait

1. Charles Blazy redevint valide le jour de l'Assomption et, pour manifester sa reconnaissance, il entra dans l'Institut des Frères de la Sainte-Famille à Belley. La paralytique fut guérie immédiatement après avoir reçu la sainte communion.

peut-être pas si elles lui étaient rendues (1). A un religieux anémié gravement, il expliqua que Dieu voulait le sanctifier par la patience. « Vous verrez, à l'heure de la mort, ajouta-t-il, que vous aurez sauvé plus d'âmes de cette manière que par les œuvres de zèle que vous accompliriez en santé. » Ainsi apprenait-il, à l'occasion, à voir les choses en Dieu, à entrer dans les voies de Dieu.

Notre Bienheureux s'efforçait de tenir secrètes les guérisons qu'il obtenait, mais heureusement c'était difficile. Son humilité s'effrayait quand des murmures admiratifs accueillaient ses miracles, il finit par supplier sainte Philomène de ne pas tant les multiplier. Mais Dieu, qui certainement se délectait des prières de ce loyal serviteur, se plaisait à réaliser des prodiges par son intermédiaire.

Un jour, le charitable apôtre, au cours d'une de ses sorties, voit tomber, de la cime d'un peuplier, un de ses paroissiens; il le bénit et le malheureux, arrêté dans sa chute, atteint la terre sans se blesser. Une autre fois, comme il se préparait à communier un pénitent qui conservait des doutes sur la présence réelle, mais désirait croire et implorait la foi par l'intercession de Marie, l'hostie se détacha de ses doigts, alors qu'il était encore loin du communiant, et, traversant l'espace, se posa d'elle-même sur la

1. Ledit paralytique était persuadé que son curé n'aurait eu qu'à formuler une prière pour le guérir. « Mais, ajoutait-il joliment, son humilité gêne sa charité. »

langue de cet homme. L'humble pasteur divulgua ce miracle dans ses catéchismes, après l'avoir raconté à deux ministres protestants en vue de les convaincre de la réalité de la transsubstantiation.

Que n'eût-il pas entrepris pour décider les humains du monde entier à s'agenouiller devant l'ineffable Eucharistie!

« O homme que tu es grand, répétait-il dans ses instructions, nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu! Oh! quelle douce vie que cette vie d'union avec le bon Dieu! C'est le ciel sur la terre! »

« Notre-Seigneur est là caché qui attend que nous venions le visiter et lui faire nos demandes. Voyez comme il est bon! Il s'accommode à notre faiblesse. Dans le ciel, où nous serons triomphants et glorieux, nous le verrons dans toute sa gloire; s'il se fût présenté maintenant avec cette gloire devant nous, nous n'aurions pas osé l'approcher...

« Il est là, dans le sacrement de son amour, qui soupire et intercède sans cesse auprès de son Père pour les pécheurs. A quels outrages n'est-il pas exposé pour rester au milieu de nous? Il est là pour nous consoler, aussi devons-nous lui rendre visite souvent. Combien un petit quart d'heure que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités, pour venir le prier, le visiter, le consoler de tous les outrages qu'il reçoit, lui est agréable! Lorsqu'il

voit venir avec empressement les âmes pures, il leur sourit. Elles viennent, avec cette simplicité qui lui plaît tant, lui demander pardon pour tous les pécheurs des outrages de tant d'ingrats...

« Il est là comme victime. Aussi, tenez, une prière bien agréable à Dieu, c'est de demander à la sainte Vierge d'offrir au Père éternel son divin Fils, tout sanglant, tout déchiré, pour la conversion des pécheurs : c'est la meilleure prière que l'on puisse faire, puisque enfin toutes les prières se font au nom et par les mérites de Jésus-Christ. Il faut encore remercier Dieu de toutes ces indulgences qui nous purifient de nos péchés. Mais on n'y fait pas attention. On marche sur les indulgences, on pourrait dire, comme, après la moisson, on marche sur les gerbes de blé...

« Lorsque nous sommes devant le Saint Sacrement, au lieu de regarder autour de nous, fermons nos yeux et notre bouche; ouvrons notre cœur, le bon Dieu ouvrira le sien. Nous irons à lui, il viendra à nous, l'un pour demander et l'autre pour recevoir : ce sera comme un souffle de l'un à l'autre. Que de douceurs ne trouvons-nous pas à nous oublier pour chercher Dieu ! Les saints se perdaient pour ne voir que Dieu, ne travailler que pour lui ; ils oublièrent tous les objets créés pour ne trouver que lui : c'est ainsi que l'on arrive au ciel. »

L'ardent ouvrier du Seigneur désirait par-dessus tout obtenir des guérisons d'âmes.

« C'est le propre des saints de demander avant quoi que ce soit le salut du prochain (1). » Le divin Maître lui en fit effectuer un nombre respectable, et ces cures sont peut-être plus étonnantes, plus admirables encore que celles des affections corporelles. Ars vit quelques conversions extraordinaires, toutefois le saint apôtre eut surtout à s'occuper de pécheurs à moitié préparés. Il ne reçut pas des esprits à raisonner, mais des cœurs à toucher. Il avait tout ce qu'il fallait pour attendrir les plus durs : le don des larmes et un séraphisme auquel peu résistaient.

Son regard lumineux, où scintillaient toujours quelques pleurs, ne rencontrait jamais en vain le regard d'une personne à l'âme tourmentée. Quand il parlait aux pénitents, les mots heureux, les mots qui portent et poussent aux fermes résolutions jaillissaient de son cœur. Voulait-il faire comprendre combien l'homme est barbare d'offenser par le péché un père infiniment bon comme le Père des miséricordes ? Il s'écriait : « Mon Dieu ! qu'aimerons-nous donc si nous n'aimons pas l'amour ? » Cri d'un vrai fils de saint François. Et il ajoutait : « Nous fuyons notre ami et nous aimons notre bourreau. Que c'est dommage !... Non, le pécheur est vraiment trop malheureux..., trop malheureux (2) ! » Alors des sanglots étouffaient

1. Saint Jean Chrysostome, *Homil. 4 super Matth. Oper. perf.*

2. Cela fait penser à l'exhortation de sainte Térèse :

sa voix. Une fois, il pleura si fort sur un pénitent qui restait glacial que celui-ci, tout ébahi, lui demanda la raison de ce chagrin. « Ah! mon ami, répondit-il, je pleure de ce que vous ne pleurez pas! » Écho de la sainte exclamation dont Jacopone de Todi faisait retentir les campagnes : « Ah! je pleure de ce que l'amour n'est pas aimé! »

En général, les glaces de l'indifférence fondaient très vite sous les chauds rayons jaillis du cœur de notre ascète. Le plus illustre pécheur sauvé par sa sollicitude, c'est l'architecte Pierre Bossan, le très artiste continuateur de nos vieux maîtres d'œuvre. Il venait d'être durement éprouvé quand le désir le prit de gagner Ars, vers 1833, et la douleur l'avait amené à de salutaires réflexions. Le bon père acheva de le conquérir au Christ et lui prépara l'accès de la vie spirituelle, où il devait progresser bellement : l'art chrétien y gagna un génial interprète de plus (1).

L'un des plus endurcis que notre curé ait dé-

« O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-mêmes! A la vue d'une si profonde misère, pourriez-vous ne pas faire tous vos efforts pour arracher ce voile horrible collé sur vous? » — *Le Château intérieur*, ch. II, p. 374.

1. Après sa conversion, Bossan voulut se consacrer à l'art sacré. Il ne tarda pas à réaliser des chefs-d'œuvre. Il avait conservé une vive reconnaissance pour le saint curé et ce lui fut une joie de tracer les plans de la basilique d'Ars. On commença les travaux en 1862. Cf. sur Bossan et son œuvre, *le Mois littéraire et pittoresque* de décembre 1901.

terminé à changer de vie s'appelait Maissiat. C'était un savant doublé d'un dilettante qui, après avoir traversé plusieurs religions, venait d'embrasser les théories de Cabet. Deviné dans la foule par le Bienheureux, dont le regard perça les ténèbres condensées autour de sa conscience, comme un soleil radieux perce les brumes de septembre, il se laissa docilement introduire dans la sacristie après la messe et se confessa (1).

Parmi les autres conversions peu communes, signalons particulièrement celles d'une janséniste de Fareins (1838) (2), d'un jeune ouvrier qui devint Frère Mariste (1840), d'une riche mondaine qui se dévoua au service des pauvres dans une congrégation (1845), d'un voltairien endurci, d'un octogénaire dont la conquête semblait impossible (1856) (3), d'un négociant éloigné des sacrements depuis vingt-cinq ans et d'un spirite, Antoine Saubin, qui se fit Trappiste (1859). Aucun de ces convertis ne retomba, notre apôtre les avait bien réellement délivrés de l'esclavage du péché.

Que d'âmes mortes lui durent ainsi leur ré-

1. Le saint curé l'avait saisi par la main, happé en quelque sorte, quand ce pécheur était passé devant la sacristie. Cette conversion eut lieu en 1842.

2. Fareins, paroisse voisine d'Ars, comptait quelques jansénistes parmi ses habitants.

3. C'était un irréligieux très hostile au curé d'Ars. Néanmoins celui-ci n'hésita pas à l'aller trouver dans sa chambre, à l'hôtel où il était descendu, et tout en pleurs s'agenouilla près de lui; à cette vue, le vieil incroyant très ému ne résista pas davantage.

surrection spirituelle! Que d'âmes affaissées reprirent courage sous son influence et s'avancèrent résolument vers les sommets de la perfection! Combien d'autres, incapables de hautes ascensions, acquirent au moins, à son contact, une piété avenante, plus évangélique! Sa bonté surnaturalisée, toute rayonnante de l'esprit de Jésus dilatait les cœurs, humanisait, améliorait, harmonisait les caractères. Certes, le bon père eût approuvé ces paroles du P. Faber, cet autre énamouré de notre adorable Sauveur.

« ... Il serait grandement à désirer que les personnes de piété condescendissent à rendre leur dévotion moins anguleuse et moins agressive, quand elles le peuvent sans relâchement et sans concession de principes. Ce n'est pas chez les dévots, considérés comme classe, qu'il faut chercher la bonté douce et aimable. C'est scandaleux à dire; mais comme il y a bien moins de scandale dans l'aveu que dans le fait lui-même, je veux m'aventurer, pour le plus grand bien, à dire que les gens religieux ont, en général, quelque chose de dur. Que voulez-vous? Notre pauvre nature ne peut tout faire à la fois; et, trop souvent, on laisse la bonté en friche comme un champ dont on ne connaît pas la valeur. De là vient qu'on est parfois charitable, compatissant et dévoué, sans avoir ce parfum d'amabilité et de délicatesse qui constitue la bonté telle que nous l'entendons. Ajoutons cet arôme aux grâces de choix que nous possédons peut-être, et nous convertirons dix personnes là où les

préjugés d'un seul nous donnent maintenant assez de fil à retordre. S'il y a dans la dévotion une sorte d'égoïsme spirituel, moins à condamner qu'à regretter, je n'aimerais pas à penser que ce mal soit irrémédiable; et, assurément, on peut faire en sorte que le soin de soi-même ne nuise pas à une exquise bonté; pour cela, il ne faut qu'un peu d'efforts et de vigilance. La bonté, comme la grâce, n'est certainement pas assez cultivée, tandis que les portions de la vie spirituelle qui nous replient sur nous-mêmes pour nous recueillir, étudier notre intérieur et le garder, le sont trop exclusivement (1). »

Le divin Maître n'envoyait pas seulement à son bon serviteur d'abondantes inspirations; il rendait aussi sa voix convaincante, attendrissante, captivante. C'est beaucoup par ses intonations et la manière dont il nuancait certains mots que le saint curé ouvrait les âmes à la contrition, en prononçant des paroles comme celles qui suivent.

« Par le péché, nous méprisons le bon Dieu, nous crucifions le bon Dieu! Que c'est dommage de perdre des âmes qui ont coûté tant de souffrances à Notre-Seigneur! Dites-moi, mon ami, quel mal vous fait Notre-Seigneur pour le traiter de la sorte?... Si les pauvres damnés pouvaient revenir sur la terre! S'ils étaient à notre place!

1. P. Faber, *Conférences spirituelles*, p. 16-17. Ces conférences parurent, pour la première fois, à Londres, quelques mois seulement avant la mort du saint Curé d'Ars.

« Oh ! que nous sommes ingrats ! Le bon Dieu nous appelle à lui et nous le fuyons. Il veut nous rendre heureux et nous ne voulons point de son bonheur ; il nous commande de l'aimer et nous donnons notre cœur au démon. Nous employons à nous perdre un temps qu'il nous a ménagé pour nous sauver. Nous lui faisons la guerre avec les moyens qu'il nous a donnés pour le servir...

« Quand nous offensois le bon Dieu, si nous regardions notre crucifix, nous entendrions Notre-Seigneur nous dire au fond de l'âme :
« Tu veux donc te mettre du côté de mes ennemis ? Tu veux donc me crucifier de nouveau ? »
Jetez les yeux sur Notre-Seigneur attaché à la croix et dites-vous : Voilà ce qu'il en a coûté à mon Sauveur pour réparer l'injure que mes péchés ont faite au bon Dieu !... Un Dieu qui descend sur la terre pour être victime de nos péchés, un Dieu qui souffre, un Dieu qui meurt, un Dieu qui endure tous les tourments parce qu'il a voulu porter le poids de nos crimes...
A la vue de cette croix, comprenez la malice du péché et la haine que vous devez en avoir. Rentrez en vous-même ; voyez ce que vous avez à faire pour réparer votre pauvre vie... Que c'est dommage ! Le bon Dieu vous dira à la mort :
« Pourquoi m'as-tu offensé, moi qui t'aimais tant ? » ... O mon enfant ! offenser le bon Dieu qui ne nous a jamais fait que du bien ! Contenter le démon qui ne peut nous faire que du mal ! Quelle folie ! »

Notre Bienheureux excellait à consoler, même les navrés en proie aux désolations suprêmes, à reconforter les hésitants, les dolents, les faibles, les inquiets; il savait ranimer les uns et fortifier les autres pour les combats futurs. Transformé par la grâce, il métamorphosait, avec l'assistance divine, ceux qui lui confiaient la direction de leur âme. C'était à la fois un tendre père et un ferme directeur. S'il pleurait avec les affligés, il les mettait en garde contre tout excès d'affliction. S'il soutenait ses dirigés avec des soins exquis, il les virilisait, les affermissait en vaillant soldat du Christ. Son cœur avait, comme celui de Jésus, *la science de l'infirmité*. Après sa mort, beaucoup se sentirent bien seuls.

Fait bien remarquable, cet humble, ce pauvre curé de campagne terré dans une province perdue, eut plus de gloire qu'aucune célébrité de son temps. Nul peut-être, au milieu du XIX^e siècle, si ce n'est Lacordaire, n'a bénéficié de son vivant d'une renommée aussi universelle. Et parmi ces favoris du monde, aucun personnage fameux, pas même Victor Hugo, n'a obtenu des succès aussi spontanés, aussi francs, aussi solides que ceux de cet anachorète qui les cherchait si peu! Que d'enseignements Dieu livre ainsi au monde! Mais le monde ne sait pas voir et ceux qui le mènent ne veulent pas voir.

« Cœurs de tous les hommes, s'écriait le bienheureux Seuse, pourquoi n'aimez-vous le Souverain Amour? Pourquoi n'aimez-vous pas le Dieu qui veut vous délivrer de l'esclavage de la

tristesse et vous rendre une liberté joyeuse (1)? »

Combien, à la place de notre apôtre, eussent fini par céder aux sollicitations de l'amour-propre. C'est un tel séducteur que l'amour-propre! Il a l'éloquence si persuasive, la dialectique si retorse! Et l'enthousiasme des foules dégage une telle griserie! Mais, pour repousser les plus subtils effluves de l'orgueil, il travaillait chaque jour, on sait avec quel courage, à renforcer en lui l'humilité, cette force indéfectible dont saint Bonaventure a dit qu'elle jouit d'un pouvoir souverain pour dompter et confondre l'ennemi superbe (2).

Quand il se rendait de l'église au presbytère, puis à la *Providence*, notre ascète baissait la tête sous les ovations de la foule; elles le flagellaient; un homme ordinaire, accueilli par des huées, n'eût pas été plus supplicié. Chacun se découvrait sur son passage, et, dans tous les groupes, éclataient des acclamations. C'est à ce moment que l'abordaient ceux qui n'étaient pas encore parvenus à lui adresser la parole. On le

1. *Lettres*.

2. *Lettre à un novice*, p. 26. Édition de la maison Saint-Roch, Couvin.

« Par votre humilité, dit encore saint Bonaventure, vous éviterez tous les filets, toutes les embûches du démon; elle est une sauvegarde contre les tentatives et elle émousse le courage de l'ennemi. Voilà pourquoi elle est le but constant de ceux qui cherchent le Seigneur, la philosophie de ses serviteurs, la sagesse de ses saints. Qui la possède, si ignorant, si simple soit-il, est vraiment sage; mais qui en manque, si plein soit-il de sa science et de ses avantages extérieurs, n'a rien que d'insensé et de méprisable. » *Ibid.*, p. 26-27.

pressait, on le criblait de questions. Et beaucoup aussi l'importunaient. Tant de fidèles, tant de braves gens manquent de tact!

Les interrogations ineptes éveillaient souvent sa verve malicieuse, qu'il tempérerait d'un bon sourire. A une bavarde qui se plaignait de n'avoir pu lui parler depuis trois jours qu'elle était dans le pays, il répondit : « Nous causerons en paradis. » A une veuve qui lui demandait si son mari se trouvait en purgatoire : « Je n'y suis pas allé. » Aux évaporées trop impatientes de connaître leur vocation : « Votre vocation, mon enfant, est d'aller au ciel. »

Quand il voyait son portrait — car très tôt on le portaitura, et comment! — il éprouvait de très désagréables sensations. Ces méchantes effigies, il les appelait son *carnaval*; il eût été aussi mécontent, d'ailleurs, d'un fidèle et artistique portrait. On tenta vainement de le décider à poser. Le sculpteur Émilien Cabuchet, pour ébaucher sa tête d'après nature, dut se rendre pendant plusieurs jours à son catéchisme et y travailler à la dérobée, comme un écolier qui prépare quelque sottise.

A cet affamé d'humiliations, à cet amoureux de vie solitaire, les honneurs paraissaient de très vaines et, en même temps, de très dangereuses choses. « La plus grande gloire, la plus haute dignité ici-bas, dit Jean van Ruysbroeck l'admirable, c'est de servir Dieu; comprenons bien qu'en le servant avec sagesse, nous jouissons

déjà de son éternel royaume, nous régnons (1). »

On persécutait notre Bienheureux en le comblant de témoignages de respect. Quand Napoléon III, à la demande du sous-préfet de Trévoux, que poussait une excellente intention, et sur le rapport du préfet de l'Ain, le décora de la Légion d'Honneur, sa déception à la vue de la croix se traduisit par un délicieux : « Ce n'est que ça ! » Cette croix à ce chevalier de la Croix ! Mais qui persuadera jamais aux mondains que ce qu'ils recherchent avec tant de passion laisse indifférentes certaines âmes !

Le cher ascète fut également très contrarié de recevoir le camail de chanoine honoraire. Ce signe honorifique, il ne le porta que le jour de son installation, et comme une personne lui disait, pour le féliciter, qu'il était jusqu'alors le seul chanoine créé par Mgr Chalandon : « Je crois bien, répartit le malheureux honoré, Monseigneur a eu la main par trop malheureuse. Il a vu qu'il s'était trompé, il n'ose plus recommencer. »

La plus sûre manière de lui déplaire, c'était de le louer. Il détruisait impitoyablement toutes les lettres dont le début célébrait sa personne. Maint exploitateur de la charité dut être ainsi — et ce fut justice — fort attrapé.

Son mépris de lui-même, rien ne l'entamait ni le diminuait. « Le bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pé-

1. *Noces spirituelles*, version Maeterlinck.

cheurs, déclarait-il en toute sincérité, parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable de tous les prêtres. S'il y avait eu, dans le diocèse, un prêtre plus ignorant que moi et qui valût moins, Dieu l'aurait pris de préférence (1). »

Lorsqu'on commença de parler de lui publiquement, il en fut marri; et son chagrin s'aviva quand, dans sa vieillesse, ses admirateurs lui infligèrent sa biographie.

Il arriva parfois aux prédicateurs du dimanche de prononcer quelques mots louangeurs à l'adresse de notre Bienheureux; on le voyait aussitôt s'enfuir dans la sacristie. « L'orgueil, dit-il un jour, c'est la chaîne du chapelet de tous les vices, l'humilité la chaîne du chapelet de toutes les vertus. Hélas! on ne conçoit pas comment et de quoi une si petite créature que nous peut s'enorgueillir! »

Au privilégié qui comprend l'indicible grandeur de Dieu, les créatures paraîtront toujours bien infimes. L'orbe de la terre est devant le soleil comme une goutte de rosée, nous enseigne le *Livre de la Sagesse* (x1, 23). Et qu'est-ce donc que l'homme? lit-on dans l'*Ecclésiastique* (xviii, 7-8). Que vaut-il? Ses jours sont comme une goutte d'eau de l'océan. C'est pourquoi notre Bienheureux répétait à satiété qu'il faut absolument devenir humble.

« L'humilité est comme une balance; plus on s'abaisse d'un côté et plus on est élevé de l'autre.

1. Comparer cette déclaration avec les paroles de saint François au Frère Massée. *Fioretti*, ch. x.

Ceux qui nous humilient sont nos amis, non ceux qui nous louent.

« On demandait à un saint quelle était la première des vertus? « C'est, répondit-il, l'humilité. — Et la seconde? — L'humilité. — La troisième? — L'humilité. »

« Jamais nous ne comprendrons notre pauvre misère. Ça fait frémir rien que d'y penser! Dieu ne nous en donne qu'un petit aperçu. Si nous nous connaissions à fond comme il nous connaît, nous ne pourrions pas vivre; nous mourrions de frayeur. Les saints se connaissaient mieux que les autres, c'est pourquoi ils étaient humbles. Ils entraient dans de grandes confusions en voyant que Dieu se servait d'eux pour faire des miracles. »

Et comme tous les saints, il essayait sous mille formes ces conseils de détachement qu'Henri Seuse a poétiquement synthétisés dans une phrase de ses lettres : « Arrache ton cœur à tout ce qui passe et fais-le monter jusqu'à Dieu. »

De bonne heure, les pèlerins voulurent des reliques du thaumaturge d'Ars, ils étaient si persuadés de sa sainteté! Ils commencèrent par déchiqueter ses surplis et ses chapeaux (1), ils travaillèrent ensuite le bas de sa soutane et les

1. Ils travaillaient avec une si belle activité à cette préparation anticipée de reliques que notre curé se vit forcé de ne plus quitter son surplis et de rester tête nue. Pour les calmer, on prit le parti, dans l'entourage du Bienheureux, de leur distribuer du linge usé dont il cessait de se servir.

boucles de sa chevelure tandis qu'il faisait son catéchisme; puis, toujours insatiables et de plus en plus indiscrets, ils pillèrent la paille de sa couche et de ses chaises anémiques, ils pratiquèrent des brèches dans sa table, lacérèrent ses livres, même son bréviaire qu'il dut cacher, et, tout à fait éperdus, finirent par fouiller dans ses tiroirs. Tout était bon à ces dévots redoutables, certains lui chipaient ses plumes, d'autres se disputaient les cheveux restés entre les dents de son peigne. Les moins favorisés s'estimaient heureux de prendre, dans la cour du presbytère, une fleurette ou une branche de sureau.

Plus tard, le bon père eut l'idée — bien lyonnaise — de tirer parti de cette fièvre singulière, dans l'intérêt de ses pauvres, auxquels il n'avait plus une chemise à donner; car sa servante s'étant changée en conseil judiciaire ne mettait à sa disposition, on s'en souvient, que le strict nécessaire. Il fit donc vendre aux pèlerins en quête de *souvenirs* ses meubles infirmes, ses souliers en ruine, ses soutanes délabrées, ses surplis en loques, et même sa dernière dent. Son humilité, en cette occurrence, le cédait à sa charité.

Non contents de dépouiller notre apôtre, ses admirateurs se disputèrent ses ossements bien avant qu'il eût expiré. Les habitants de Dardilly le supplièrent de spécifier dans son testament qu'il léguait son corps à sa paroisse natale, et il y consentit. Mais quand ceux d'Ars apprirent la chose, ils protestèrent énergiquement.

Mgr Chalandon intervint, demanda des explications au Bienheureux, et celui-ci, dont l'humilité n'était pas peu crucifiée par un tel débat, promit de laisser son cadavre, le mot convenait alors, à ses chers paroissiens (1).

Au début de 1855, les compatriotes du Saint avaient essayé de l'enlever. On va voir comment. Le 26 janvier, son frère, très gravement malade et désirant le revoir avant de rendre le dernier soupir, l'envoie quérir par son fils. Notre curé part en voiture avec son neveu, l'abbé Toccanier et un Frère de la Sainte-Famille. L'abbé, supposant bien qu'à Dardilly on profiterait de la circonstance pour retenir le vénéré pasteur, avait tenu à l'accompagner. Celui-ci, quoique le véhicule fût bon et parfaitement clos, ne tarde pas à se sentir incommodé et descend. Mais le froid très rigoureux l'empêche bientôt d'avancer. Un paysan passait alors avec des échalas, notre curé lui en achète un 2 francs (2), et, en s'appuyant sur ce bâton, il réussit à marcher jusqu'à Parcieux. Là, malgré ses efforts, impossible de faire un pas de plus.

« Dans ce cas, dit l'abbé Toccanier, je vais avec votre neveu à Dardilly.

— Oui, mon ami, vous me ferez plaisir. Demandez à mon frère s'il a quelque chose de par-

1. Mais ce fut seulement à la veille de sa mort qu'il refit son testament.

2. Il n'avait pas voulu que ses compagnons coupassent une branche dans les haies des bords de la route. C'eût été un vol.

ticulier à me dire et recommandez-lui notre sœur. »

Pour regagner sa paroisse, le Bienheureux remonte dans la voiture et, cette fois, ne s'en trouve point du tout mal. A la côte de Trévoux, il est reconnu par des pèlerins qui retournaient à Lyon dans l'omnibus. Tous s'empressent de descendre, ravis de l'aventure, et c'est escorté par cette troupe qu'il réintègre son église. Or, parmi ces pèlerins, il y avait de vieux pécheurs. L'apôtre avait été ramené providentiellement à son confessionnal pour les réconcilier avec Dieu.

Après s'être acquitté de sa mission auprès du frère de notre ascète, l'abbé Toccanier s'était hâté de revenir à son poste. Quelques heures plus tard, arrivaient le vicaire et plusieurs religieuses de Dardilly dans l'espoir de démontrer au saint curé qu'en prenant le chemin de fer, et en s'arrêtant aux différentes stations, il pouvait encore se rendre au chevet du mourant.

« C'est impossible, répondit-il, j'ai fait tout ce que j'ai pu.

— C'est bien triste, reprit le vicaire, c'est bien triste pour M. votre frère de descendre dans la tombe avec les secrets qu'il peut avoir à vous confier.

— Mon frère n'a point de secret. M. le missionnaire qui est allé le voir l'a interrogé à ce sujet. »

Ce coup droit, auquel ils ne s'attendaient guère, déconcerta ses interlocuteurs, qui s'inclinèrent. Toutefois ils ne se tinrent pas pour bat-

tus et, à quelque temps de là, revinrent à la charge. Quand, la nuit tombant, le saint pasteur sortit de son presbytère et se dirigea vers l'église, ils essayèrent avec une respectueuse insistance de le décider à les suivre. Un refus des plus précis les arrêta.

« Non, non, déclara notre curé, je n'ai pas prévenu Monseigneur et je ne suis pas prêt. »

A cette heure, le Bienheureux soupirait peut-être encore après la retraite, mais il désirait certainement davantage s'abandonner à la volonté divine. Or le Dieu de son cœur et son partage pour l'éternité (Ps. LXXII, 26) ne venait-il pas de lui manifester que sa présence dans la paroisse d'Ars s'imposait plus que jamais ? Il entendait donc continuer l'œuvre confiée à son zèle, dût-il sacrifier jusqu'au bout son goût de la solitude et dépenser le reste de ses forces. Aucun saint n'eut raisonné autrement. Plus on se soumet à l'ordre de Dieu, plus on se sanctifie.

« O bonne volonté ! ô cœur pur ! s'écrie le P. de Caussade, que Jésus a bien su vous mettre à votre place quand il vous a rangé parmi les béatitudes ! Quel bonheur plus grand que de posséder Dieu, tandis qu'il vous possède réciproquement !... »

« O cœur pur ! ô bonne volonté ! vous êtes l'unique fondement de tous les états spirituels ! C'est à vous que sont donnés et par vous que profitent les dons de pure foi, de pure espérance, de pure confiance et de pur amour. C'est sur votre tronc que sont entées les fleurs du désert ;

je veux dire les grâces précieuses qu'on ne voit guère éclater que dans ces âmes entièrement détachées, où Dieu, comme dans un séjour inhabité, fait sa demeure, à l'exclusion de tout autre objet (1). »

1. *L'Abandon à la Providence divine*, p. 39-40.

CHAPITRE IX

Bases de la sainteté de Jean-Baptiste Vianney.
— *Humble à l'exemple du Sauveur.* — *Comment il se renonçait.* — *Comment il se mortifiait.*
— *Sa maîtrise en ascétisme.* — *Sa charité.* — *Sa patience.* — *Son abandon à la volonté divine.* — *Éminent degré de son amour pour Dieu.* — *Le feu flamboyant que rien ne peut éteindre.* — *Secrets de son âme.* — *Déclin d'une sainte vie.* — *Le vieil ascète tombe d'épuisement.* — *Cloué sur sa couche.* — *Il reçoit les derniers sacrements.* — *Sa dernière émotion.* — « *Nous le verrons!* » — *Sa prière suprême.* — *Sa sainte mort.* — *Consternation générale.* — *Devant la dépouille du vénéré prêtre.* — *Ses funérailles.* — *Discours de Mgr de Langalerie.* — *Les deux miracles de 1862.* — *Béatification du Curé d'Ars.*

C'est sur l'humilité, le renoncement, la mortification, l'abandon à la volonté divine, la dilection de la pauvreté, la charité, l'amour de Dieu que s'édifia la sainteté de J.-B. Vianney. Quelles bases plus solides?

Son humilité reflétait les exemples du divin Maître, qu'il suivait en disciple fidèle, pensant avec le P. Lallemand: « Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse nous apprendre à être humbles (1). »

1. *La Doctrine spirituelle*, ch. vi, p. 373.

Dans son profond mépris de lui-même, notre ascète avait acquis cette suréminente vertu dont les effets empêchent d'ambitionner l'estime du prochain. Ainsi était-il entraîné, poussé au renoncement.

« Un esprit humble est, nécessairement, un esprit désintéressé. L'humilité est une perpétuelle présence de Dieu; et comment en présence de Dieu, pourrait-on ne pas s'oublier soi-même (1) ? »

Ainsi délivré des liens de l'égoïsme, on supporte valeureusement peines, ennuis et fatigues. « La mortification a un baume et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus, affirmait notre curé; on veut épuiser la coupe et aller jusqu'au bout. Il n'y a qu'une manière de se donner à Dieu dans l'exercice du renoncement et du sacrifice : c'est de se donner tout entier, sans rien garder pour soi. »

Quelques détails compléteront ce qui a été dit de sa mortification. On a vu qu'il ne s'asseyait jamais pour converser, il ne s'accoudait point quand il priait à genoux. Il s'ordonnait de ne pas respirer de fleurs, de supporter la soif, même ardente, les odeurs nauséabondes, les importunités des mouches. Enfin, il refusait de se protéger contre le froid, quoique très sensible à ses morsures. Un hiver, la gelée fut si terrible qu'il sortait du confessionnal les jambes complètement engourdies. Il ne les sen-

1. F.-W. Faber, *Bethléem*, t. I, p. 250.

tait plus, avoua-t-il à son auxiliaire. Force lui était alors de s'appuyer aux bancs et aux chaises pour traverser l'église (1).

Pendant sa convalescence, le Bienheureux jeta le matelas et le traversin qu'on avait cru devoir ajouter à son lit. Quant aux confitures et aux conserves qu'il reçut à la même époque, il les fit porter à une pauvre femme. La plus légitime des douceurs lui paraissait rejetale. Quelqu'un de son entourage ayant appris qu'il s'écorchait pendant ses longues stations au confessionnal, s'avisa d'y placer des coussinets, notre ascète les arracha. « C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu (2). »

S'il est beau de supporter les mortifications que l'on s'impose soi-même, combien plus méritoire d'accepter les souffrances que l'on ne choisit pas ! Ces croix imposées par la Sagesse divine, le bon père les accueillait avec un abandon idéal et les portait en vrai saint. Il eût pu faire sienne cette sentence du bienheureux Albert le Grand : « La vie n'est que l'ombre projetée par la croix de Jésus-Christ : hors de cette ombre, il n'y a que mort (3). »

1. Pendant un autre hiver rigoureux, un missionnaire eut la délicate idée de glisser sous son confessionnal un plancher à coulisse, dans lequel on mit une bouillotte. Rien ne trahit ce charitable stratagème, et le Saint remercia Dieu d'avoir eu les pieds chauds en pleine mauvaise saison.

2. *Actes*, XIV, 21.

3. *De laudib. beatæ Mariæ Virg.*, l. I, c. VII.

Nul ne le vit accorder quelque attention à un outrage ou à une injustice; or des hottées de lettres injurieuses lui furent expédiées et l'on n'a pas oublié comment certains de ses confrères se conduisirent à son égard. Leurs excès l'avaient bien déterminé une fois à se plaindre à son évêque, mais, au moment de signer sa lettre, il se ravisa et la mit en pièces. C'était un vendredi, cet amoureux contemplateur de Jésus tint à embrasser sa croix. Un tel acte de renoncement n'affirme-t-il pas sa maîtrise en ascétisme? Et quelle lumière il jette sur son séraphisme! « L'amour est comme le feu, il monte toujours plus haut et semble vouloir chercher son centre dans la sphère supérieure (1). »

Né impétueux comme saint François de Sales, il avait dû lutter contre son naturel avec une énergie et une constance extraordinaires pour se rendre doux et surtout patient. Que de grossiers pèlerins — engeance sans pitié — le harcelèrent odieusement! Que d'épais naïfs l'assommèrent de demandes dictées par l'attachement aux biens de ce monde! Que d'imbéciles le traitèrent de bête, en lui déclarant en face qu'ils étaient revenus de la haute opinion qu'ils avaient de sa personne avant de le connaître! Que de crasseux bélîtres l'affligèrent d'outrages inconscients! comme cette bourgeoise qui lui ayant remis cent francs, en vue d'obtenir sa guérison, les lui redemanda lors-

1. Saint Jean de la Croix, *Nuit obscure*, l. II, ch. xx, p. 453.

qu'eût été ruiné son espoir (1). Il les enveloppait tous des effluves de sa charité, les plus éner-vants ne troublèrent point son calme.

La patience fait trouver la douceur dans l'amertume, lit-on dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, la paix au milieu des injures. C'est une reine « qui réside sur un roc inébranlable, toujours victorieuse, jamais vain-cue ». La persévérance l'accompagne : « elle est la moelle de la charité, et c'est elle qui montre qu'on porte la robe nuptiale. » Miroir de l'âme, elle montre si les vertus sont vivantes et par-faites (2).

Ah ! certes, il avait quelque droit, le bon père, de conseiller le renoncement complet ! « Nous n'avons en propre, énonçait-il volon-tiers, que notre volonté ; c'est la seule chose que nous puissions tirer de notre fond pour en faire hommage au bon Dieu. Aussi assure-t-on qu'un seul acte de renoncement à la volonté lui est plus agréable que trente jours de jeûne. Toutes les fois que nous pouvons renoncer à

1. « Je ne suis pas guérie, dit-elle au saint curé, ren-dez-moi mon argent.

— Et vous le lui avez rendu ? lui demanda l'abbé Mon-nin, auquel il venait de conter l'aventure.

— Bien sûr !... Heureusement, on m'avait donné cent francs un instant auparavant ; je suis vite allé les cher-cher.

— Et vous n'avez fait aucune observation à cette dame ?

— Je m'en serais bien gardé. »

Et la dite dame portait plus de cent francs d'or à ses doigts !

2. *Dialogue*, XIV, 5-6-7.

notre volonté pour faire celle des autres, lorsqu'elle n'est pas contre la loi de Dieu, nous acquérons de grands mérites, qui ne sont connus que de Dieu seul. Qu'est-ce qui rend la vie religieuse si méritoire ? C'est ce renoncement de chaque instant à la volonté, cette mort continuelle à ce qu'il y a de plus vivant en nous.

« J'ai souvent pensé que la vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celle de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à Dieu que celle d'une religieuse qui est toujours en face de la Règle.

« Dans le monde même, à toute heure, on trouve à renoncer à sa volonté : on se prive d'une visite qui fait plaisir, on remplit une œuvre de charité qui ennuit, on se couche deux minutes plus tard, on se lève deux minutes plus tôt ; lorsque deux choses se présentent à faire, on donne la préférence à celle qui plaît le moins.

« Il n'y a que le premier pas qui coûte dans cette voie de l'abnégation. Quand une fois on y est entré, ça va tout seul, et, quand on a cette vertu, on a tout. »

Si notre ascète était parvenu à vaincre complètement sa volonté propre, c'est beaucoup parce qu'il avait suivi le conseil de sainte Térèse : « Jetez les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par

des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous le contenter par de simples paroles? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde (1). »

Les efforts du cher Bienheureux pour accomplir la volonté divine, les souffrances auxquelles il consentit pour servir les âmes, on les connaît. Détaché des vaines préoccupations par de généreux sacrifices, sublimé par des épreuves purificatrices, fermement désireux de coopérer aux lumières et aux mouvements de la grâce, prodigieusement riche de charité, que ne pouvait-il? « Celui... qui a la charité a son esprit revêtu d'une belle robe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph (Genes., xxxvii, 3), est parsemée de toute la variété des vertus; ou plus tost, il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus (2). »

1. *Le Château intérieur*, ch. iv, p. 632-633.

2. Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, l. XI, ch. ix.

Il lui avait donc été facile de pratiquer dans leur plénitude, l'obéissance, la chasteté et la pauvreté. Or celle-ci revêt son époux d'une admirable pureté. Après avoir délivré l'âme de toute souillure, elle l'embellit en l'ouvrant à la paix d'une sainte crainte. « Les épines tombent, et la rose reste dans toute sa beauté (1). »

Adorant en esprit d'humilité la profondeur des jugements de Dieu, notre apôtre allait en paix « au chemin du très saint amour (2) ». Il brûlait de ce feu qui porte à son paroxysme la puissance d'aimer des cœurs et les fait compatir à la Passion du Sauveur, qui pousse à convier les créatures à la louange du Créateur et à se prodiguer dans les œuvres de miséricordes les plus hautes. Comme tous les fervents adorateurs de Jésus, il ressentait « la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur (3) ». Son âme s'écoulait doucement « comme un baume fondu », selon l'expression de saint François de Sales, dans la divinité.

Il n'est certes pas téméraire de croire que, vers la fin de sa carrière, notre Bienheureux adhéraît au Seigneur, comme dit Ruysbroeck, « par la jonction de l'intention et de l'amour, comme un feu flamboyant qui ne peut plus être éteint (4) ». N'était-il pas trop mort à lui-

1. Sainte Catherine de Sienne, *Dialogue*, CLI, 13.

2. Saint François de Sales, *loc. cit.*, l. IV, ch. VIII.

3. Saint François de Sales, *loc. cit.*, l. V, ch. v.

4. *Noces spirituelles*, 3^e livre, ch. II, p. 284. Version Maeterlinck.

même pour ne point se trouver en cette ténèbre « où resplendit une incompréhensible lumière, qui est le Fils de Dieu, en qui l'on voit la vie éternelle (1)? »

Aux âmes parvenues à un éminent degré dans la vie unitive, Dieu communique sa propre force, enseigne saint Jean de la Croix, et les rend ainsi capables de l'aimer selon la mesure d'intensité dont Il les aime lui-même (2). L'âme de notre curé n'arriva-t-elle pas à cet état mystique? L'étude de ses actes et de ses paroles ne permet guère d'en douter. Jouit-elle alors de cette illumination substantielle, dont parle l'auteur du *Cantique spirituel*, dans sa vingtième strophe? Rien n'empêche de l'admettre. « L'âme fidèle à imiter Jésus-Christ peut se rencontrer avec Lui dans les profondeurs de sa Divinité, puisqu'il lui a été fait cette promesse : « Là où je serai, sera aussi « mon serviteur. » C'est là un rendez-vous plein de joie et de bonheur (3). » Toutefois, si notre Bienheureux connut les délices de cette contemplation, si l'inappréciable grâce lui fut octroyée de plonger dans l'océan de la divine essence, rien ne l'a révélé. Il cachait si soigneusement les faveurs dont Notre-Seigneur le comblait! Aurait-on jamais su qu'il recevait des lumières miraculeuses pour lire dans les cœurs s'il avait

1. *Noces spirituelles*, loc. cit.

2. *Cantique spirituel*, strophe 38.

3. Bienheureux Henri Seuse, *Traité de l'union avec Dieu*, 6.

pu, sans les laisser voir, remplir sa mission de directeur ?

En 1859, les chaleurs furent implacables pendant le mois de juillet. On ne respirait plus qu'un air vicié dans l'église d'Ars qui ne désemplissait pas. Les pénitents, en attendant leur tour de confession, étaient obligés de sortir fréquemment pour respirer un peu. Le vieil ascète, toujours intrépide à son poste, mais exténué depuis deux ans, souffrit atrocement dans cette fournaise.

En se levant, au milieu de la nuit, il eut plusieurs défaillances et tomba dans sa chambre, puis dans l'escalier. Enfin sa toux s'envenima. Mais on l'avait vu si souvent harassé et comme prêt à rendre son dernier soupir ! Et toujours il était revenu à la vie, assez du moins pour continuer sa tâche. N'appartenait-il pas au chœur de ces vaillants, dont la devise pourrait être : « Avec le secours de mon Seigneur, je passerai au travers d'une muraille » ? (Ps. xvii, 30.) On ne perdit donc pas tout espoir.

Le 29 juillet — c'était un vendredi — il regagna sa cellule, visiblement plus fatigué que les jours précédents.

« Je n'en peux plus ! » avoua-t-il, en se laissant tomber sur un siège.

Cet aveu et cet acte en disaient long. Déjà, quelque temps auparavant, il avait exhalé une plainte non moins significative : « Oh ! que la vie est triste ! Quand je suis venu à Ars, si j'avais prévu les souffrances qui m'y atten-

daient, je serais mort d'appréhension sur le coup... » En constatant qu'il céda à son exténuation, les missionnaires eurent quelque crainte; cependant, comme il ne les retenait pas, ils se retirèrent selon leur habitude.

A une heure du matin, notre Bienheureux, malgré ses efforts, ne put réussir à se lever. Alors, comprenant et se résignant, il appela. Il sentait sa fin proche, mais, à son ordinaire, plus préoccupé d'autrui que de lui-même, sa première recommandation fut que l'on ne dérangeât personne pour aller quérir des secours.

Au mois d'août 1858, l'insigne intuitif avait prédit que, l'année suivante, à pareille date, il ne serait plus sur terre. Comme on lui remettait un ruban pour soutenir l'ostensoir à la procession du Saint Sacrement, il assura qu'il ne s'en servirait qu'une seule fois. Quelques jours plus tard, en signant son mandat de desservant, il déclara que ce serait pour payer son enterrement. Enfin, au mois de juillet 1859, il dit à une stéphanoise, Mme Pauze, qui se disposait à regagner sa ville sans espoir de refaire le pèlerinage d'Ars, qu'ils se reverraient trois semaines plus tard. A ce moment, en effet, tous deux quittèrent ce monde.

Quand on ne le vit pas paraître à l'église, ce fut une consternation générale qui, bientôt, gagna tout le pays. Mûs par la reconnaissance et l'affection, pèlerins et paroissiens s'unirent dans une même prière. Le maire, M. des Garets, vint s'installer au chevet du bon père qui,

sachant ses minutes comptées, accepta quelques soins (1); et un autre excellent fidèle, M. Pagès, voulut rester en permanence sur le toit du presbytère pour l'arroser ainsi que les murs, de manière à procurer au moribond la fraîcheur dont il avait grand besoin.

Notre Bienheureux reçut les derniers sacrements le mardi 2 août, après avoir répondu par un signe négatif à l'ami qui le suppliait de demander sa guérison au divin Maître. Il accueillit avec des pleurs d'amour la visite suprême de Notre-Seigneur et, peu après, versa d'autres larmes sur la croix de son évêque (2). Sans doute, était-il en cette phase où l'âme « se sent emportée vers Dieu avec une rapidité comparable à la vitesse d'une pierre qui, dans son mouvement précipité, s'approche de son centre (3) ».

La pensée qu'il allait contempler le Roi de gloire l'emplissait d'une telle félicité ! Jadis, en évoquant le ravissement des apôtres sur le Thabor et en parlant de Jésus, c'est avec des sanglots qu'il s'était écrié : « Nous aussi, nous le verrons un jour ! O, mes frères, y avez-vous jamais pensé ? Nous verrons Dieu, nous le verrons tout de bon, nous le verrons tel qu'il est, face à face ! » Et pendant un instant, transporté

1. Toutefois, fidèle jusqu'au dernier souffle à ses principes de mortification, il ne consentit pas à ce que l'on chassât les mouches.

2. C'était alors Mgr de Langalerie. Dès qu'il avait appris l'état alarmant du bon père, il s'était hâté d'accourir.

3. Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel*, strophe 2.

comme en extase, il n'avait pu que répéter ce cri : « Nous le verrons ! »

Quelle devait être son émotion, son enthousiasme, à la veille de quitter cette terre d'exil (1) ! Et quelle indicible prière il adressa certainement à Dieu quand il eût été nourri du Sacrement adorable ! On se la figure volontiers dans l'esprit de celle qu'une autre âme éprise de Jésus crucifié, sainte Catherine de Sienne, formule à la fin de son immortel *Dialogue* :

« O Trinité éternelle ! ô Dêité qui, par l'union de votre nature divine, avez donné un grand prix au sang de votre Fils unique ! ô Trinité éternelle, vous êtes une mer profonde où, plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche ! Vous êtes inépuisable et, en rassasiant l'âme dans vos profondeurs, vous ne la rassasiez jamais ; elle est toujours affamée de vous, éternelle Trinité, elle désire vous voir avec la lumière dans votre lumière.

« Comme le cerf soupire après l'eau vive des fontaines, mon âme désire sortir de l'obscur prison de son corps pour vous voir dans la vérité de votre Être. Combien de temps encore votre visage sera-t-il caché à mes regards, ô éternelle Trinité ! Feu et abîme de charité, dissipez donc ce nuage de mon corps, car la connaissance que vous m'avez donnée de vous-même dans votre Vérité me fait violemment désirer de

1. A plusieurs reprises, il avait manifesté le désir d'écrire un livre sur les délices de la mort.

déposer le fardeau de mon corps et de donner ma vie pour l'honneur et la gloire de votre nom (1). »

Le matin du 4 août, à 2 heures, devant les abbés Toccanier, Monnin, Descôtes, le maire, les Frères de la Sainte-Famille et quelques fidèles, l'âme de notre saint ascète se dégageait doucement, sans agonie, de son corps mortel et partait pour la céleste patrie. « Bienheureux ceux qui sont invités au souper des noces de l'Agneau (2)! »

Quand la funèbre nouvelle se répandit au dehors, on l'accueillit avec doute. Depuis cinq jours, les nombreux chrétiens rassemblés dans cette paroisse ne formaient vraiment qu'une âme et concentraient toutes leurs pensées sur le Bienheureux en priant pour sa guérison. Certes le cher bon père semblait à toute extrémité, mais beaucoup espéraient un miracle extraordinaire. Pour un tel serviteur, qu'est-ce que Dieu n'aurait pas fait ! Cependant il fallut bien se rendre à l'évidence. L'excellent serviteur du Christ était entré dans la joie de son Maître (Matt., xxv, 2); l'heure était sonnée pour lui de recevoir « la mesure pleine, entassée, pressée, surabondante » que le divin Rabboni réserve à ses féaux (Luc, vi, 38).

Alors les fidèles prirent le chemin du presbytère où, dans une salle basse modestement tendue de draps blancs parés de fleurettes, on

1. *Dialogue*, CLXVII, 4-5.

2. *Apocal.*, XIX, 9.

venait d'exposer le corps du Bienheureux. Pendant deux jours et deux nuits, la foule se renouvela dans ce lieu et le satura de prières, tandis que les Frères, pour satisfaire à de pieux désirs, approchaient de la sainte dépouille, dont ils avaient la garde, mille objets destinés à devenir de précieux souvenirs.

Splendides furent les funérailles, auxquelles figurèrent l'évêque du diocèse assisté de plus de trois cents prêtres, divers prieurs et force religieux. Ce fut sur la place de l'église devant une foule innombrable — car de nouveaux flots venaient de l'augmenter — mais néanmoins profondément recueillie, que Mgr de Langalerie parla. En termes émus, il dit ce qu'avait été le saint apôtre. Et l'on ne saurait mieux faire ici que de reproduire une partie de son discours.

« Nous avons perdu, nous avons tous perdu beaucoup; on ne remplace pas le Curé d'Ars! Dieu lui-même, dans l'intérêt de sa gloire, ne veut pas multiplier ces prodiges de grâces et de sainteté. La France entière a perdu un prêtre qui faisait son honneur et que l'on venait visiter et consulter de toutes ses provinces. Les pauvres pécheurs! Ah! qu'ils ont perdu en perdant le Curé d'Ars! Il avait je ne sais quelles paroles entrecoupées de sanglots et mêlées de larmes auxquelles il était impossible de résister. Notre diocèse a perdu beaucoup; le Curé d'Ars était sa gloire, il était aussi sa providence; il avait commencé à fonder l'Œuvre des Missions qui lui était si chère. Plus de quatre-vingt-dix paroisses

lui devront le bienfait perpétuel d'une mission tous les dix ans. Combien d'autres œuvres n'a-t-il pas encouragées, bénies, aidées ?

« Votre évêque a bien perdu, lui aussi : il a perdu un père, un ami, un modèle ! Pauvre saint Curé ! Il était tout tremblant la première fois que nous le vîmes et qu'il nous reçut. Mgr Devie et Mgr Chalandon étaient si bons ! et ils étaient en particulier si bons pour lui ! On se préoccupe toujours un peu de l'arrivée d'un nouvel évêque. Puis, il avait tant de respect pour la dignité épiscopale ! Que de fois, sur cette place où nous sommes, il est venu revêtu de ses insignes de pasteur, au premier bruit de notre arrivée ; et toujours il se prosternait à deux genoux pour demander notre bénédiction, malgré les involontaires murmures qui, quelquefois, s'échappaient de la foule étonnée qu'une si haute sainteté s'inclinât devant le simple caractère de la dignité et de l'autorité. Mais le sentiment de crainte qui avait pu gêner ses premiers rapports avec nous, disparut bientôt quand nous l'eûmes pressé deux ou trois fois contre notre cœur, quand nous eûmes serré ses mains vénérées dans les nôtres. Quand nous eûmes bien fixé notre regard dans son regard à lui si profond, si limpide et si doux. Ah ! nous le croyons, nous en sommes sûrs, il ne fit plus que nous aimer comme nous l'aimions tendrement nous-mêmes.

« Oui, je le répète, nous avons bien perdu ; mais ces paroles : « *Euge, intra in gaudium !* » « Courage, entrez dans la joie », doivent arrêter

sinon les larmes que nous versons, au moins nos plaintes, nos murmures, ou même de trop vifs regrets. « Courage, serviteur, entrez dans « la joie de votre Maître », c'est-à-dire, bon et fidèle serviteur, que votre journée est finie; vous avez assez fait, assez travaillé: venez, voici votre récompense et le prix de vos labeurs. Et telle est la pensée qui s'empara de notre esprit, lorsque, après avoir béni le saint malade, prié avec lui et pour lui, nous fûmes comme porté par le flot des fidèles en larmes jusqu'au pied de l'autel: là, nous assistâmes aux prières publiques; là nous entendîmes un de ses fils bien-aimés, un de nos missionnaires qui restaient avec lui, demander un miracle pour le retour de ce Père vénéré à la vie et à la santé; et comme, malgré nous, nous ne pouvions nous associer à cette prière, nous nous contentâmes de nous abandonner et de nous unir à la volonté de Dieu. Eh quoi! disions-nous, il a tant travaillé! Il dirait sans doute comme saint Martin à ses disciples en pleurs: « *Non recuso laborem*, Je ne « refuse pas de travailler encore! » Lui, si bon, en voyant nos larmes, il eût consenti à vivre; mais nous, vraiment, pouvons-nous bien le demander? Il est fatigué, épuisé, il semblait ne se soutenir que par un miracle; Dieu ne nous l'a-t-il pas assez longtemps laissé? Nous avons besoin de lui; mais lui, il a besoin de repos, il a droit à la récompense. Qu'il entre donc, qu'il entre enfin dans les joies de son Dieu: *Intra in gaudium Domini tui!*

« Et d'ailleurs, serait-il tellement perdu dans les joies du ciel, qu'il ne puisse encore penser à nous, prier pour nous et nous servir ? Le ciel est si près de la terre, puisque c'est Dieu qui les unit ! Courage ! Courage ! Dans le sein de Dieu où il repose, le Curé d'Ars n'est pas tout entier perdu pour nous. Et voilà qu'un avertissement salutaire, sorti de cette tombe et des paroles que nous voudrions y graver, viendra, comme un premier bienfait, nous rappeler à tous que le saint Curé d'Ars peut faire encore du bien à nos âmes.

« Pendant sa vie, qu'eût répondu le saint Curé aux paroles que nous lui avons appliquées : « Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans les joies de votre Maître ? » Le croiriez-vous, bien-aimés fidèles, et dois-je vous le dire ! Oui, certes, et je le demande à Dieu, au nom de celui que nous avons perdu, que ma parole soit tout épiscopale, tout apostolique. Non seulement le bon et saint Curé eût répondu avec l'Evangile : Je ne suis qu'un serviteur inutile, que m'appellez-vous bon et fidèle ?... Mais encore il eût éprouvé le désir, dirai-je la tentation, de se traiter plus sévèrement.

.....
« Il était à ses propres yeux, un pauvre pécheur, il redoutait la charge pastorale et craignait de l'avoir mal remplie ; les jugements de Dieu le faisaient trembler par moments. Les derniers jours de sa vie se sont passés dans un calme profond ; le mot divin avait été sans doute

murmuré à son oreille : *Euge !* Mais, dans sa première maladie, dans cette sorte de mort par laquelle il plut à Dieu de le faire passer, il y a une quinzaine d'années, pour donner à vos prières une si éclatante et si douce consécration, on put remarquer les perplexités de son âme. Et quel avertissement retirerons-nous de cette révélation sur l'intérieur du bon Curé ?

« Ames timorées, âmes trop craintives, si nombreuses peut-être au pèlerinage d'Ars, apprenez à résister comme le saint Curé à des craintes trop vives et contre lesquelles vous prémunit l'obéissance. Cette tentation fut pour lui le *nemagnitudo revelationem extollat* de saint Paul. Dieu, par ces frayeurs, sauvait l'humilité de cette belle âme ; il donnait plus de mérite au sentiment de confiance qui dominait après tout dans sa vie ; il lui inspirait pour la compassion et l'épreuve ces mots qu'il vous disait et qui vous ont fait tant de bien. Savez-vous quel baume secret s'attachait à ces consolantes paroles ? C'était comme le parfum de ses larmes, de ses prières, en un mot de toutes les grâces que Dieu versait sur cette blessure de son cœur qui était aussi, qui est peut-être encore la vôtre. »

Après l'absoute, le corps du Bienheureux fut transporté dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste ; et depuis, les fidèles n'ont cessé de venir prier sur cette tombe, dont les zélés missionnaires devinrent les gardiens.

La vénération pour les saint Curés'accrut quand son âme eut quitté cette terre, si bien que le

pèlerinage d'Ars ne fut pas un instant interrompu. Depuis le 4 août 1859, nombreuses ont été les cures et les faveurs extraordinaires accordées aux dévots du bon père; et, en 1862, aux prières de quelques-uns d'entre eux, Dieu voulut bien répondre par deux miracles.

Il y avait, à Saint-Laurent-les-Macon, un enfant de six ans, Claudius-Léon Roussat, qui, depuis un accident, était épileptique, hémiplegique, aphasique, et dans un tel état d'inhibition qu'il n'avait même pas la force de retenir sa salive. Ses parents le transportèrent dans l'église d'Ars et il commença d'aller mieux dès qu'on l'eut approché du tombeau de notre Bienheureux. Son bras droit fut aussitôt délivré de la paralysie et, à la fin de la neuvaine faite en vue de sa guérison, il recouvra pleinement, avec l'usage de sa langue, sa santé d'autrefois. Depuis lors, non seulement il n'a jamais eu la moindre crise épileptiforme, mais encore il n'a cessé de se bien porter. Il est aujourd'hui un robuste père de famille. Or, les médecins avaient déclaré, non sans raison, certes, son cas incurable.

L'autre cas n'apparaît pas moins prodigieux. Une Lyonnaise de dix ans, Adélaïde Joly, avait son bras gauche ankylosé par une tumeur traumatique. Traitée pendant toute une année par de stupides ignares, son mal s'était tellement aggravé que la pauvre fillette ne pouvait plus toucher son bras sans gémir. On la conduisit alors chez les Sœurs de l'orphelinat Saint-Jean, et, comme les médecins s'accordaient à dire

que l'enfant resterait infirme, elles résolurent d'invoquer notre Vianney. Le cordon d'un de ses souliers fut appliqué sur la tumeur, et la communauté entreprit une neuvaine. Le septième jour, Adélaïde ne sentant plus aucune douleur, défit son pansement quoiqu'on lui eût recommandé de le garder intact jusqu'à la fin de la neuvaine, et constata que son bras était redevenu naturel. Il avait même quelque peu engraisé et, surprise autrement plus ravissante, il fonctionnait aussi bien qu'auparavant. Cette guérison opérée instantanément et d'une manière scientifiquement inexplicable, étonna beaucoup le docteur Berne, de Lyon ; il la constata dans un certificat que les religieuses s'empressèrent d'envoyer à l'évêque de Belley. Adélaïde vécut encore huit ans, son bras gauche toujours très sain ; elle mourut à la fin d'août 1870, d'une maladie d'estomac déterminée par ses imprudences.

L'authenticité de ces miracles a été reconnue par la Sacrée Congrégation des Rites, chargée de la cause de béatification de notre vénérable Curé. Cette cause avait été introduite par Pie IX, le 3 octobre 1872 (1). Le 2 juin 1896, la Congrégation générale se réunissait devant Léon XIII et, le 26 juillet suivant, le Saint-Père promulguait le décret qui conste les vertus héroïques de l'insigne serviteur de Dieu. Le 17 avril 1904, on lut à Rome, avec le cérémonial d'usage, le décret

1. Dix ans après le début du procès.

dit *de tuto* affirmant la possibilité de procéder d'une manière sûre à la cérémonie de sa béatification. Et le 8 janvier 1905, Sa Sainteté Pie X a procédé en grande pompe à cette béatification devant une foule considérable. Vingt-cinq cardinaux, dont NN. SS. Mathieu, Coullié et Perraud, accompagnaient le Pape. Tous les évêques français qui se trouvaient alors dans la Ville éternelle assistaient à cette fête grandiose.

CONCLUSION

Gestes du Bienheureux. — Son héroïsme. — Son œuvre. — Sa bienfaisante influence. — Action sociale des saints. — Enseignement de la vie du Curé d'Ars. — Progresser dans la prière. — Persévérer dans l'effort. — S'élever à l'imitation de Jésus crucifié. — Croître en amour. — Se livrer à l'action féconde. — Lutter contre l'oppression. — Régénérer la France en propageant la foi.

Peut-on trop admirer et vénérer ce vaillant qui parvint à pratiquer les vertus du missionnaire et du confesseur en parcourant les hauts degrés de l'ascétisme, ce paladin du renoncement qui supporta sans la moindre bouffée d'orgueil une gloire enivrante et n'eut pas un mouvement d'impatience en dépit d'un labeur écrasant!

« Le cœur des saints, disait-il, est constant comme un rocher au milieu de la mer. » Qui douterait qu'il ne faille lui appliquer cet aphorisme? Peut-on, sans tressaillir d'une pieuse émotion, étudier cette vie si noblement consacrée à conquérir des âmes au Christ, à ouvrir des cœurs au « bien de tout bien », au « bien d'où tout bien », au « bien qui n'est que bien (1) ».

1. Saint Augustin, *Enarr. in psalm. xxvi*, n. 3; *col. de Trinit.*, l. VI, c. 3, n. 4.

Et il s'en faut que l'on sache tout ce qui se passa de mémorable dans la paroisse d'Ars, que de faits n'ont pas été notés qui jetteraient aujourd'hui une plus vive lumière sur la sainteté du bon père!

Les gestes du bienheureux Vianney, ce sont les travaux d'un Héraclès chrétien. Et comme il l'emporte sur le colosse antique, notre maigre ascète! Quel irréfragable exemple de la puissance de la grâce (1)! Comme les œuvres de l'héroïsme naturel sont peu de choses auprès des œuvres de l'héroïsme surnaturalisé!

Notre cher Curé occupe une belle place dans le chœur des pasteurs par excellence. Homme de Dieu, il ne cessa, selon la recommandation de Paul à Timothée, de rechercher « la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur (2) ».

Apôtre embrasé de zèle, il veilla et ne se refusa certes à aucun travail; il accomplit l'œuvre d'un évangéliste, il remplit pleinement son ministère (3). Thérapeute spirituel, il releva, guérit, sauva des âmes et des âmes, en raffermir une multitude dans leur foi. Après avoir régénéré, sanctifié le village où Dieu l'avait envoyé, c'est au moins la moitié de la France — rappelons-nous le nombre des pèlerins — qu'il régé-

1. Un mot de saint Thomas peint remarquablement cette puissance: « le bien d'une seule grâce l'emporte sur le bien naturel de l'univers entiers. » S. Thom., I, 2, q. 113, a. q. ad 2.

2. I Tim., VI, 11.

3. II Tim., IV, 5.

néra, qu'il sanctifia. Disons avec lui : « On ne saura qu'au jour du jugement le bien qui s'est fait dans ce petit coin de terre privilégié. »

Saluons en ce serviteur de Jésus un des plus valeureux enfants du Lyonnais, une des plus séraphiques figures de l'Église de France, un digne continuateur des Pothin, des Irénée, des Martin, des Eucher, des Nizier, des François Régis, des Pierre Fourier, des Vincent de Paul, des Grignon de Montfort. En honorant l'Église, il honore aussi — et splendidement — notre race, notre patrie. Si les populations n'étaient pas assotées par l'anticléricalisme, elles le fêteraient comme un bienfaiteur national.

En effet, son œuvre ne fut pas moins sociale que spiritualisante. La démonstration en est facile.

On n'apprend pas à vivre la vie chrétienne, on ne développe pas dans les âmes le sentiment du devoir et l'amour de la vertu, on n'ouvre pas les esprits aux idées de justice, d'ordre et de concorde, sans exercer une action sur l'organisme d'une société. Les impies intelligents s'en rendent très bien compte et n'en détestent que davantage les ministres du Seigneur. Il y aurait donc lieu de s'étonner, si l'on ne connaissait les tristes effets de l'indifférentisme, que tant de braves gens autour de nous se demandent encore à quoi peut servir un saint.

Il suffit de consulter l'histoire sans parti pris pour reconnaître que les saints ne rendent pas seulement des services d'ordre moral et spiri-

tuel. Des exemples de leur utilité purement sociale, on en trouve à foison sans regarder ailleurs qu'en France, où, par leurs soins, la société fut comme le sol défrichée, cultivée, amendée. Quelques-uns d'entre ces élus ont même contribué puissamment à réformer leurs concitoyens, à les arracher aux excès de l'égoïsme ou de la barbarie; et l'on sait, même dans les milieux non chrétiens, tout ce que les déshérités de ce monde doivent à saint Vincent de Paul et à saint Jean-Baptiste de la Salle (1).

Ceux qui persistent à classer les saints parmi les inutiles, les rêveurs, les passifs, changeraient certainement d'avis si, libérés d'idées préconçues, ils en examinaient les vies au seul point de vue historique. « *La Vie des saints*, a fort bien dit M. d'Héricault, est comme le musée de la force morale. Le catholicisme nous offre les spécimens de toutes les nuances de la vigueur de l'âme humaine (2). » Or n'est-ce pas la force morale qui exerce l'action sociale la plus efficace?

En arrachant des milliers d'âmes aux funestes habitudes ou aux apathies non moins fâcheuses, en les aiguillant dans les voies du bien et de la perfection, en stimulant leurs énergies, en fortifiant leur droiture, en les incitant à la bonté, à

1. Par leurs institutions, ces saints, surtout Vincent de Paul, exercent également une action considérable au delà de nos frontières, et ce pour le plus grand avantage de la France.

2. *Les Mères des Saints*, p. 71.

la fraternité, au sacrifice, notre saint Curé d'Ars a forcément vivifié, amélioré la sociabilité d'un grand nombre de ses contemporains. Il ne les a pas christianisés sans les amener à mieux remplir leurs devoirs d'état; il ne les a pas déterminés à faire fleurir en eux les vertus théologiques sans leur recommander la culture des vertus individuelles. Et ces bons citoyens ne sont pas restés sans influence dans leur milieu.

Son œuvre, qui prouve l'heureuse et formidable puissance que peut acquérir un apôtre fermement résolu à tout endurer pour le salut des âmes, son œuvre, d'autres la reprendront s'il plaît à Dieu. Supplions donc plus que jamais le Seigneur de susciter des saints, des prêtres énergiques et fervents qui, selon le désir de notre Saint-Père Pie X, et avec l'ardeur de notre Bienheureux, s'appliquent à « tout restaurer, à tout *récapituler* dans le Christ (1) ». Et supplions-le de nous rendre capables d'aider utilement ses ouvriers apostoliques, les défenseurs de sa doctrine et de son Église.

Ce qu'il importe de retenir des enseignements que présente la vie du Bienheureux Vianney, c'est d'abord la nécessité de progresser dans la prière et de persévérer dans l'effort pour se dévouer à Dieu et au prochain. A cela, nul chré-

1. Ephes., 1, 10. — Récapituler traduit mieux que restaurer le verbe du texte original (ἀνακεφαλαιώσασθαι). Récapituler, c'est l'action de ramener au même chef, de rendre cohérentes diverses parties sous un principe unique.

rien ne saurait se soustraire. Tous les hommes reçoivent la grâce de prier, s'ils le veulent, expose saint Alphonse de Liguori dans son ouvrage : *Du grand moyen de la prière*. Demander la grâce d'étudier la science de la prière, c'est aussi demander les secours nécessaires pour pratiquer le renoncement avec constance. Implorons le saint Curé d'Ars moins pour obtenir des guérisons de maladies que pour apprendre à supporter nos maux en chrétiens. Recourons à son intercession, avant tout dans le but de devenir de vaillants fidèles, de mener la vie ascétique. Que la dévotion à cet intrépide anachorète nous élève à l'imitation de Jésus crucifié et nous amène à tout accepter, tout souffrir, tout surmonter. C'est par le sang du Christ que nous sommes fortifiés, par ce Précieux Sang répandu par le feu de l'amour, nous rappelle sainte Catherine de Sienne, pour inonder l'âme : « L'amour n'est jamais sans force ni la force sans persévérance (1). »

Prions donc le Bienheureux Vianney de nous obtenir ce don précieux, cette force suprême :

1. *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, t. III, p. 294. Lettre 263. « C'est l'amour qui te fera persévérer, dit la Sainte dans la lettre 243. Autant tu ouvriras l'œil de ton intelligence pour regarder le feu et l'abîme de l'ineffable charité de Dieu envers toi, cet amour infini qu'il t'a montré par le Verbe, son Fils, autant tu seras forcé par l'amour à l'aimer en vérité, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, généreusement et purement, sans penser à ton intérêt..... Dès que tu as pris pour principe, pour fondement, l'ardeur de la charité, tu commences à le servir par le moyen de la vertu. »

l'amour. Et prions-le de nous obtenir enfin, avec une invincible foi, une indomptable vaillance pour travailler en bons soldats du Christ à régénérer, à rechristianiser le malheureux pays de France, tout en effectuant l'œuvre de notre salut. Devant les méfaits des sectaires, répétons avec l'ascète d'Ars : « La croix est plus forte qu'eux, ils ne la renverseront pas toujours. Quand Notre-Seigneur paraîtra sur les nuées du ciel, ils ne l'arracheront pas de ses mains(1) ! » Mais ne nous bornons pas aux paroles, agissons, organisons une résistance solide, luttons jusqu'au bout contre les oppresseurs, défendons nos droits contre les mécréants avec une énergie inébranlable. Efforçons-nous de régénérer la patrie en préparant une renaissance de la Foi.

1. Le Bienheureux prononça ces paroles en 1830, alors que les impies venaient d'abattre quelques croix, selon leur coutume.

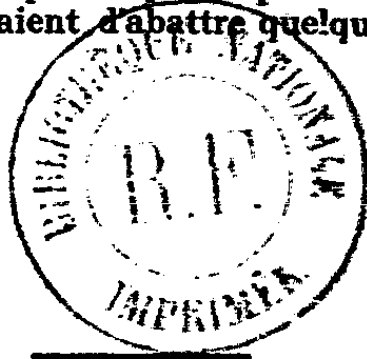


TABLE DES MATIÈRES

I. — Naissance de Jean-Marie Vianney. — Son enfance. — Sa piété précoce. — Ses débuts d'apôtre. — Sa charité. — Sa première communion. — Ses vertus. — Sa vie laborieuse et exemplaire. — Il est remarqué par le curé d'Écully. — Il commence ses études avec ce saint prêtre. — Son pèlerinage à la Louvesc. — Il est appelé sous les drapeaux. — Son chagrin. — Il tombe malade. — Son départ pour l'armée. — Son séjour aux Noës. — Il fait l'école aux enfants. — Il aide aux cultivateurs dans leurs travaux. — Fin de sa situation fausse. — Il rentre dans son foyer et se remet à l'étude I

II. — Jean-Baptiste Vianney entre au petit séminaire. — Sa belle humilité. — Il est admis au grand séminaire de Lyon. — Ses progrès en vertu. — Son ordination au sacerdoce. — Il est nommé vicaire à Écully. — Ses débuts dans le ministère. — A l'école d'un saint ascète. — Il est nommé curé d'Ars. — Une paroisse dégénérée. — Il entreprend la conquête de ses paroissiens. — Son amour séraphique. — Pieux auxiliaires. — Premiers succès d'apôtre. — Il gagne des adorateurs au Saint Sacrement. — Il ravive la ferveur. — Il triomphe de la danse, des plaisirs grossiers, du cabaret. — Il ramène à la sanctification du dimanche. 19

III. — Jean-Baptiste Vianney restaure son église. — Il est aidé par un généreux donateur. — Il conduit ses paroissiens à Fourvière. — Il érige plusieurs chapelles. — Son dévouement d'apôtre. — Il prodigue son concours aux curés ses voisins. — La mission de Trévoux. — Ses succès de confesseur et de prédicateur. — Ses sermons sur le péché et sur l'amour de Dieu. — Son éloquence,

sa mimique expressive. — Son exquise et large charité. — Son abnégation. — Son esprit de pauvreté. — Son humilité. — Le sermon de Lima. — Son action sur sa paroisse. — Sa dévotion pour le Patriarche d'Assise. — Comment il entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François. — Son esprit franciscain 41

IV. — Jean-Baptiste Vianney fonde la *Providence*. — Il en commence lui-même la construction. — Débuts de l'œuvre. — Ses catéchismes aux orphelines. — Asile familial. — Comment on y vivait. — Heures critiques. — Le miracle du pain. — Le miracle du grain — Comment Dieu assiste son bon serviteur. — Spiritualité du Bienheureux. — Son énergie morale. — Ses qualités. — Son esprit. — Psychologie du Lyonnais. — Ce que le Bienheureux devait à sa race. — Son ascétisme. — Comment il couchait. — Comment il se nourrissait. — Vaines tentatives contre ses austérités. — Anachorète implacable 62

V. — Jean-Baptiste Vianney est tourmenté par le démon. — Bruits mystérieux. — Les tours du *Grappin*. — Manifestations diaboliques à Saint-Trivier et à la *Providence*. — Le feu au presbytère. — Rayonnement spirituel du Bienheureux. — Début du pèlerinage d'Ars. — Faits miraculeux. — Enthousiasme des fidèles. — « Le bon père. » — Attaques injustes. — Craintes excessives. — Avanies et dénigrement. — Douleur du Bienheureux. — Son amour de la croix. — Sage attitude de Mgr Devie. — Le Bienheureux attaqué par les immondes. — On le couvre de calomnies et d'injures. — Sa patience, son abnégation. — Développement du pèlerinage. — Le Bienheureux tombe malade. — Inquiétude générale. — Scène sublime. — Sa guérison. — Sa première messe de convalescent 88

VI. — Jean-Baptiste Vianney quitte sa paroisse. — Il se réfugie à Dardilly. — On le décide à renoncer à ses projets de retraite. — Son retour à Ars. — Émotion de ses paroissiens. — Peines intérieures du Bienheureux. — Son dégoût de lui-même. — Ses craintes de ne pas

remplir sa mission. — Souffrances que lui inspirait le péché. — La nuit de l'esprit. — Épreuve purificatrice. — Deuxième fuite. — Fin de la *Providencia*. — Troisième fuite. — Incident de route. — Obstination du fugitif. — Il revient au presbytère. — Angoisses des pèlerins. — Le Bienheureux se remet à son confessionnal. — Héroïque sacrifice. — Comment le Bienheureux employait ses journées. — Son renoncement. — Ses soins affectueux. — Le bon père au tribunal de pénitence. — Comment il accueillait ceux qui venaient à lui. — Ses conseils. — Ses lumières. — Son discernement. — Sa voyance. — Visions dont il fut favorisé. 108

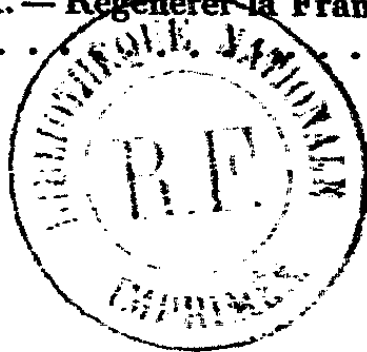
VII. — Dévotions du Bienheureux. — Son amour pour le Saint Sacrement. — Sa piété envers la très sainte Vierge. — Souffrances offertes pour la délivrance des âmes du purgatoire et la conversion des pécheurs. — Comment prêchait le Bienheureux. — Ses instructions. — Ses homélies. — Ses glorifications de la vie. — Le bain d'amour. — Sans la divine Eucharistie, point de bonheur en ce monde. — Images, symboles et comparaisons du Bienheureux. — Ses sermons du dimanche. — Ses mots de poète franciscain. — Son entrevue avec Lacordaire. . . . 131

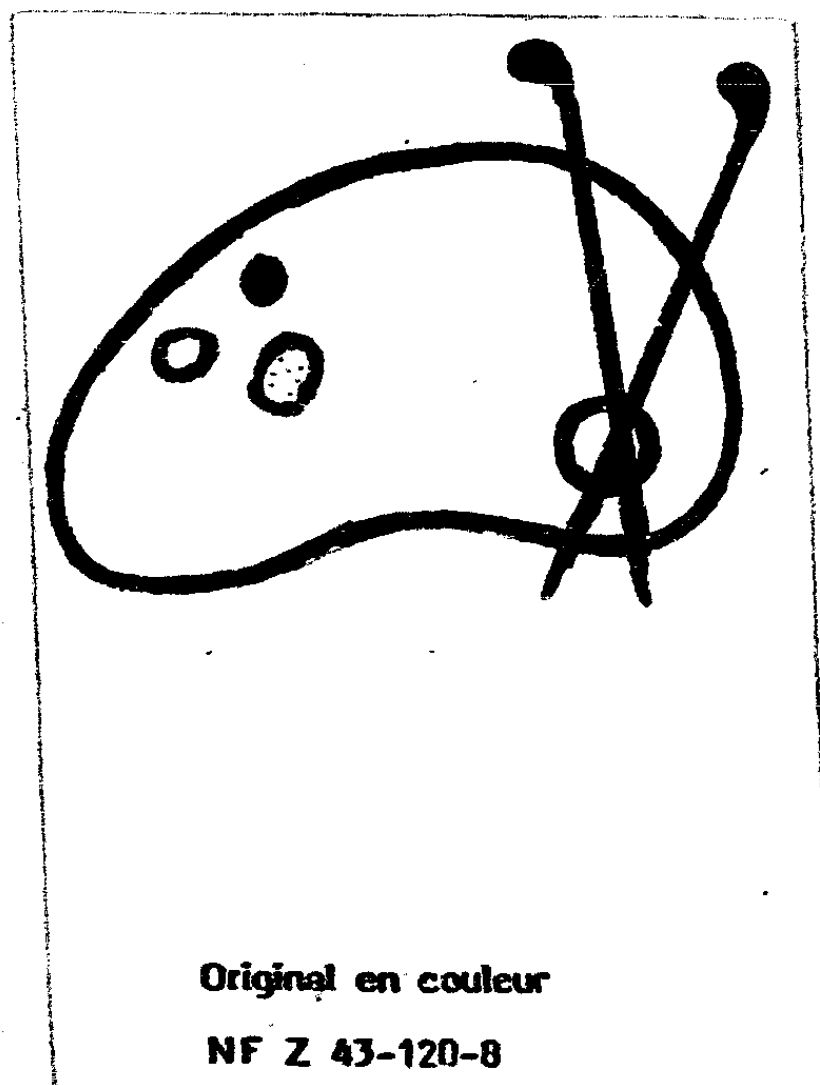
VIII. — Guérisons et conversions obtenues par le Bienheureux. — Ses miracles. — Ses larmes. — Son saint amour des âmes. — Ses exhortations aux pécheurs. — Son heureuse influence sur les pénitents. — Ses paroles sur le péché. — Comment il convainquait. — Quel guide spirituel il était. — Tendre père et ferme directeur. — Sa science de l'infirmité. — Sa gloire. — Ovations des pèlerins. — Ses réponses aux questions ineptes. — Portraiture. — Décoré. — Comment il accueillait les témoignages de respect. — Persécuté par ses admirateurs. — Son mépris de lui-même. — Notre pauvre misère. — Victime des pèlerins avides de reliques. — On se dispute son cadavre. — Ses compatriotes veulent l'enlever à la paroisse d'Ars. — Sa soumission à la volonté divine. 155

IX. — Bases de la sainteté de Jean-Baptiste Vianney. — Humble à l'exemple du Sauveur. — Comment il se

renonçait. — Comment il se mortifiait. — Sa maîtrise en ascétisme. — Sa charité. — Sa patience. — Son abandon à la volonté divine. — Éminent degré de son amour pour Dieu. — Le feu flamboyant que rien ne peut éteindre. — Secrets de son âme. — Déclin d'une sainte vie. — Le vieil ascète tombe d'épuisement. — Cloué sur sa couche. — Il reçoit les derniers sacrements. — Sa dernière émotion. — « Nous le verrons ! » — Sa prière suprême. — Sa sainte mort. — Consternation générale. — Devant la dépouille du vénéré prêtre. — Ses funérailles. — Discours de Mgr de Langalerie. — Les deux miracles de 1862. — Béatification du Curé d'Ars. 178

CONCLUSION. — Gestes du Bienheureux. — Son héroïsme. — Son œuvre. — Sa bienfaisante influence. — Action sociale des saints. — Enseignement de la vie du Curé d'Ars. — Progresser dans la prière. — Persévérer dans l'effort. — S'élever à l'imitation de Jésus crucifié. — Croître en amour. — Se livrer à l'action féconde. — Lutter contre l'oppression. — Régénérer la France en propageant la foi. 200





Original en couleur

NF Z 43-120-8